

PREMIÈRE ANNÉE

Cut

Salon illustré

de 1879

COMPRENANT

DEUX CENTS DESSINS ORIGINAUX

Exécutes par les Artistes d'après leurs œuvres

ET ACCOMPAGNÉS DE POÉSIES INÉDITES

Publié sous la direction de

F.-G. DUMAS



Innovare et perficere.

PARIS
LUDOVIC BASCHET
ÉDITEUR
126, boulevard Magenta

LONDON
BRITISH AND FOREIGN
ARTIST'S ASSOCIATION
19, Cockspur Street S. W.

Scientific notes

1871

1. The first part of the notes...

2. The second part of the notes...

3. The third part of the notes...

4. The fourth part of the notes...

5. The fifth part of the notes...

6. The sixth part of the notes...

7. The seventh part of the notes...

8. The eighth part of the notes...

9. The ninth part of the notes...

10. The tenth part of the notes...

11. The eleventh part of the notes...

12. The twelfth part of the notes...

13. The thirteenth part of the notes...

14. The fourteenth part of the notes...

15. The fifteenth part of the notes...

AVIS

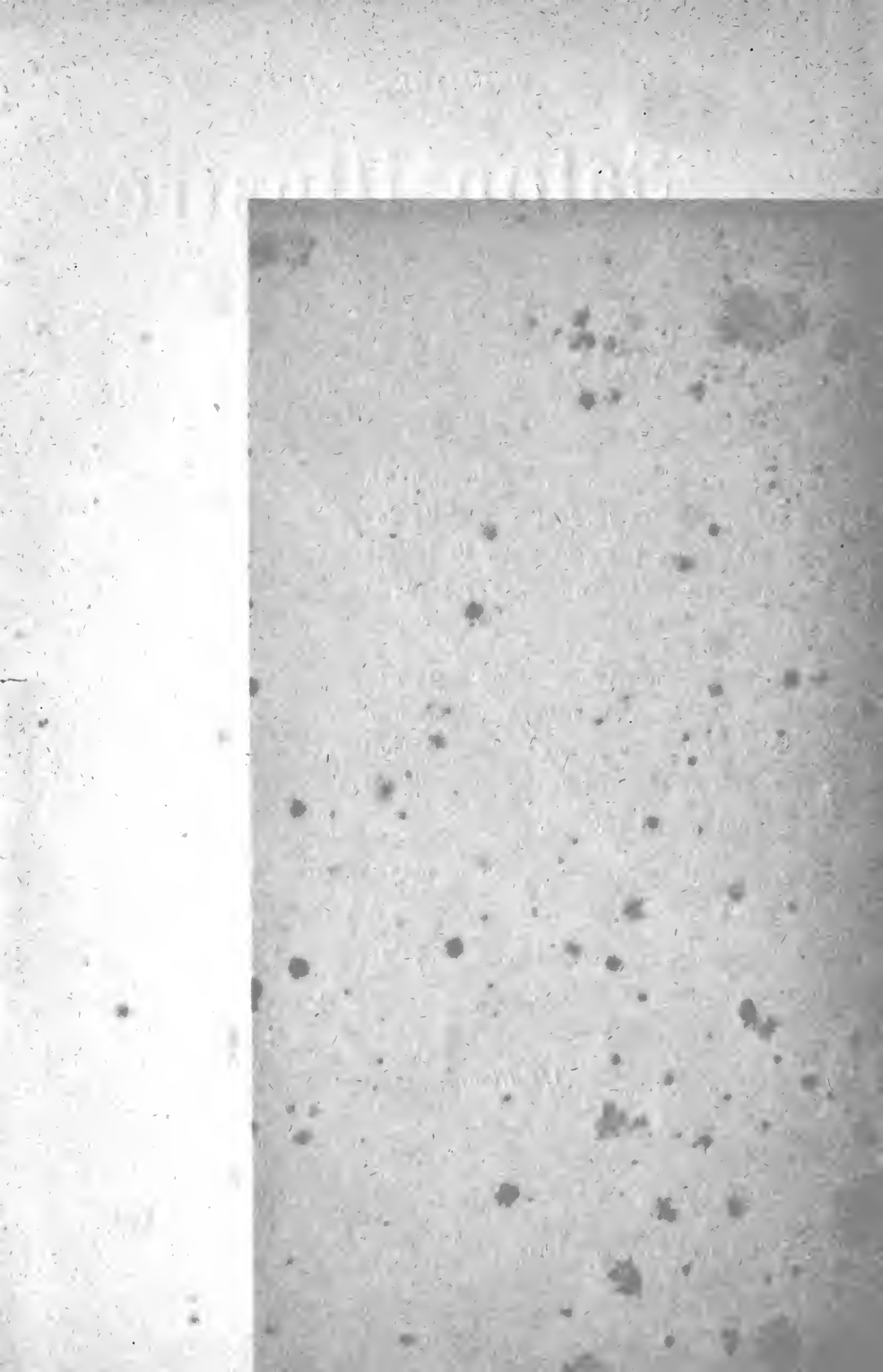
Désireux de rendre notre Publication du SALON ILLUSTRÉ DE 1879 aussi parfaite que possible, nous avons fait réimprimer la préface sur une justification plus en rapport avec celle du reste de l'ouvrage.

M. L. Bonnat, dont le dessin du portrait de Victor Hugo était imparfaitement reproduit, a bien voulu nous en communiquer un autre sur lequel nous avons fait un nouveau cliché, pour remplacer cette feuille qui laissait à désirer.

Enfin, nous joignons une Table qui termine la première partie.

Nos Souscripteurs voudront bien mettre ces feuilles à leurs places respectives.

L'Éditeur.





PARIS. — IMPRIMERIE MOTTEROZ, 54 BIS, RUE DU FOUR

PREMIÈRE ANNÉE

Salon illustré

de 1879

COMPRENANT

DEUX CENTS DESSINS ORIGINAUX

Exécutés par les Artistes d'après leurs œuvres

ET ACCOMPAGNÉS DE POÉSIES INÉDITES

PAR MM.

JEAN AICARD, THÉODORE DE BANVILLE, ÉMILE BLÉMONT, HENRI DE BORNIER, PAUL BOURGET
FRANÇOIS COPPÉE, PAUL DEMENY, ADRIEN DÉZAMY, ERCKMANN-CHATRIAN
ALFRED DES ESSARTS, EMMANUEL DES ESSARTS, ARISTIDE ET CHARLES FRÉMINE
CHARLES GRANDMOUGIN, ERNEST D'HERVILLY, ARSÈNE HOUSSAYE
GEORGES LAFENESTRE, PAUL MILLIET, MAURICE MONTÉGUT, LUCIEN PATÉ, CASIMIR PERTUS
AMÉDÉE PIGEON, FRANCIS PITIÉ, JEAN RICHEPIN, GUSTAVE RIVET, ARMAND SILVESTRE
ANDRÉ THEURIET, LÉON VALADE, GABRIEL VICAIRE, GUSTAVE VINOT.

Publié sous la direction de

F.-G DUMAS



Innovare et perficere

PARIS
LUDOVIC BASCHET
ÉDITEUR
126, Boulevard Magenta

LONDON
BRITISH AND FOREIGN
ARTIST'S ASSOCIATION
19, Cockspur Street S. W.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

AVANT-PROPOS

Un catalogue, illustré par les artistes eux-mêmes, laisse un excellent souvenir entre les mains des personnes qui visitent le Salon ; il permet en outre, à celles qui ne peuvent connaître nos expositions annuelles que par les critiques des journaux, de se rendre un compte plus exact des œuvres principales dont il est question.

Dans l'avenir, ces catalogues constitueront de sérieux documents.

Combien plus captivants seraient les Salons de Diderot, écrits de 1759 à 1781, s'ils étaient accompagnés de ces croquis qui résument si fidèlement la composition et le dessin d'un tableau, d'une statue ou d'un bas-relief.

Les œuvres exposées alors par VERNET, GREUZE, BOUCHER, CHARDIN, FRAGONARD, LOUTHERBOURG, NATTIER, LA TOUR, VANLOO, LÉPICIÉ, HOUDON, FALCONNET, ALLEGRAIN, LE MOYNE, et tant d'autres maîtres de cette époque, seraient

ainsi présentes à nos yeux ; et nous aurions, du moins, un souvenir intéressant et précis de celles qui sont dispersées ou détruites.

Encouragé par le succès du *Catalogue Illustré*, j'avais le désir de créer une œuvre plus artistique et plus complète.

Publié avant l'ouverture du Salon, ce catalogue devait forcément comporter des lacunes ; je me suis d'abord appliqué à les combler en ajoutant à la première partie vingt-cinq dessins nouveaux reproduisant les œuvres de peintres hors concours, tels que : Pierre Billet, Jules Breton, Henri Dupray, Fantin-la-Tour, Henri Gervex, Guillaumet, Gustave Jacquet, Jules Lefebvre, Olivier Merson, Roll, etc.

J'ai ensuite donné à la sculpture la place à laquelle elle avait droit.

J'ai cru devoir conserver, à l'ouvrage que je publie aujourd'hui, un caractère officiel et documentaire ; aussi ai-je créé une seconde partie exclusivement réservée aux dessins des œuvres récompensées par le Jury, j'y a fait figurer les listes officielles des médaillés et des nominations dans l'Ordre de la Légion d'honneur ainsi que celle des œuvres acquises par l'État.

Enfin, pour compléter l'année artistique, j'ai ajouté un appendice où figurent les sujets donnés aux concours pour les Grands Prix de Rome, ainsi que les esquisses primées au récent concours de la Ville de Paris pour l'érection d'une statue monumentale de la République et dont les dessins sont également exécutés par les principaux concurrents eux-mêmes.

Ces modifications donnaient à la partie artistique un appoint satisfaisant ; mais la nomenclature du *Catalogue*

Illustré n'avait plus aucun intérêt ; moins détaillé que le catalogue officiel, que tous nos amateurs d'art possèdent, il avait dû être composé dans des conditions d'économie qui n'était pas en rapport avec le caractère que je désirais donner à la présente publication.

J'eus d'abord la pensée d'emprunter aux critiques parues dans les journaux pendant le Salon ; mais le plus souvent, les lignes relatives aux œuvres qui figuraient à mon catalogue, étaient trop ou trop peu importantes.

Je me décidai alors à demander aux poètes leur collaboration spéciale et je me hâte d'ajouter qu'ils ont généreusement répondu à mon appel. Je n'ai donc point fait ici œuvre de critique, et d'ailleurs tel n'a jamais été mon but ; j'ai voulu établir un lien plus intime et plus durable entre l'artiste et l'amateur, en gravant mieux dans la mémoire de celui-ci les œuvres les plus intéressantes. Un tel livre n'a peut-être pas la même importance documentaire, mais il s'adresse sûrement à un public plus nombreux. En mêlant la poésie à la peinture, je ne crois pas avoir nui à ce dernier art ; souvent les vers du poète, font ressortir encore le sentiment du peintre, en donnant une idée de son coloris et en expliquant le sujet de son tableau.

Aux œuvres de certains idéalistes, comme Henner ou Puvis de Chavannes, les vers du poète communiquent pour ainsi dire une vie nouvelle, et nous sommes convaincus qu'en lisant les poésies exécutées d'après les compositions de ces maîtres, plus d'un lecteur sentira mieux le côté vraiment inspiré de ces toiles.

La langue poétique d'aujourd'hui, merveilleusement enrichie par le romantisme, se prêtait, du reste, à ma tentative ; Victor Hugo et Théophile Gautier ont poussé à

ses dernières limites l'art de peindre avec des mots, et notre jeune école, tout en gardant intact le culte de l'idée, est loin d'avoir oublié la science descriptive de ces maîtres qui servent encore de modèles à plusieurs de nos contemporains.

Il m'a paru, du reste, que la musique des vers donnait un certain charme aux reproductions des tableaux et des sculptures ; bien qu'elle ne puisse remplacer l'harmonie des tons et des lignes, elle semble, mieux que la prose, nous faire oublier cette sorte de froideur qui s'attache au dessin proprement dit.

L'empressement que m'ont témoigné les poètes, les peintres et les sculpteurs, ainsi que l'appréciation bienveillante dont mon idée a été l'objet de la part d'hommes tels que Victor Hugo, Alexandre Dumas, Charles Blanc et Paul de Saint-Victor, m'ont vivement soutenu au milieu des difficultés que présente la publication d'un ouvrage aussi important ; j'adresse de nouveau mes sincères remerciements à tous les artistes qui ont concouru à la création de mon *Catalogue Illustré*, dont le succès a dépassé mon attente ; ils m'ont prouvé ainsi que mon but était louable et digne d'eux.

J'espère enfin que l'accueil du public répondra encore à mes vœux, et que je pourrai, comme c'est mon intention, faire aussi de ce SALON ILLUSTRÉ ET CHANTÉ, une publication annuelle.

F.-G. DUMAS.



340. BONNAT (L.). H. C. *Portrait de M. Victor Hugo.*

PENDANT LES VACANCES



*C'est l'été. Le jardin par la fenêtre ouverte
Répand dans le couvent le parfum de ses fleurs.
Les vacances alors font la maison déserte
Et laissent des travaux plus paisibles aux sœurs.
Tandis que les oiseaux amoureux dans les branches
Jettent le frais éclat de leurs chansons au vent,
Elles sont là, sans cesse. et, sous leurs coiffes blanches.
On les voit parcourir les salles du couvent :
Elles cueillent des fruits et font des friandises
Avec la mine grave et pleine d'onction
Qu'elles ont en venant prier dans les églises :
Et les fruits sont confits avec dévotion.
Car ils doivent servir, l'hiver, de récompenses
A l'enfant le plus sage et le plus studieux :
C'est ainsi que les sœurs font au temps des vacances
Une provision de joie aux malheureux !*

PAUL MILLIET.



414. BRETON (J.-A.). H. C. *Villageoise*.

LA FEMME DU MARIN



*Bien loin de l'art hiératique.
Du moyen âge et de l'antique.
Des héros, des rois et des dieux.
Des odalisques chlorotiques
Et des vierges problématiques.
Du convenu, du faux, du vieux :*

*Loin de l'art qui se prostitue.
De l'équivoque mi-rétue.
Appât du bourgeois bien renté.
O femme, ta beauté convie
Aux nobles fêtes de la vie
Nos yeux épris de vérité !*

*Robuste floraison des grèves.
Ta jeunesse a grandi sans rêves.
Calme, chaste, saine — et ta chair
N'a pas su les lâches paresse,
Façonnée aux seules caresses
Des flots, du soleil et de l'air.*

*Jour à jour, la brise marine
A bombé ta large poitrine.
Doré tes charmes mûrissants :
Les assauts furieux des ondes,
Pour l'œuvre des amours fécondes,
Ont assoupli tes reins puissants.*

*Et quand, rentrant des mers lointaines.
Ton rude compagnon de peines
Sur ton cœur fidèle s'endort,
Aux bras nerveux dont tu l'enroules
Retrouvant le branle des houles,
Il t'aime mieux, l'étreint plus fort.*

GUSTAVE VINOT,

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Avant-Propos	v
------------------------	---

DESSINS

PEINTURE

ADAN. — Un Petit Prodige	3
APPIAN. — Route de Port-Vendres	5
BACON. — Funérailles à la mer	7
BALLAVOINE. — Le Tir	9
BASTIEN-LEPAGE. — Saison d'Octobre	13
BERNE-BELLECOUR. — Sur le terrain	15
BERNIER. — L'Allée abandonnée	17
BEYLE. — Une Partie de dames	19
BILLET. — Avant la pêche	21
BONHEUR. — Le Col de Cabre	23
BONNAT. — Portrait de Victor Hugo	25
BONVIN. — Pendant les vacances	27
BOUGUEREAU. — Naissance de Vénus	29
BRETON (J.). — Villageoise	31
BURGERS. — Après le départ	5
BUTIN. — La Femme du marin	33
CASANOVA. — Le Mariage d'un prince	35
CLAYS. — Le Port d'Ostende	37
CLAUDE. — La Confiance	39
COMTE. — L'Amour chasse le Temps	41
CONSTANT (B.). — Le Soir sur les terrasses	43
COUTURIER. — L'École des tambours	45
CURZON (De). — Sur l'escalier d'Atrani	47

DE JONGHE. — La Berceuse de Chopin	103
DELOBBE. — La Grande Sœur	49
DESBOUTIN. — Portrait de M. Dailly; « Mes-Bottes »	51
DETAILLE. — Champigny; décembre 1870	53
DUPRAY. — Un Capitaliste	55
FANTIN-LATOUR. — Portraits	57
FERRIER. — Scène de l'Inquisition en Espagne	59
FLAMENG (A.). — La Berge de la Seine à Ivry	61
FRANÇAIS. — Vallée de Rossillon	63
FRAPPA. — Les Quêteurs	65
GAILLARD. — Portrait de M ^{gr} de S...	67
GARNIER. — Jour de fête	69
GERVEX. — Retour du bal	71
GIRARD (F.). — Une Noce au XVIII ^e siècle	73
GENEUTTE. — Dernier Salut	75
GOSELIN. — Décembre; paysage	75
GRANDJEAN. — La Place Saint-Georges	77
GUILLAUMET. — Laghouat; Sahara algérien	79
GUILLEMET. — Le Chaos de Villiers	77
HANOTEAU. — La Victime du réveillon	81
HAQUETTE. — Le Manchon de Francine	83
HARPIGNIES. — Les Dindons « de madame Héraut »	85
HÉDOUIN. — Arabes sous une tente	87
HENNER. — Jésus au tombeau	89
— Églogue	91
HERKOMER. — Asile pour la vieillesse en Angleterre	93
JACQUET. — La Première arrivée	95
JAPY. — Vallée de Lomont	97
JAZET. — Le Fils unique	101
JEANNIN. — Une Charretée de fleurs	99
JUGLAR. — Le Mercredi des Cendres	105
LANDELLE. — La Messagère des tempêtes	107
— La Sirène	109
LANSYER. — La Baie de Dguarnenez	89
LAPOSTOLET. — Barques près de Rouen	111
LAUGÉE (F.). — Le Triomphe de Flore	113
LAURENS (J. P.). — Délivrance des enmurés de Carcas- sonne	115
LAVILLETTE. — Paris en 1878, vu du fort de Bicêtre	117
LEBEL. — Escalier Saint, à San Benedetto	119
LE ELANT. — Henri de La Rochejacquelein	121

LECOMTE du NOUY. — Saint Vincent de Paul secourt les Alsaciens et les Lorrains après leur réunion à la France	125
LEFEBVRE (J.). — Diane surprise	123
LELEUX (Armand). Qui a bu boira!	127
LEMATTE. — La Famille, peinture décorative.	129
LÉVY. — Les Jeunes Époux.	131
LHERMITTE. — Le Pardon de Ploumanac'h	133
LOBRICHON. — Allant au bain.	135
LUMINAIS. — Mort de Chramne	137
MAILLART. — Le Jugement de Paris.	139
MERSON. Le Repos en Égypte.	141
MESDAG. — Marché aux poissons à Groningue	37
— La Rentrée des bateaux de pêcheurs.	143
MICHEL (E.). — Un Étang (Meuse)	145
MOLS. — Le Tréport.	147
MOREAU DE TOURS. — Une Extatique au XVIII ^e siècle.	149
ORRY. — Le Bois d'oliviers	151
PABST. — Le Cadeau du grand-père.	153
PENNE (DE). — Un Relais.	155
PERRAULT. — Bettina	157
PERRET. — Le Saint Viatique en Bourgogne	159
PERRICHON. — Une <i>Noria</i> , environs de Madrid.	195
PILLE. — Don Quichotte	161
POIRSON. — Le Vieux Capitaine.	163
PONSAN (Debat). — Piété de saint Louis pour les morts	165
POTTER. — Les Saintes Maries de la mer	167
PUVIS DE CHAVANNES. — L'Enfant prodigue	169
— Jeunes Filles au bord de la mer.	171
RENARD. — Une Épave	93
RENOUF. — Dernier Radoub, « Mon pauvre ami »	173
ROLL. — La Fête de Silène.	175
ROUGERON. — Un Ange au ciel	177
SAINTIN (É.). — Emilienne.	181
SAUZAY. — Fin d'automne.	187
SCHUTZENBERGER. — La Femme de Putiphar.	179
SCOTT. — Le Parc aux Huitres	183
SÉGÉ. — La Vallée de Courtry	193
SERGENT. — Origines du pouvoir.	185
SOYER. — Part à deux	187
TODD. — Le Printemps	189

VAN MARCKE. — Herbage à Soreng	191
VEYRASSAT. — Le Renseignement	193
VUILLEFROY (DE). — Un Troupeau de vaches dans l'Ober- land	195
WEBER. — Bateaux de Penzance	197
WORMS. — La Tournée pastorale	199

SCULPTURE

AUBÉ. — Dante Alighieri	205
BARRIAS. — Portrait de M. Munkacsy	203
BARTHOLDI. — Gribeauval	207
CHEVALIER. — Juvénal	209
FALGUIÈRE. — Saint Vincent de Paul	211
FALLSTEDT. — Arabe	213
HUGOULIN. — Oreste se réfugie à l'autel de Pallas	215
HUGUES. — Ombres de Francesca de Rimini et de Paolo Malatesta	217
ITASSE. — Une Paysanne; retour des champs	219
RINGEL. — Djann	221
VASSELOT (MARQUET DE). — Le Travail	223

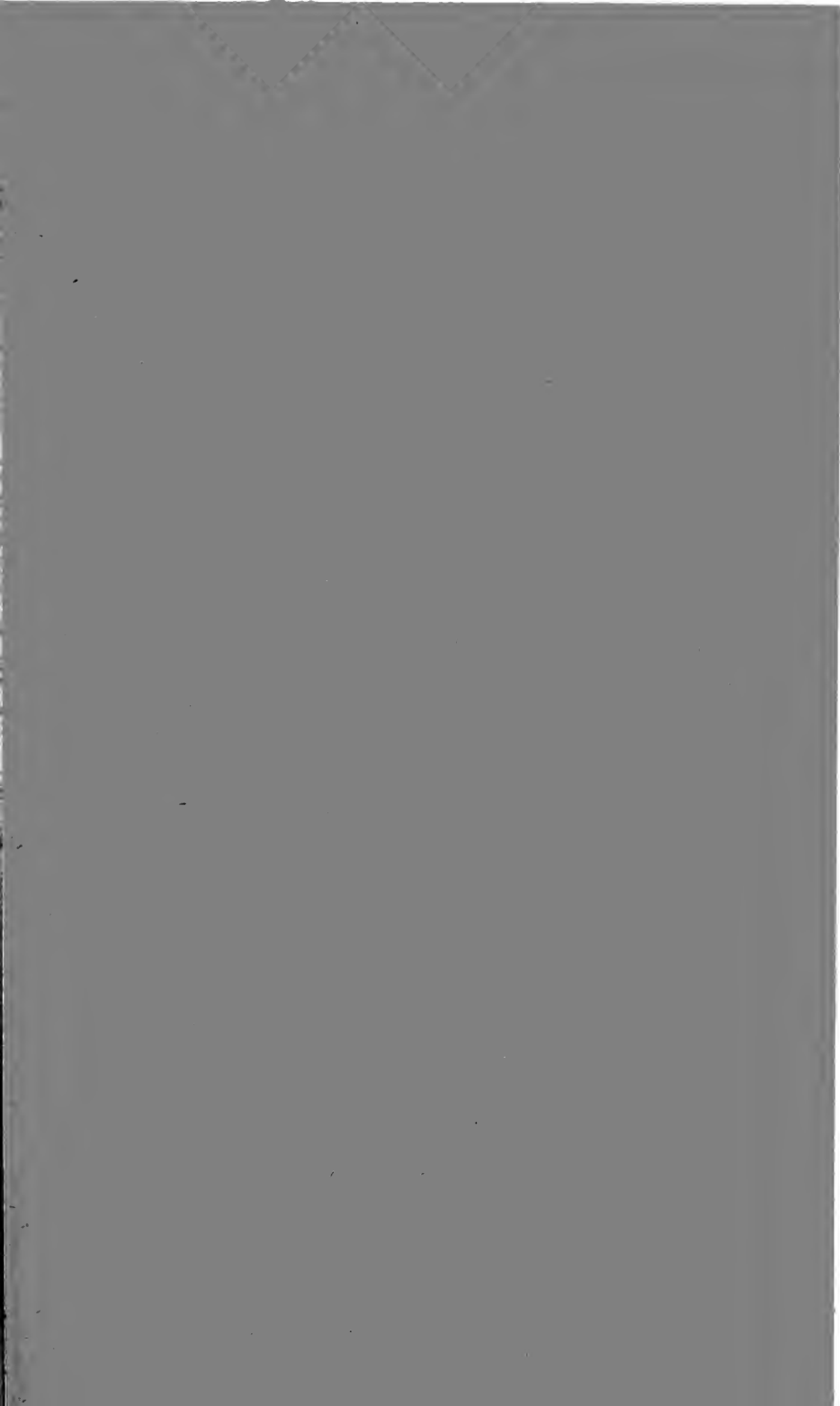
POÉSIES

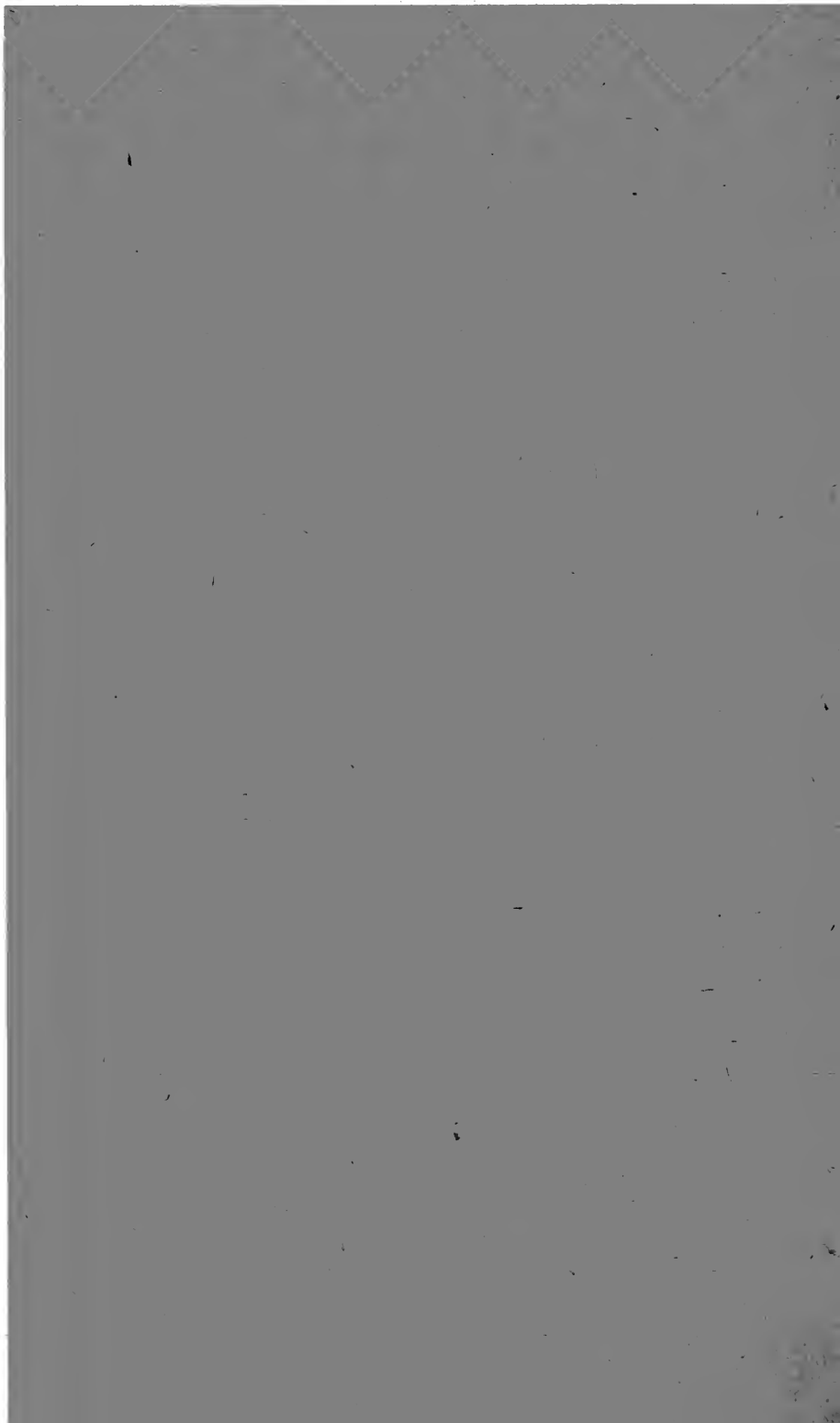
PEINTURE ET SCULPTURE

AICARD (Jean). — Route de Port-Vendres.	4
Portrait de Victor Hugo	66
Asile pour la vieillesse en Angleterre.	92
Églogue	124
Rentrée de pêcheurs à Scheveningue	142
Les Saintes Maries de la mer.	166
Un Ange au ciel	176
BANVILLE (Th. DE). — Naissance de Vénus	28
BLANCHECOTTE (M ^{me} A. M.) — Allant au bain.	134
Bettina	156
Part à deux	186
BLÉMONT (Émile). — La Seine	60
Retour du bal.	70
Une Noce au XVIII ^e siècle	72
La Première arrivée.	94
Le Printemps	188
BORNIER (Henri DE). — Le Dante	204
Paolo et Francesca.	216
BOURGET (Paul). — Les Jeunes Époux	130
Saint Vincent de Paul.	210
CHANTAVOINE (Henri). — Autodafé	58
COPPÉE (François). — Sur le terrain.	14
Portrait de Victor Hugo	24
La Confiance	38
DAYOT (Armand). — Dernier Radoub.	172
DEMENY (Paul). — Retour des champs.	218
DEZAMY (Adrien). — Une Partie de dames	18
L'École des tambours.	44
La Grande Sœur	48
Un Capitaliste	54

DEZAMY (Adrien). — Le Fils unique	100
La Berceuse de Chopin	102
Le Repos en Égypte	140
Le Saint Viatique.	158
La Pêche aux huîtres	182
ERCKMANN-CHATRIAN. — C'est la vieille et loyale Alsace .	152
ESSARTS (Emmanuel DES). — Henri de La Rochejacquelein. .	120
Origines du pouvoir	184
FRÉMINE (Aristide). — Le Pardon de Ploumanac'h.	132
Le Tréport	140
Le Travail	222
GRANDMOUGIN (Charles). — Funérailles à la mer	6
Les Pommes de terre.	12
L'Allée abandonnée.	16
Le Soir sur les terrasses	42
Vallée de Rossillon.	62
L'Oasis (Laghouat)	78
La Vallée du Lomont.	96
Le Bois d'oliviers.	150
Don Quichotte	160
L'Enfant prodigue	168
La Femme de Putiphar.	178
Hymne à la mer	196
HEREDIA (José Maria DE). — La Baie de Douarnenez	104
HERVILLY (Ernest D'). — Le Mercredi des Cendres	104
Barques près de Rouen.	110
HOUSSEY (Arsène). — La Sculpture	202
JEUDY (Raoul). — La Sirène.	108
LAFENESTRE (Georges). — Diane surprise	122
LINDENLAUB (Théodore). — Le Tir	8
Le Triomphe de Flore.	112
LOUVET (Alphonse). — L'Arabe.	212
MILLIET (Paul). — Pendant les vacances	26
Arabes sous la tente	86
Les Emmurés de Carcassonne.	114
Paris en 1878, vu du fort de Bicêtre	116
Le Renseignement.	192
MONTÉGUT (Maurice). — « Mes Bottes »	50
Les Quêteurs.	64
Les Dindons	84
La Messagère des tempêtes	106

MONTÉGUT (Maurice). — Piété de saint Louis	164
PATÉ (Lucien). — La Tournée pastorale.	198
PERTUS (Casimir). — La Mort de Chramne	136
PIGEON (Amédée). — Le Col de Cabre.	22
Un Relais.	154
PINARD (Albert). L'Extatique	148
PITTIÉ (Francis). — Souvenir de 1870-71.	52
Gribeauval	206
RICHEPIN (Jean). — Le Chaos de Villiers.	76
Juvénal	208
RIVET (Gustave). — La Place Saint-Georges	76
Le Vieux Capitaine	162
Oreste	214
SILVESTRE (Armand). — Dernier Salut.	74
Le Christ	88
L'Églogue	90
Le Jugement de Paris	138
La Fête de Silène.	174
THEURIET (André). — Un Étang	144
VALABRÈGUE (Antony). — L'Escalier saint.	118
Herbage à Soreng	190
VALADE (Léon). — Avant la Pêche.	20
Le Mariage d'un prince	34
Le Manchon de Francine.	82
Émilienne	180
VICAIRE (Gabriel). — Un Petit Prodige	2
La Ferme d'Onival	10
La Victime du réveillon	80
VINOT (Gustave). — La Femme du marin.	32
Portraits	56
Jeunes Filles au bord de la mer.	170







Paris. — Imp. Motteroz, rue du Four-St-Germain, 54 bis.

PREMIÈRE ANNÉE

Salon illustré

de 1879

COMPRENANT

DEUX CENTS DESSINS ORIGINAUX

Exécutés par les Artistes d'après leurs œuvres

ET ACCOMPAGNÉS DE POÉSIES INÉDITES

PAR MM.

JEAN AICARD, THÉODORE DE BANVILLE, ÉMILE BLÉMONT, HENRI DE BORNIER, PAUL BOURGET
FRANÇOIS COPPÉE, PAUL DEMENY, ADRIEN DÉZAMY, ERCKMANN-CHATRIAN
ALFRED DES ESSARTS, EMMANUEL DES ESSARTS, ARISTIDE ET CHARLES FRÉMINE
CHARLES GRANDMOUGIN, ERNEST D'HERVILLY, ARSÈNE HOUSSAYE
GEORGES LAFENESTRE, PAUL MILLIET, MAURICE MONTÉGUT, LUCIEN PATÉ, CASIMIR PERTUS
AMÉDÉE PIGEON, FRANCIS PITTIE, JEAN RICHEPIN, GUSTAVE RIVET, ARMAND SILVESTRE
ANDRÉ THEURIET, LÉON VALADE, GABRIEL VICAIRE, GUSTAVE VINOT.

Publié sous la direction de

F.-G. DUMAS



Innovare et perficere

PARIS
LUDOVIC BASCHET
ÉDITEUR
126, Boulevard Magenta

LONDON
BRITISH AND FOREIGN
ARTIST'S ASSOCIATION
10, Cockspur Street S. W.

1880

Small notes

1880

AVANT-PROPOS

Un catalogue, illustré par les artistes eux-mêmes, laisse un excellent souvenir entre les mains des personnes qui visitent le Salon ; il permet en outre, à celles qui ne peuvent connaître nos expositions annuelles que par les critiques des journaux, de se rendre un compte plus exact des œuvres principales dont il est question.

Dans l'avenir, ces catalogues constitueront de sérieux documents.

Combien plus captivants seraient les Salons de Diderot, écrits de 1759 à 1781, s'ils étaient accompagnés de ces croquis qui résument si fidèlement la composition et le dessin d'un tableau, d'une statue ou d'un bas-relief.

Les œuvres exposées alors par VERNET, GREUZE, BOUCHER, CHARDIN, FRAGONARD, LOUTHERBOURG, NATTIER, LA TOUR, VANLOO, LÉPICHIÉ, HOUDON, FALCONNET, ALLEGRAIN, LE MOYNE, et tant d'autres maîtres de cette époque, seraient ainsi présentes à nos yeux ; et nous aurions, du moins, un souvenir intéressant et précis de celles qui sont dispersées ou détruites.

Encouragé par le succès du *Catalogue Illustré*, j'avais le désir de créer une œuvre plus artistique et plus complète.

Publié avant l'ouverture du Salon, ce catalogue devait forcément comporter des lacunes ; je me suis d'abord efforcé de les combler en ajoutant à la

première partie vingt-cinq dessins nouveaux reproduisant les œuvres de peintres hors concours, tels que : Pierre Billet, Jules Breton, Henri Dupray, Fantin-la-Tour, Henri Gervex, Guillaumet, Gustave Jacquet, Jules Lefebvre, Olivier Merson, Roll, etc.

J'ai ensuite donné à la sculpture la place à laquelle elle avait droit.

J'ai cru-devoir conserver, à l'ouvrage que je publie aujourd'hui, un caractère officiel et documentaire ; aussi ai-je créé une seconde partie exclusivement réservée aux œuvres récompensées par le Jury, à laquelle j'ai ajouté la liste officielle des médaillés et des nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur ainsi que celle des œuvres acquises par l'État.

Enfin, pour compléter l'année artistique, j'ai ajouté un appendice où figurent les sujets donnés aux concours pour les prix de Rome, ainsi que les projets primés au récent concours de la Ville de Paris pour l'érection d'une statue de la République et dont les dessins sont également exécutés par les principaux concurrents eux-mêmes.

Ces modifications donnaient à la partie artistique un appoint satisfaisant ; mais la nomenclature du *Catalogue Illustré* n'avait plus aucun intérêt ; moins détaillé que le catalogue officiel, que tous nos amateurs d'art possèdent, il avait dû être composé dans des conditions d'économie qui n'était pas en rapport avec le caractère que je désirais donner à la présente publication.

J'eus d'abord la pensée d'emprunter aux critiques parues dans les journaux pendant le Salon ; mais le plus souvent les lignes relatives aux œuvres qui figuraient à mon catalogue étaient trop ou trop peu importantes.

Je me décidai alors à demander aux poètes leur collaboration spéciale et je me hâte d'ajouter qu'ils ont généreusement répondu à mon appel. Je n'ai donc point fait ici œuvre de critique, et d'ailleurs tel n'a jamais été mon but ; j'ai voulu établir un lien plus intime et plus durable entre l'artiste et l'amateur, en gravant mieux dans la mémoire de celui-ci les œuvres les plus intéressantes. Un tel livre n'a peut-être pas la même importance documentaire, mais il s'adresse sûrement à un public plus nombreux. En mêlant la poésie à la peinture, je ne crois pas avoir nui à ce dernier art ; souvent les vers du poète font ressortir encore le sentiment du peintre en donnant une idée de son coloris et en expliquant le sujet de son tableau.

Aux œuvres de certains idéalistes, comme Henner ou Puvis de Chavannes, les vers du poète communiquent pour ainsi dire une vie nouvelle, et nous sommes convaincus qu'en lisant les poésies inspirées par les compositions de ces maîtres, plus d'un lecteur sentira mieux le côté vraiment inspiré de ces toiles.

La langue poétique d'aujourd'hui, merveilleusement enrichie par le romantisme, se prêtait, du reste, à ma tentative ; Victor Hugo et Théophile Gautier ont poussé à ses dernières limites l'art de peindre avec des mots, et notre jeune école, tout en gardant intact le culte de l'idée, est loin d'avoir oublié la science descriptive de ces maîtres qui inspirent encore plusieurs de nos contemporains.

Il m'a paru, du reste, que la musique des vers donnait un certain charme aux reproductions des tableaux et des sculptures ; bien qu'elle ne puisse remplacer l'harmonie des tons et des lignes, elle semble, mieux que la prose, nous faire oublier cette sorte de froideur qui s'attache au dessin proprement dit.

L'empressement que m'ont témoigné les poètes, les peintres et les sculpteurs, ainsi que l'appréciation bienveillante dont mon idée a été l'objet de la part d'hommes tels que Victor Hugo, Alexandre Dumas, Charles Blanc et Paul de Saint-Victor, m'ont vivement soutenu au milieu des difficultés que présente la publication d'un ouvrage aussi important ; j'adresse de nouveau mes sincères remerciements à tous les artistes qui ont concouru à la création de mon *Catalogue Illustré*, dont le succès a dépassé mon attente ; ils m'ont prouvé ainsi que mon but était louable et digne d'eux.

J'espère enfin que l'accueil du public répondra encore à mes vœux et que je pourrai, comme c'est mon intention, faire aussi de ce SALON ILLUSTRÉ ET CHANTÉ, une publication annuelle.

F.-G. DUMAS.

PREMIÈRE PARTIE
COMPRENANT
LES
OEUVRES PRINCIPALES
DES
SECTIONS DE PEINTURE ET DE SCULPTURE
EXPOSÉES PAR LES ARTISTES
Hors concours, Exempts, etc.

~~~~~  
SECTION DE PEINTURE

## UN PETIT PRODIGE



*Eh oui, ma foi, petit prodige !  
Elle est charmante en vérité.  
Cette mignonne à l'air futé,  
Et déjà pleine de prestige.*

*Sous ses doigts frêles l'instrument  
Tour à tour chantonne et sanglote  
Cependant que tante Charlotte  
Accompagne discrètement.*

*Et c'est délicieux d'entendre  
Ce fin caprice de Mozart,  
Où la fillette met un art  
Infiniment naïf et tendre.*

*L'oncle se préclasse, ravi,  
La douairière est dans l'extase :  
Le chevalier, à chaque phrase,  
Est tenté de crier : Bravi !*

*Jusqu'à Marton, la fine mouche,  
Qui vient, par l'huïs entrebâillé,  
Montrer son minois éveillé  
De soubrette assez peu farouche.*

*Transports éteints, charme éclipsé !  
Qui nous rendra la voix simplette,  
La petite voix aigrette  
Des clavecins du temps passé ?*

GABRIEL VICAIRE.



## ROUTE DE PORT-VENDRES



*La solitude ici parle et chante à grand bruit.  
Du côté de la mer un petit mur les suit,  
Ces routes du Midi qui sont la plage même;  
Je les connais par cœur, ces chemins; je les aime,  
Brûlés qu'ils sont des grands vents et des grands soleils.  
Notre mer, — mer sans flux, — seule en fait de pareils.  
Ils s'en vont festonnant son bleu manteau de reine,  
Blancs comme l'âpre sel et l'écume sereine  
Que par-dessus le mur leur jette incessamment  
L'harmonieuse mer couleur du firmament.  
Et sans doute ce mur est fait pour qu'avec joie  
Devant la vaste mer, le paresseux s'asseoie,  
Et rêve, — pieds pendants au-dessus du flot clair, —  
D'un pont prodigieux qui traverse la mer.*

JEAN AICARD.



55. APPIAN (A.), *Route de Port-Vendres* (Pyrénées-Orientales).



458. BURGERS (H.-J.), H. C. *Après le départ ; femme de pêcheur* (Pays-Bas).

## FUNÉRAILLES A LA MER



*Le capitaine a dit la dernière prière ;  
Un long gémissement de femme lui répond.  
Roide dans son linceul le mort est là, sans bière,  
De la ferraille aux pieds pour qu'il descende à fond.*

*Le sabord est ouvert : sur la vague mouvante  
File rapidement le navire incliné,  
Et celui qui n'est plus doit être abandonné  
A l'Océan, tombe vivante !*

*Si l'on ne meurt pas tout entier  
Et si, par delà notre vie,  
L'âme à son triste corps demeurant asservie,  
Peut encore souffrir, se plaindre et supplier,*

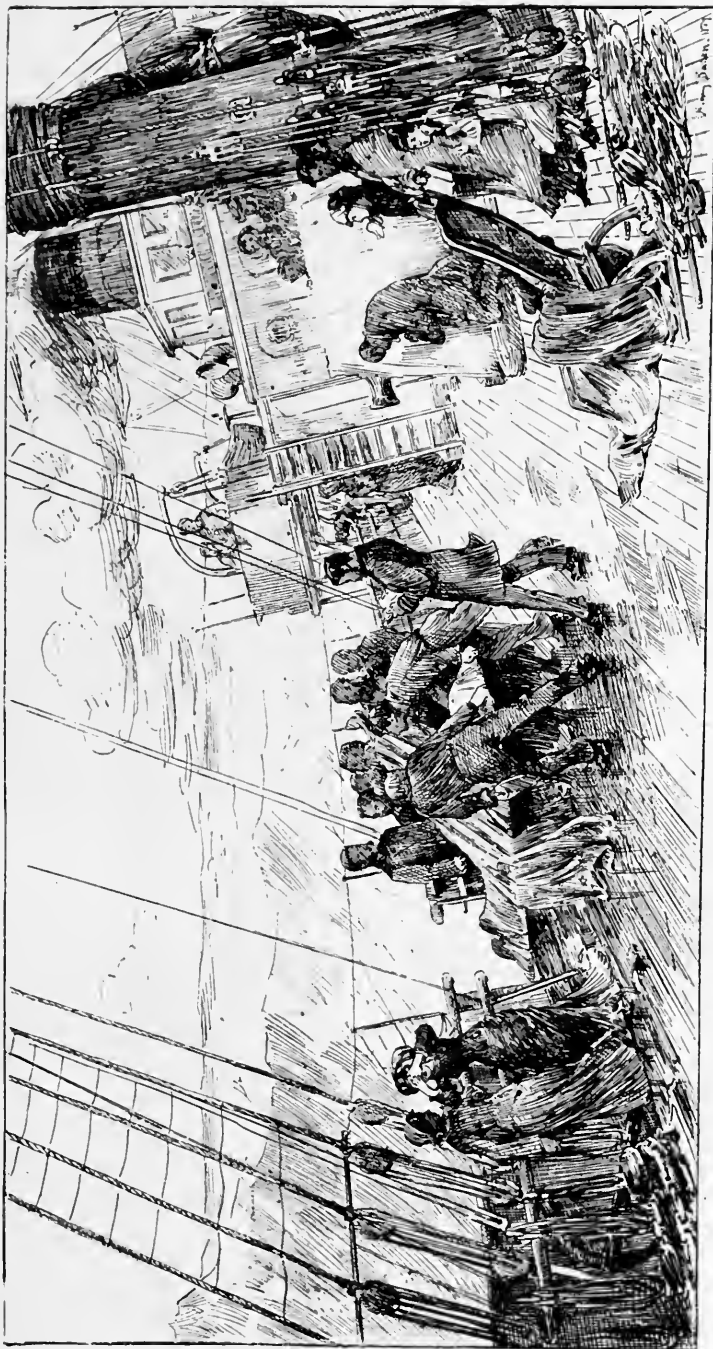
*Comme il gémira sous les ondes,  
Le mort, le pauvre mort, qui roule ballotté  
Dans ces solitudes profondes  
Et cette froide immensité !*

*La nuit, quand la tempête en courroux se déchaîne.  
Qui sait si ces clameurs, s'élevant jusqu'au ciel,  
Ne sont point quelquefois un déchirant appel  
De toutes ces âmes en peine,*

*Qui, lasses d'être en proie à ces flots furieux,  
Pleurent le cimetière où roses et pensées,  
Par des amis pieux et tristes arrosées,  
Ornent la tombe des aïeux !*

CHARLES GRANDMOUGIN.





114. BACON (H.). *Funérailles à la mer.*

## LE TIR

---

*Dans le petit jardin de Viroflay respire  
Le bien-être élégant de la modernité :  
Un jet d'eau rafraîchit l'atmosphère d'été,  
Le tiède vent de Juin dans les feuilles soupire.*

*Là-bas un cri d'oiseau bien haut en l'air jeté,  
Ou le sifflet lointain des grands trains du dimanche ;  
Ici, propos mondains et légèreté franche,  
Badinage malin, poésie et gaieté.*

*Les traînes de percale et les minces bottines  
Ont longtemps fait craquer le sable du jardin ;  
La toilette d'hier, le mari de demain  
Ont été le sujet d'allusions très fines.*

*On est las sans fatigue et muet sans raison :  
Le soir a peint les cieux de sa teinte pâlie,  
Dans les cœurs en secret naît la mélancolie  
Malgré l'appel riant de la douce saison.*

*« Voyons ! voyons ! on fait silence et c'est dommage ! »  
Dit le vieux général de son accent joyeux.  
« Si jeunesse se tait, que diront donc les vieux ?  
» Je fais parler la poudre, et gare le tapage ! »*

*La balle a fendu l'air, et son bruit sec et dur  
Retentit sur la cible. « Eh ! pour un invalide  
» Ce n'est pas mal. Le vieux est encore solide !  
» Touché ! J'ai donc toujours la main ferme et l'œil sûr ! »*

*L'autre, le jeune, envoie un regard mâle et tendre,  
Regard d'amour loyal et qui ne peut trahir ;  
Elle, baisse les yeux et se sent défaillir :  
« Touché ! Mon cœur... mon cœur est à toi : viens le prendre ! »*



135. BALLA VOINE (J.-F.). *Le tir*

## LA FERME D'ONIVAL

*Dans cette nature âpre et rabougrie,  
Rien qui parle au cœur ou charme les yeux.  
Au bourg, cependant, une métairie  
Dresse fièrement ses toits vers les cieux,*

*Et, tout au milieu de sa cour, un orme  
S'étale, superbe, imposant à voir ;  
Entouré de nains, il paraît énorme ;  
La mare à purin est son abreuvoir.*

*Aussi, quel gaillard et comme il profite !  
Comme il couvre bien le sol amaigri !  
Si le jour devient trop brûlant, bien vite  
Le troupeau lassé lui demande abri.*

*Canes et canards ont l'air d'être en fête,  
Les poulets gaîment grattent le fumier.  
Et les vaques donc ! Marceline en tête.  
Elles sont l'orgueil du brave fermier.*

*Tous les animaux, comme au temps de l'arche,  
Sont là confondus, grouillant ou dormant.  
Quant au bon vieil orme, en vrai patriarche,  
Il sourit à tous paternellement.*

G. VICAIRE.



L. Beuillot

144. (L.) BARILLOT *La ferme d'Orindal* (Somme).

## LES POMMES DE TERRE

*Enseveli pensif dans un brouillard grisâtre  
Le soleil se prépare au long sommeil d'hiver.  
Déjà l'on se rassemble en rond autour de lâtre.  
Pour y causer devant les sarments au feu clair !  
    Les travaux des champs vont se clore,  
    Le vin, nouvellement rentré,  
    Épais, odorant et pourpré,  
    Dans les cuves bouillonne encore.  
Les paysans hâlés s'en vont, la pioche au dos,  
Dès que l'aurore triste et pâle les éclaire,  
Dans les champs de la plaine et dans ceux des côteaux  
    Arracher les pommes de terre :  
On les rapportera sur la voiture à bœufs,  
    Vers le soir, dans des sacs pressées,  
Par des chemins ardu, défoncés et bourbeux,  
Et dans le noir cellier elles seront versées !  
Cependant, au milieu des champs gris et déserts.  
    Leurs tiges mortes allumées  
Mélèront doucement leurs bleuâtres fumées  
Aux brumes de l'automne éparées dans les airs ;  
Combien j'en ai fait cuire au foyer, sous la cendre,  
    En vacances, aux premiers froids !  
Que de fois, pour souper, j'ai fendu sous mes doigts  
Leur peau séchée et brune et leur cœur jaune et tendre !  
    Et je ne puis pas oublier  
    Ces simples repas d'écolier,  
    La fumante pomme de terre  
Dont la pulpe brûlante et farineuse altère,  
    Le pain d'orge, le beurre frais  
    Battu le matin tout exprès,  
    Le vin qu'on a tiré des cuves,  
Rouge comme le sang d'un bœuf à l'abattoir,  
    Et dont les capiteux effluves  
Nous versent la chaleur joyeuse d'un beau soir !*

CHARLES GRANDMOUGIN.



164. BASTIEN-LEPAGE (J.). H. C. Saison d'octobre.

## SUR LE TERRAIN.

*Hier, le colonel, au milieu d'un juron,  
Apprit que deux soldats du cinquième escadron  
S'étaient grossièrement insultés ; — et, sévère.  
Il décida, tout en vidant son petit verre,  
Qu'on ferait s'aligner les deux mauvais coucheurs.*

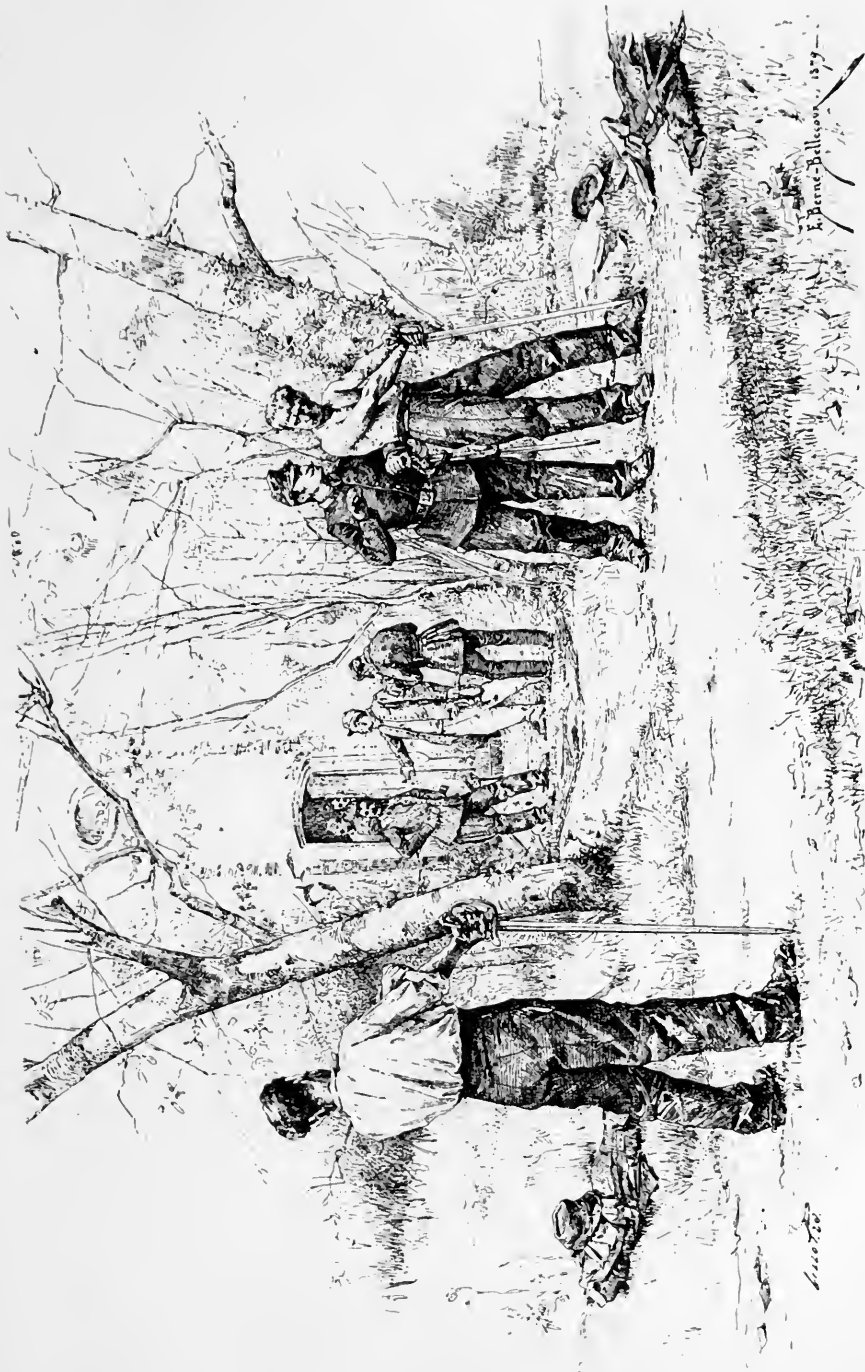
*C'est pourquoi, ce matin, aux premières blancheurs  
De l'aube, dans le bois, derrière la caserne,  
Les deux soldats, ayant jeté dans la luzerne  
Tuniques et képis, sont là, sur le chemin.  
La haine dans les yeux et le sabre à la main.  
Le plus jeune est mauvais bretteur, — la chose est sûre, —  
Et son beau torse blanc appelle la blessure.  
Il écoute, assombri, les conseils du prévôt ;  
Tandis que l'autre, un gars qui sait bien ce qu'il vaut  
Et trouve un duel chose amusante et permise,  
Trousse tranquillement sa manche de chemise.*

*Ainsi, pauvres garçons, pour un prétexte vain,  
Que vous pouviez noyer dans un verre de vin.  
Pour un mot dit en l'air, pour un enfantillage,  
Pour un faux point d'honneur qu'on ignore au village,  
Vous allez donc vous battre, et peut-être le pré  
Sera de votre sang tout à l'heure empourpré,  
De ce sang dont un jour aura besoin la France.*

*Bah ! Songeons avant tout au pantalon garance.  
Car vous ne pouviez pas, puisque vous le portiez,  
Vider vos différends comme deux charretiers.  
Et, dès qu'il a l'honneur d'être soldat, en somme,  
Le moindre paysan devient un gentilhomme.  
Il faut qu'un peu de sang coule sur ce gazon,  
Et votre colonel, mes enfants, a raison.  
Aux fenêtres, là-bas, plus d'un brave regarde.  
Vous vous embrasserez après l'affaire. — En garde !*

FRANÇOIS COPPÉE.





231. BERNE-BELLECOUR (E.). H. C. Sur le terrain.

## L'ALLÉE ABANDONNÉE



*La clarté du soleil dans les hêtres expire,  
Et, dans la profondeur de leurs dômes touffus,  
La brise se lamente avec le bruit confus  
De la grande mer qui soupire !  
C'est là qu'il faut venir, amants  
Aux cœurs épris de solitude,  
Pour trouver, au sortir de vos embrassements,  
L'infini de la quiétude !  
Des grondeuses cités les bruits se sont éteints,  
Mais on entend le chant des mésanges penchées  
Sur le bord des sources cachées,  
Ou le sourd roulement des chariots lointains.  
Puis, plus rien, tout se tait ; la verdoyante allée  
Où tout devient silencieux  
Et qui nous laisse à peine apercevoir les cieux,  
Paraît encor plus désolée !  
N'est-ce pas en ces lieux déserts  
Qu'on voudrait exiler son rêve,  
Et goûter, un moment, comme une douce trêve  
L'oubli de l'immense univers !  
La nature, en ses pleurs ou sa mélancolie,  
N'attriste pas toujours le poète, et parfois  
On chérit le bruit de la pluie  
Quand on est à l'abri, sous un roc, dans les bois,  
Ou bien l'on cherche les ruines  
De ces vieux châteaux dont les tours  
Dominent les vertes collines,  
Pour cacher ses jeunes amours !*

CHARLES GRANDMOUGIN.



233. *BURNER (C.). H. C. Laitée abandonnée.*

## UNE PARTIE DE DAMES



*En passant, je les vois s'ébattre  
Au soleil, comme des oiseaux ;  
Près de la berge elles sont quatre :  
Quatre roses dans les roseaux ;  
Quatre croqueuses de galettes  
Dont les ébouriffants minois  
Et les printanières toilettes  
Font rêver les faunes des bois...*

*Un bateau vide : quelle aubaine !  
On y sante, sans embarras.  
Chignon de feu, chignon d'ébène  
Rament en cœur à tour de bras ;  
Et je vois frissonner d'ivresse  
Le nénuphar et le bouleau,  
Sitôt qu'une blonde traîtresse  
Mire son petit pied dans l'eau.*

*Sous le pavillon de Cythère  
Elles voguent tant bien que mal,  
Puis, tournant le dos à Nanterre,  
Vont s'échouer à Bougival ;  
Car les splendeurs de la nature,  
— Ciel bleu, prés verts, flots amoureux —  
Ont moins d'attraits qu'une friture  
Pour ces estomacs toujours creux.*

ADRIEN DÉZAMY.



268. BEYLE (P.-M.). *Une partie de dames.*

## AVANT LA PÊCHE



*En attendant que la mer basse  
Marque l'heure d'aller chercher  
Les moules au creux du rocher,  
On a fait halte ; et le temps passe...*

*Cette marmaille en bonnet blanc,  
Sans nul souci de l'attitude,  
S'étale avec béatitude,  
Qui sur le dos, qui sur le flanc.*

*Les petits frères, déjà mousses,  
Avec les pères matelots.  
S'en vont sur l'infini des flots ;  
Elles, leurs tâches sont plus douces !*

*Oh ! plus tard, femmes de pêcheurs,  
Elles auront aussi, pauvrettes,  
Leur lot d'angoisses toutes prêtes :  
Durs travaux, et soucis rongeurs.....*

*Mais pour l'instant, quoique nul peigne  
Ne réprime leurs blonds cheveux,  
Gamines au jarret nerveux,  
Rien ne commande qu'on les plaigne !*

*Le vieil Océan, leur parrain,  
Les doua toutes à merveille :  
Leur saine puberté s'éveille  
Dans la douceur de l'air marin ;*

*Si leurs bras nus aux courtes manches  
Et leur joue ont, au vent de mer  
Pris le hâle, c'est ce même air  
Dont le sel leur fait les dents blanches !*

LÉON VALADE.



278. BILLET (P.), H. C. Avant la pêche.

PAR YVES BARRET

## LE COL DE CABRE



*Après avoir marché toute la matinée,  
Appuyé sur la pique à pointe de métal,  
Le voyageur arrive au bout de sa journée  
Sur les plus hauts sommets de l'âpre et dur Cantal.*

*Harassé de fatigue, il soupire, il s'arrête,  
Compte un moment des yeux les monts escaladés,  
Écoute les sapins gémir, et tend la tête  
Vers les larges plateaux de brumes inondés.*

*A ses pieds, au milieu des plantes odorantes  
Qui couvrent la prairie et le ravin pierreux,  
Le cou baissé, l'air doux, paissent les vaches lentes  
Dont un rêve éternel emplît les sombres yeux.*

*Sous les sapins géants aux frondaisons muettes,  
Où l'on marche au milieu d'un jour rougeâtre et noir,  
Elles vont, balançant leurs petites clochettes  
Que l'on entend sonner dans l'air calme du soir.*

*Cependant que leur dent mâche le thym et l'herbe  
Et mille végétaux aux parfums pénétrants,  
Leur tête vigoureuse, indolente et superbe  
Hume avec volupté tous les souffles errants.*

*Et là-bas, tout là-bas, le trayeur de génisses,  
Le berger aux yeux noirs, au geste solennel,  
Pauvre, laborieux, prépare ses éclisses,  
Fait égoutter la crème, et la mêle de sel.*

*O race de bergers, laborieuse et forte,  
Noble race au parler robuste et familier,  
Celui qui s'est assis, en passant, à ta porte,  
Ne fût-ce qu'un moment, ne peut plus t'oublier.*

*Et quand plus tard, forcé de rentrer dans les villes,  
Il retrouve sa tâche et reprend son labeur,  
Tes grands ravins déserts, tes horizons tranquilles  
Et ton calme infini lui restent dans le cœur.*

AMÉDÉE PIGEON.





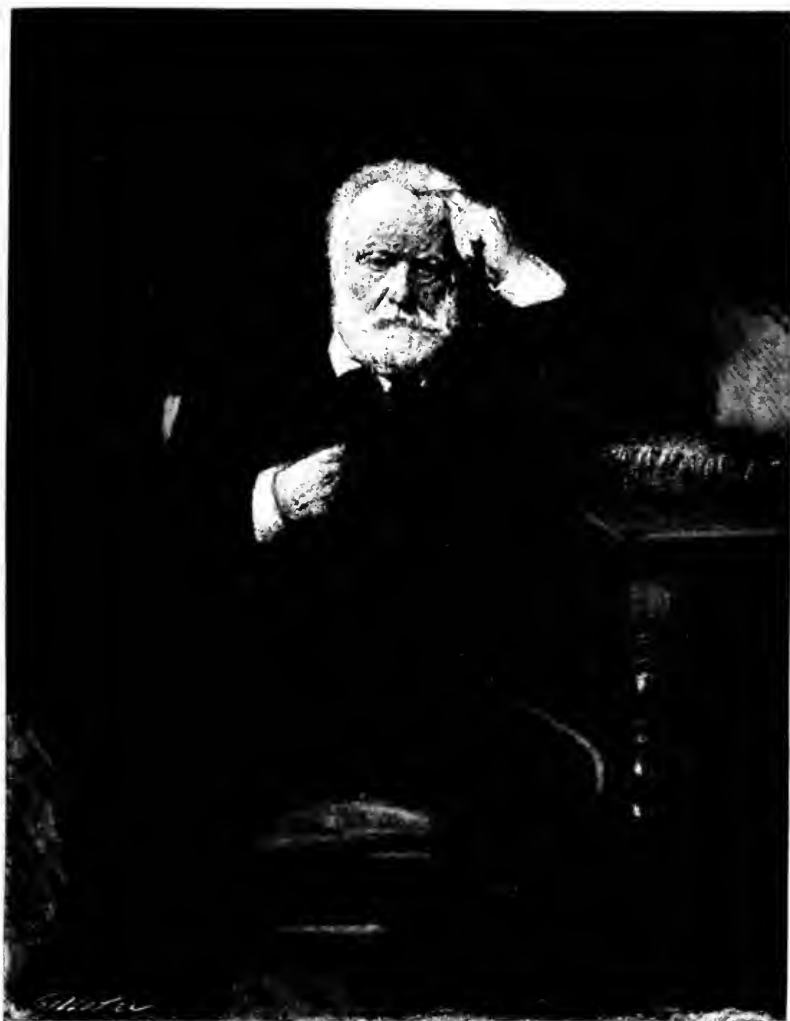
336 BONHEUR (F.-A.), H. C. Le col de Cabre (Cantal).

## PORTRAIT DE VICTOR HUGO



*C'est Hugo! C'est bien lui! Quelque puissante idée  
Occupe en ce moment cette tête accoudée:  
Un noble songe emplit cet œil terrible et doux;  
Et, dans ce front pensif qui nous domine tous  
Et comme les vieux monts a de la neige au faite,  
Se forment en secret ces grands vers de prophète  
Qu'il fait flamber aux murs des palais triomphants,  
Ou bien une chanson pour ses petits-enfants.  
Il est bien ressemblant. C'est le Maître lui-même!  
Aussi le siècle entier, qui l'admire et qui l'aime,  
Approuve ton travail, peintre, et te dit merci  
D'avoir fait ce portrait juste en ce moment-ci,  
De nous avoir montré sa face auguste, telle  
Qu'elle resplendira dans sa gloire immortelle,  
Et de nous avoir peint le vieillard triste et beau,  
Qui fixe son regard profond sur le tombeau,  
Où le plus grand, hélas! descend comme le moindre,  
Et qui, son labeur fait, va lentement rejoindre  
Homère en son Olympe et Dante en son Enfer,  
Calme comme un coucher de soleil sur la mer!*

FRANÇOIS COPPÉE.



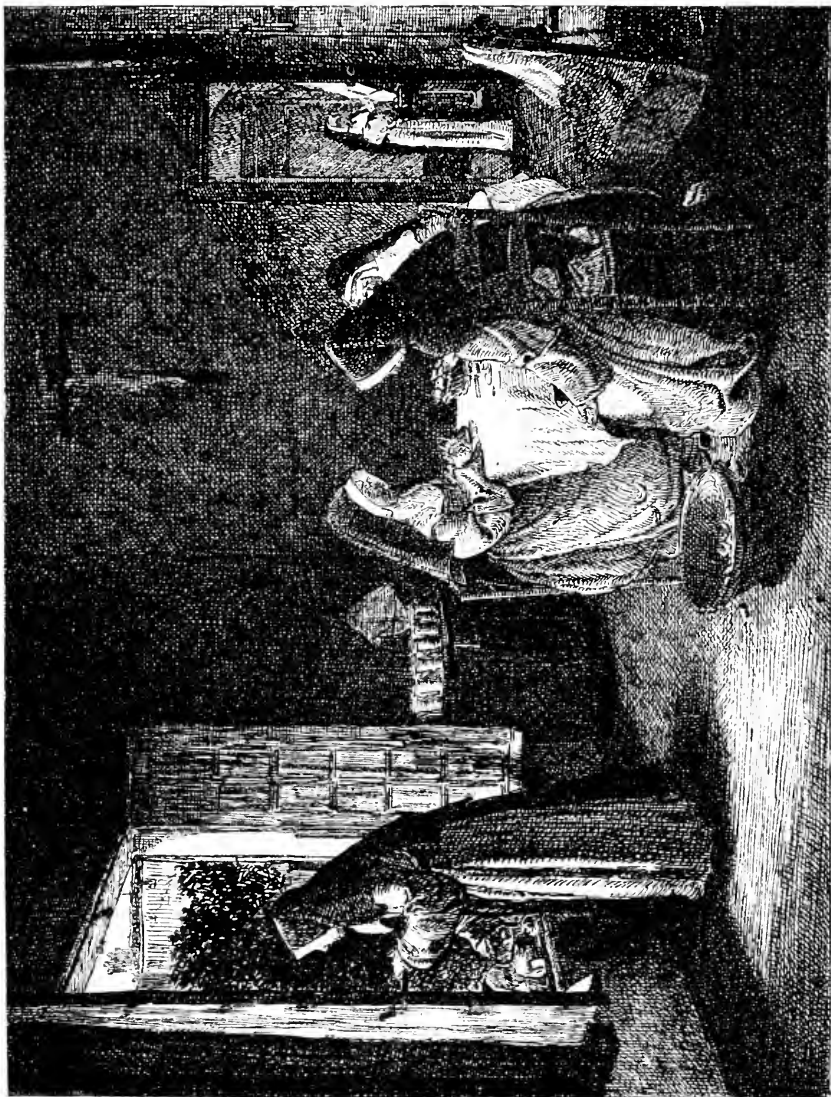
340. BONNAT (L.), H. C. *Portrait de M. Victor Hugo*

## PENDANT LES VACANCES



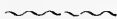
*C'est l'été. Le jardin par la fenêtre ouverte  
Répand dans le couvent le parfum de ses fleurs.  
Les vacances alors font la maison déserte  
Et laissent des travaux plus paisibles aux sœurs.  
Tandis que les oiseaux amoureux dans les branches  
Jettent le frais éclat de leurs chansons au vent.  
Elles sont là, sans cesse, et, sous leurs coiffes blanches,  
On les voit parcourir les salles du couvent :  
Elles cueillent des fruits et font des friandises  
Avec la mine grave et pleine d'onction  
Qu'elles ont en venant prier dans les églises;  
Et les fruits sont confits avec dévotion  
Car ils doivent servir, l'hiver, de récompenses  
A l'enfant le plus sage et le plus studieux :  
C'est ainsi que les sœurs font au temps des vacances  
Une provision de joie aux malheureux!*

PAUL MILLIET.



349. BOSVIN (F.-S.) .H.C. Pendant les racines.

## NAISSANCE DE VENUS

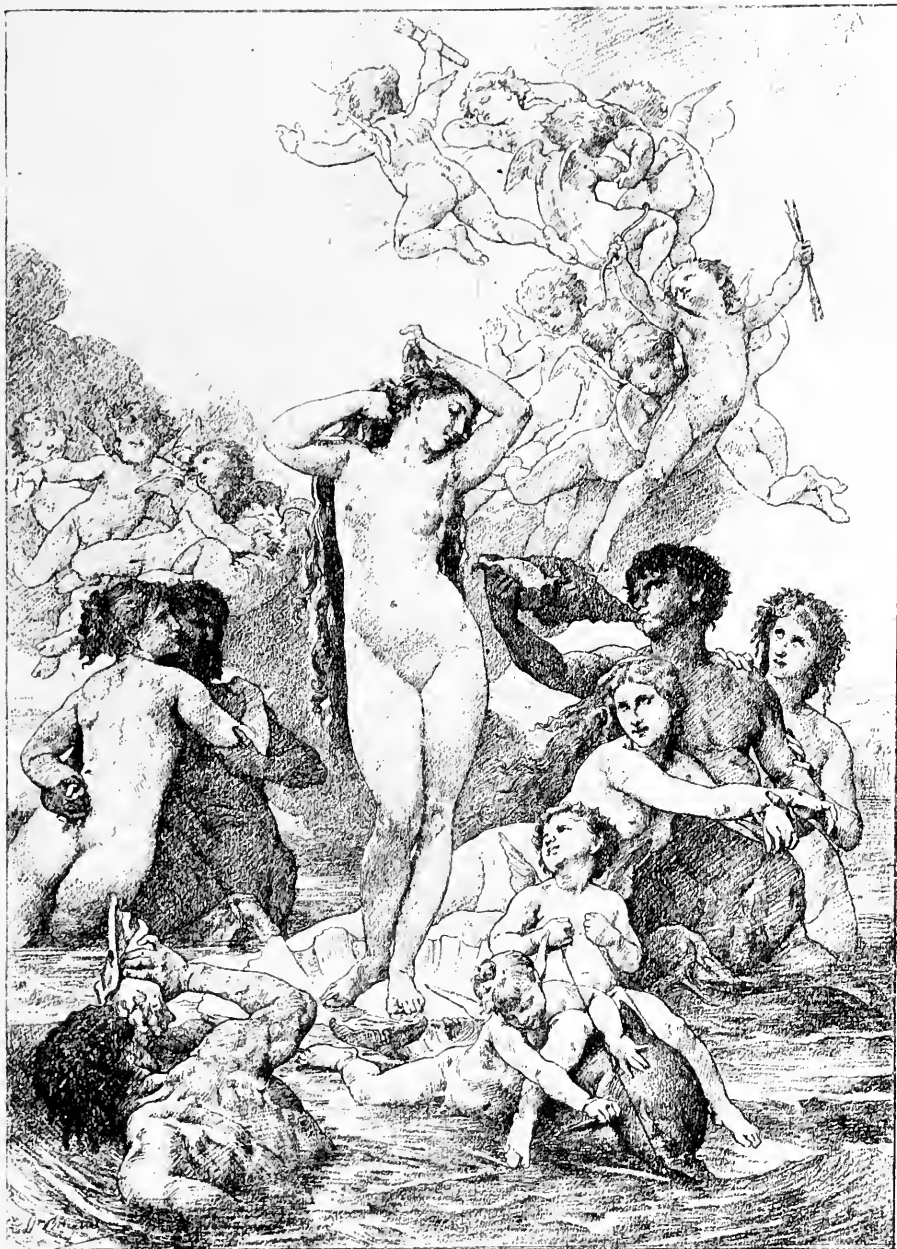


*Aphroditè, dont l'œil comme un astre s'allume,  
Est née au sein des flots dans la sanglante écume.  
Son corps vierge est pareil aux lys en floraison,  
Et ses mains, rassemblant les ors de la toison  
Où le soleil a mis sa joie et sa brûlure,  
Relèvent sur son front divin sa chevelure.*

*Sur un blanc coquillage elle apparaît debout,  
Vénéralè, et la vague où la tempête bout,  
Frémît d'orgueil, et dans la clarté qui l'arrose  
Le sein de l'Immortelle est un bouton de rose.  
Des Tritons dans les cors font résonner un chant  
Triomphal ; d'autres, sur leurs poitrines penchant  
Les fronts échevelés des blanches Néréides,  
Vers Aphroditè d'or lèvent leurs yeux humides.  
De beaux enfants ailés aux petits cheveux fins  
Fendent la mer d'azur, portés par les dauphins,  
Et pour les guider mieux parmi les flots farouches,  
Ils ont mis en jouant des brides à leurs bouches.*

*Le corps de la Déesse, éblouissant et clair  
Rayonne : et follement éparpillés dans l'air,  
Extasiés, pareils à des grappes charmantes,  
Portant des traits aigus ou des torches fumantes,  
Immombrables, mêlant leurs petits fronts hagards,  
Nés des lèvres de pourpre et des divins regards  
De Cypris, enchantant la nue avec les poses  
De leurs ventres polis et de leurs genoux roses,  
Souffletés, caressés, baisés par les Zéphyrs,  
Jaillissent les Eros voletants, les Désirs !*

THÉODORE DE BANVILLE.



376. BOUGUEREAU (W.-A.), H. C. *Naissance de Vénus*.  
(Acquis par l'État.)

## VILLAGEOISE



*Toujours au grand soleil, qu'on moissonne ou qu'on sème,  
La villageoise, brune et forte comme un gars,  
Charme les citadins par cette stupeur même  
Que le travail des champs donne à ses longs regards.*

*Vaillante, elle se lève avec la rose aurore;  
Depuis longtemps pliée à son rude devoir,  
Le soir, lorsque le ciel occidental se dore,  
C'est elle qui conduit les bœufs à l'abreuvoir.*

*Mais, quand revient le jour désiré du dimanche,  
Elle quitte ses lourds sabots pour des souliers.  
Joyeuse, elle se met la collerette blanche  
Et choisit le plus frais de tous ses tabliers.*

*Puis, prenant au buffet son beau livre de messe,  
Elle s'en va, tranquille, ouïr le vieux curé  
Qui, menaçant du diable et de Dieu la jeunesse,  
Contre tous les danseurs fulmine, exaspéré.*

*Mais, sans plus redouter la sainte Providence  
Sans craindre de l'Enfer les futures leçons,  
Elle ira, le soir même, à la grange où l'on danse  
Pour y faire un quadrille avec les beaux garçons.*

CHARLES GRANDMOUGIN.





414. BRETON (J.-A.). H. C. *Villageoise.*

## LA FEMME DU MARIN



*Bien loin de l'art hiératique,  
Du moyen âge et de l'antique,  
Des héros, des rois et des dieux,  
Des odalisques chlorotiques  
Et des vierges problématiques,  
Du convenu, du faux, du vieux ;*

*Loin de l'art qui se prostitue,  
De l'équivoque mi-vêtue,  
Appât du bourgeois bien renté,  
O femme, ta beauté convie  
Aux nobles fêtes de la vie  
Nos yeux épris de vérité!*

*Robuste floraison des grèves,  
Ta jeunesse a grandi sans rêves,  
Calme, chaste, saine — et ta chair  
N'a pas su les lâches paresse,  
Façonnée aux seules caresses  
Des flots, du soleil et de l'air.*

*Jour à jour, la brise marine  
A bombé ta large poitrine,  
Doré tes charmes mûrissants ;  
Les assauts furieux des ondes,  
Pour l'œuvre des amours fécondes,  
Ont assoupli tes reins puissants*

*Et quand, rentrant des mers lointaines,  
Ton rude compagnon de peines  
Sur ton cœur fidèle s'endort,  
Aux bras nerveux dont tu l'enroules  
Retrouvant le branle des houles,  
Il t'aime mieux, l'étreint plus fort.*

GUSTAVE VINOT.



469. BUTIN (U.-L.-A.). H. C. *La femme du marin : côte normande.*

## LE MARIAGE D'UN PRINCE



*Sous les hauts plafonds peints d'où tombe le vertige,  
Par les salons où l'or flambe de tout côté,  
Dans le miroitement des parquets reflété,  
Le prélude engageant d'un orchestre voltige :*

*Et d'un pas mesuré, daignant ouvrir le bal,  
Leurs Altesses, qu'unit un enlacement souple,  
S'avancent sous les mains symboliques d'un couple  
Dont les bras arrondis forment l'arc triomphal.*

*Dans le demi-sommeil qu'un sourire accompagne,  
Dodeline maint vieux diplomate... — Qui sait  
Si quelque comédie exquise de Musset  
Ne se joue au milieu de cette cour d'Espagne ?*

*Prince! auriez-vous appris du sceptique écolier  
Fantasio, qu'il est des cœurs que rien n'achète ?  
Des princesses versant une larme en cachette,  
Visible seulement pour le fou familier ?...*

*Princesse, auriez-vous lu la Nuit Vénitienne ?  
Sauriez-vous qu'infidèle au premier choix du cœur,  
On peut changer d'amour lorsque, tendre et moqueur,  
Parle un maître, tenant votre main dans la sienne ?*

*Mystère! — L'Étiquette, en ses replis nombreux,  
Entortille pour vous le bonbon-Hyménée :  
Et qui sait, à vous voir la bouche enfarinée,  
Si le goût vous en est amer, ou savoureux ?*

LÉON VALADE.

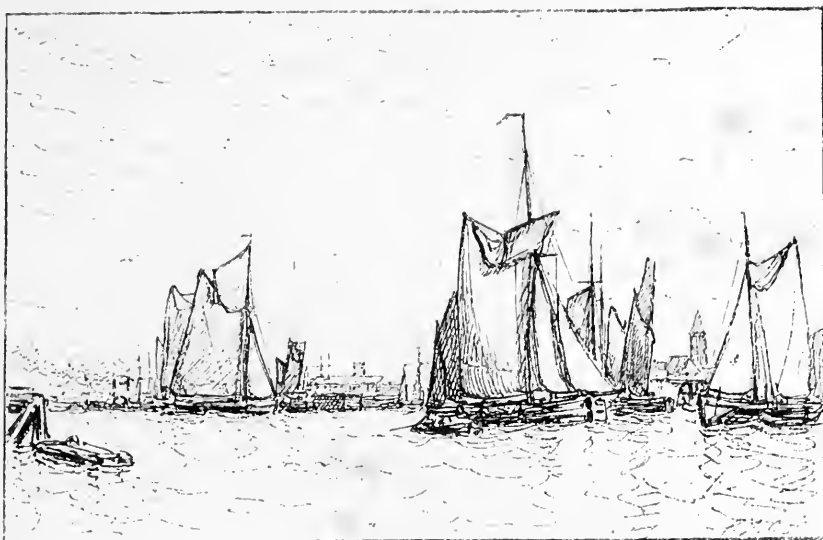


532. CASANOVA (A.). *Le mariage d'un prince.*

## LE PORT D'OSTENDE

*Deux plaines : celle de la terre  
Et celle des flots de la mer,  
Sous le ciel noir, sous le ciel clair,  
L'âme se sent là-bas plaintive et solitaire.  
La splendeur du soleil d'été,  
Ou le charme exquis de la lune  
Ne peuvent point changer des champs et de la dune  
L'ennuyeuse solemité.  
Et pourtant l'on y vient pour y chercher la joie  
Et le « ira la la » de Paris!  
Tout y court : gilets blancs, gibus et chapeaux gris,  
Corsages de coutil et falbalas de soie ;  
Le monocle sur l'œil on joue au baccarat,  
Et, sans trop écouter la grande mer rythmique,  
Au Casino l'on vient en pompeux apparat  
Digérer en bâillant un opéra comique ;  
Dans la salle de bal où l'âpre chroniqueur  
Suppute froidement les intrigues écloses,  
Le buste agrémenté d'un beau gilet en cœur  
On tournoie aux accents de la « valse des Roses ! »  
Est-ce la peine franchement  
De fuir les boulevards et les Champs-Élysées  
Pour retrouver là-bas le même habillement,  
Et de changer de ciel sans changer de pensées ?  
Ah ! bien plutôt je comprendrais  
Qu'on s'en allât parmi les tribus d'Amérique,  
Qu'on se fit une peau noire ou couleur de brique,  
Que sans un seul « complet » on hantât les forêts  
Et qu'en somme, pour se distraire  
De l'étiquette et du devoir,  
On scalpât quelquefois son frère  
Son « frère blanc » en habit noir !*

CHARLES GRANDMOUGIN.



659. CLAYS (P.-J.). H. C. *Le port d'Ostende* (Belgique).



2117. MESDAG (H.-W.). H. C. *Marché aux poissons, à Groningue* (Pays-Bas, l'hiver).

## LA CONFIDENCE

~~~~~

*Sur leurs fins alezans, en longues amazones,
Filent joyeusement les deux jeunes personnes.
Il est bon de monter à cheval le matin,
Et, lorsque la rosée emperle encor le thym,
Un joli temps de trot vous repose à merveille
De la flirtation et du bal de la veille.
Pour se parler tout bas c'est l'instant opportun;
Car la brune aime un blond et la blonde aime un brun,
Et l'écho seul entend la douce confidence.
On s'est fait vis-à-vis dès la première danse,
Et les deux jeunes gens leur ont parlé d'amour.
L'un a du sentiment et l'autre a de l'humour ;
Tous les deux ont su plaire, et la chose certaine
C'est que le blond vicomte et le brun capitaine
A la dernière valse étaient tout palpitants.
— Hélas ! Vous ignorez, ô folles de vingt ans,
Qui passez à cheval, sous le taillis cachées,
Que le désir ressemble aux longues chevauchées ;
Vous le croyez fidèle, et vous ne savez pas
Qu'il part au grand galop et qu'il revient au pas.*

FRANÇOIS COPPÉE.



654. CLAUDE (J.-M.). H. C. *Confidence.*

L'AMOUR CHASSE LE TEMPS



*A l'Orient où meurt une étoile d'or pâle,
La déesse des Ris, mère du dieu malin,
S'élance sur son char dans l'air frais du matin
Qui la caresse ainsi que la vague natale.*

*Son beau corps est rosé par le soleil levant,
Son corps éblouissant aussi blanc que l'écume ;
Ses voiles transparents, légers comme la brume.
Révélant des trésors divins. flottent au vent.*

*Du plus haut des cieux
Fond à grand bruit d'ailes
Le Temps insidieux,
Terrible même aux Dieux,
Terrible aux Immortelles.*

*Le petit Amour
Lance une salette :
Le vieillard à son tour
S'enfuit bien loin du jour.
Confus de sa défaite.*

*Vénus le suit du doigt, railleuse et triomphante ;
Lui, dans son vol, s'écrie avec un rire amer :
« Ton regard décevant, profond comme la mer,
Ta chevelure d'or à l'odeur enivrante*

*Ont vaincu dieux et rois et bergers tour à tour,
Et la flèche d'Amour chasse le Temps lui-même :
Mais au jeune matin succède la nuit blême,
Et le Temps chasse enfin Vénus avec l'Amour. »*

TH. LINDENLAUB.



177. COMTE (P.-C.), H. C. *L'Amour chasse le Temps.*

SUR LES TERRASSES

*Dévoilant vers le soir leurs traits cachés le jour,
Les femmes du Maroc que suivent leurs négresses
Se livrent aux longues caresses
Des brises de la mer qui leur parlent d'amour !
Au-dessus de la ville aux vieilles maisons blanches,
Que le frais crépuscule éveille sous leurs pieds,
Et des petites cours où se tordent les branches
De la vigne et des verts figuiers,
Flotte nonchalamment leur calme rêverie,
Et leurs yeux sont tournés vers les grands cieux sereins
Pendant qu'en la rue assombrie
Lè strident violon se mêle aux tambourins !
Quelquefois le vent leur apporte
L'âme du laurier rose aux effluves légers
Ou l'odeur plus vive et plus forte
Des innombrables fleurs d'antiques orangers !
Pensives, chaque soir elles sont là, charmées
Par les mêmes couchants vermeils,
Et par un même époux aimées
Elles voient fuir leurs jours l'un à l'autre pareils !
Passant toute leur vie en onduleuses poses,
Elles goûtent ensemble une même langueur,
Accueillant doucement les hommes et les choses
Par un demi-sommeil de l'esprit et du cœur.*

CHARLES GRANDMOUGIN.



721. CONSTANT (Benjamin), H. C. Le soir sur les terrasses (Maroc).

L'ÉCOLE DES TAMBOURS



*Sept heures du matin. Il fait un temps superbe...
En dehors des remparts, les élèves-tambours
Culottés de garance et piétinant dans l'herbe,
Sur la peau d'âne, en chœur, frappent comme des sourds.*

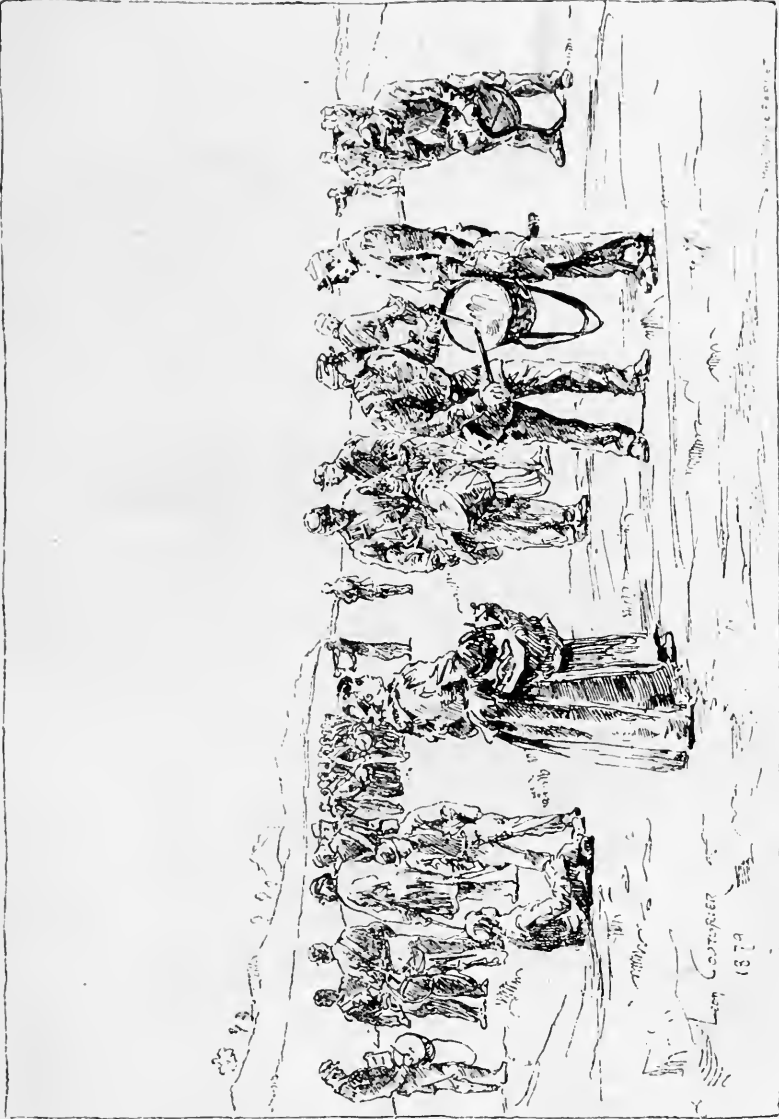
*Le caporal-clairon enseigne à ses trompettes
L'art d'attaquer la note et de piquer le son,
Tandis qu'un tambour-maître empoigne les baguettes
D'un conscrit, et lui donne une verte leçon.*

*Les cuivres sonnent faux ; la batterie est lente :
C'est un vacarme dont Wagner serait jaloux...
Attention ! voici la marchande ambulante
Qui verse à nos troupiers la goutte, pour deux sous.*

*Car ils ne sont pas fiers les tapins à l'école :
Plus d'un songe au pays, plus d'un a le cœur gros ;
Mais, morbleu ! s'il fallait franchir un pont d'Arcole
On les verrait soudain devenir des héros !*

*Cependant, le bourgeois paisible qui repose
Se surprend à rêver de triomphes certains
En écoutant, du fond de l'alcôve bien close,
Dans un demi-sommeil, ces roulements lointains.*

ADRIEN DÉZAMY.



786. COURNIER (L.-L.), *L'école des tambours.*
(Acquis par l'État.)

ATRANI

*C'est l'automne, un automne ardent et tout azur!
Aux treilles déjà dépouillées,
A leurs feuilles mortes rouillées
Sourit un ciel superbe, implacablement pur!*

*Et là-bas, en pleine lumière,
Le golfe de Salerne éblouissant et bleu
Brille sous l'horizon en feu
Avec sa splendeur coutumière!*

*Dans les ombreux vallons de ces pays dorés
Allons-nous-en, pareils aux poètes antiques,
Sous les débris de fiers portiques
Auprès des myrtes verts à Vénus consacrés!*

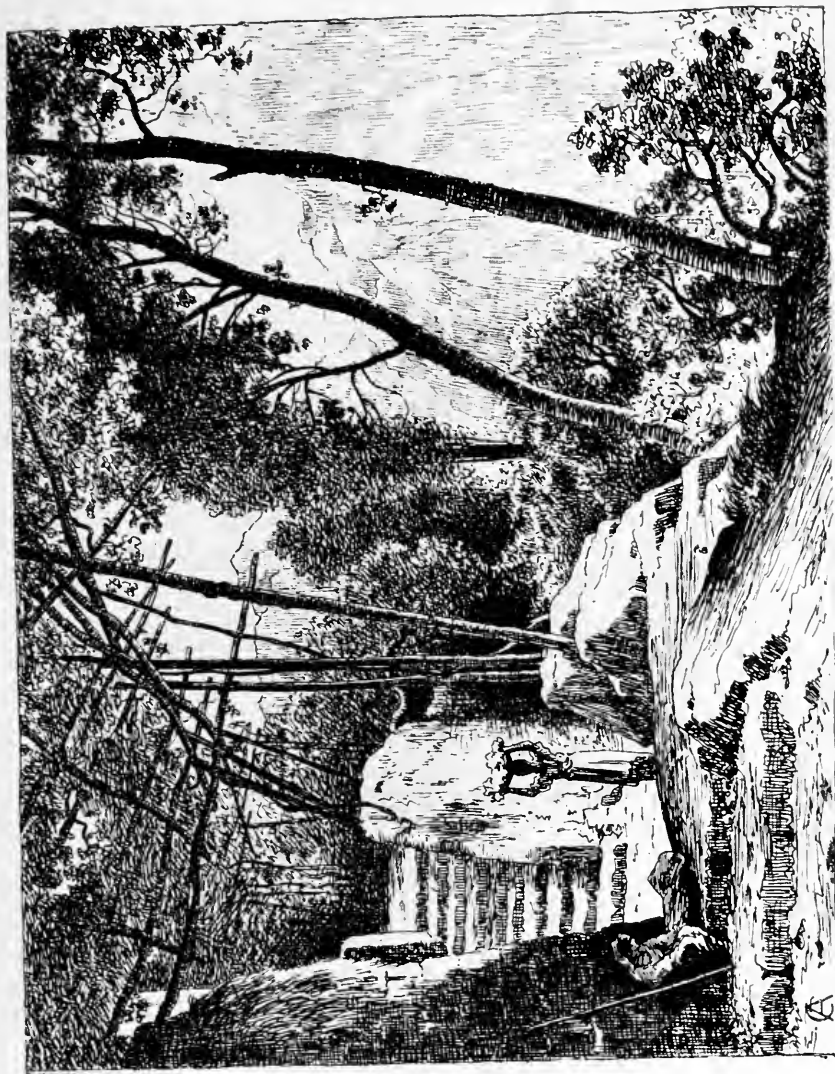
*Sous l'obscur fraîcheur de ces grottes désertes,
En silence, au-dessus des précipices noirs
Clairsemés de frondaisons vertes
Attendons, l'âme en paix, les brises des beaux soirs!*

*Fuyons vers ces jardins tout fourmillants de roses
Et vers ces maisons aux murs blancs
Où pendent des festons de fleurs toujours écloses
Que balancent parfois des zéphirs indolents!*

*Oui, sous l'azur de l'Italie,
Cherchons un magnifique exil parmi ces monts.
Arrachons-nous d'un bond à la mélancolie,
Dans de belles villas rêvons, chantons, aimons!*

*Bercés par le chant des fontaines,
Réjouis par l'automne autant que par l'été,
Goûtons des ivresses lointaines
Devant une autre immensité!*

CHARLES GRANDMOUGIN.



803. Cuzon (P.-A. de). H. C. Sur l'escalier d'Atrani, à Capello (Italie).

LA GRANDE SOEUR



*Fillette de douze ans, très grave pour son âge,
Elle a l'instinct secret de la maternité.
Ses parents, que les champs réclament en été,
L'ont vite habituée aux travaux du ménage.*

*Tout le jour elle est seule et veille tendrement
Près du berceau de chêne où dort son jeune frère.
De ses soins attentifs rien ne la peut distraire :
Son âme se complaît dans cet isolement.*

*Pauvrette ! Elle a poussé comme une fleur hâtive...
Symptôme des enfants qui doivent vivre peu,
Une vague tristesse inonde son œil bleu
Et son regard se perd dans l'extase native.*

*Mignonne grande sœur au visage blêmi,
Doux être au cœur trop plein d'amour et de lumière,
Tu m'apparais là-bas, dans cette humble chaumière,
Comme l'ange gardien de ton frère endormi !*

ADRIEN DÉZAMY.



914. DELONNE (F.-A.). H. C. La grande sœur; souvenir de Bretagne.

« MES BOTTES »

AU PUBLIC

MONOLOGUE

« Oui, moi qui vous relâche avec cet air bonhomme,
Je suis quelqu'un pourtant — quelqu'un que l'on renomme...
Mes Bottes!! — Saluez et rangez-vous aux murs...
Je suis célèbre, moi! — J'avale douze œufs durs,
Douze verres de vin pendant que midi sonne;
Après, je ne rends pas... de comptes — à personne!
Faites-en donc autant! — Si je vous ris au nez,
Mes petits, — laissez là vos grands airs étouffés.
Vrai, je vous trouve à tous des mines lamentables...
Ce sont donc des copeaux que l'on sert sur vos tables?
Suivez notre régime... Absorbez, avalez
Douze livres de pain, huit de viandes, — allez!
Puis arrosez le tout de six litres à seize,
Et vous retrouverez cette gaieté française
Qui rit à pleine bouche au seuil des cabarets;
Vous pourrez vous taper sur la bedaine après.
Et vous n'effrâirez plus les passants dans la rue,
En montrant sous la peau la carcasse apparue!
— Moi, j'ai roulé partout — et surtout sur le sol,
Mais rien ne nous conserve ainsi que l'alcool!
De son doux vermillon quand nos trognes sont peintes
Nous braverions l'enfer sans soucis et sans craintes.
Regardez-moi, Messieurs, — ai-je l'air bien portant?
Celui qui sait manger n'est jamais mécontent
Et jamais sur la terre on n'a vu — de mémoire
D'homme — se lamenter quelqu'un aimant à boire...
Ainsi j'irai longtemps, — sans songer à mourir. —
Oublieux de penser, oublieux de souffrir,
Jusqu'au jour fameux où, — pour achever mon type, —
Je prendrai feu soudain en allumant ma pipe!... »

MAURICE MONTÉGUT.



949. DESBOUTIN (M.). *Portrait de M. Dailly, rôle de Mes-Bottes de l'Assommoir.*

SOUVENIR DE 1870-71

SONNET

*La honte dans le cœur, la rougeur sur le front,
Je songe amèrement aux époques lointaines,
O France, où sur les pas de tes grands capitaines
La victoire embouchait son immortel clairon.*

*Hélas ! l'arbre des Brenn s'écroute sous l'affront !
Effrayant ouvrier des batailles prochaines,
Voici venir, parmi tes hêtres et tes chênes,
Attila, ce sinistre et fatal bûcheron.*

*Des abîmes du Nord, des cavernes du pôle,
Je ne sais quel torrent s'est rué sur la Gaule :
Le Hun lâche son fauve et monstrueux troupeau.*

*Dédaigneux de la peur, mais touchés par le doute,
Tes derniers combattants sont morts, et la déroute
Sur leurs restes épars plante son noir drapeau.*

FRANCIS PITTIIÉ.



987. DETAILLE (L.). H. C. Champigny; décembre 1870.

UN CAPITALISTE

~~~~~

*Debout sur le trottoir, juste devant la porte  
D'un liquoriste, au coin de la place Clichy,  
Le cuirassier Briffaut, qu'un artilleur escorte,  
Interpelle un lignard à peine dégauchi :*

« *Subséquemment et vu la chaleur, je suppose.  
» Fantassin, qu'il fait soif et que l'on boirait bien !  
» Pour lors, j'eusse été fier de t'offrir quelque chose ;  
» Mais j'ai beau me fouiller dans tous les sens... plus rien ! »*

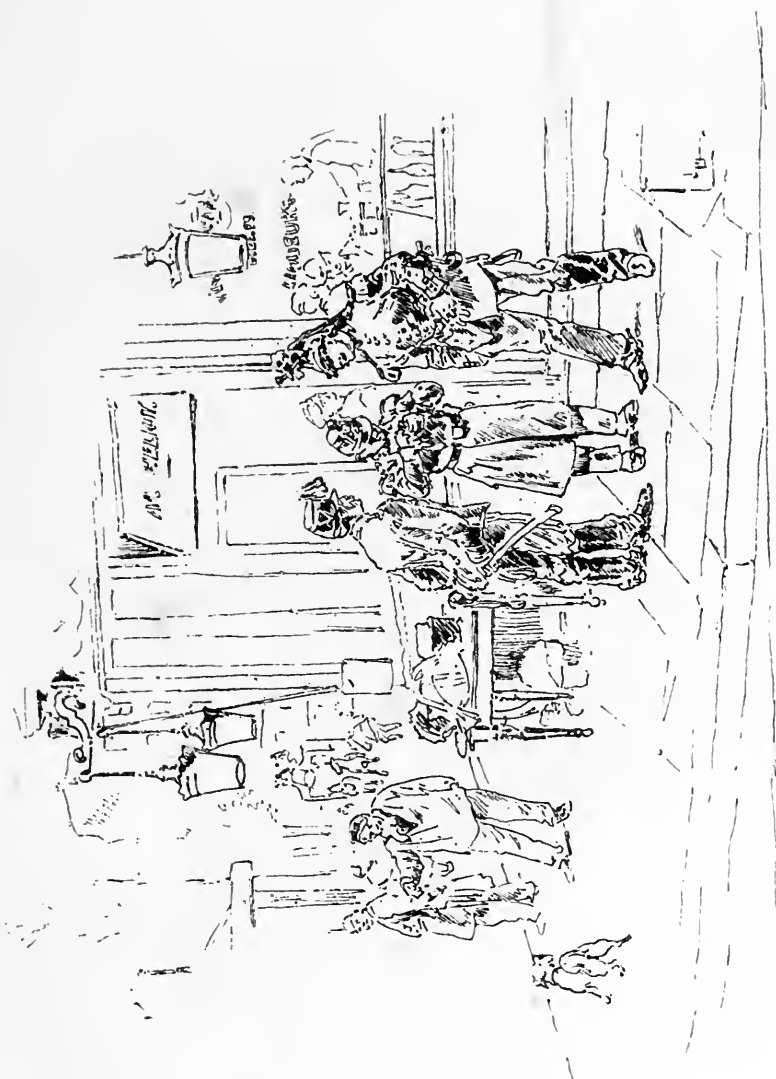
« *Moi, » — reprend l'artilleur, — « je suis veuf de finances  
» Et fraternise avec les amis fortunés.  
» Or, théoriquement, d'après les convenances,  
» Un conscrit doit toujours payer pour ses aînés ! »*

*A ces mots, le petit soldat, rouge de honte,  
— Sans voir que ces malins le raillent en dessous. —  
Dans son porte-monnaie entr'ouvert cherche, compte,  
Recompte et dit : « Hélas ! je n'ai que vingt-cinq sous ! »*

*Vingt-cinq sous ! quel richard ! C'est un capitaliste !  
Vite on entre et l'on boit deux litres, nom d'un nom !...  
Car nos troupiers — suivant un profond moraliste —  
En guerre comme en paix, prennent plus d'un canon !*

ADRIEN DÉZAMY.





1105. DUPRAY (L. H.). H. C. Un capitaliste.

## PORTRAITS



*Elle est grande : le front respandit de fierté,  
Sous de lourds cheveux noirs plus beaux qu'un diadème :  
Le regard, qu'on dirait ébloui de lui-même,  
Luit comme un lac profond dans une nuit d'été.*

*Sa beauté réunit la jeune majeste  
De Diane aux pâleurs d'une enfant de Bohême,  
Et ses attraits, pareils aux strophes d'un poème,  
Ont l'harmonie ensemble et la variété.*

*Douce à voir et plus fraîche à respirer encore  
Que la rose s'ouvrant tout humide d'aurore,  
L'autre, avec moins d'éclat, répand autant d'amour.*

*L'âme et les yeux ravis par leur grâce jumelle.  
On hésite, — étonné de trouver tour à tour  
Celle-ci plus charmante et celle-là plus belle.*

GUSTAVE VINOT.



1189. FANTIN-LA-TOUR (H.). H. C. Portraits

## AUTO-DA-FE

*Et dire que cela s'est appelé jadis  
Acte de Foi! que l'homme a vu des jours maudits  
Où l'Inquisition, cette bête de proie,  
Cruelle, s'abattait avec des cris de joie  
Sur le pâle troupeau de ces infortunés  
Qu'au nom du Dieu d'amour elle avait condamnés!*

*Regardez : sa victime est là, morte vivante,  
L'œil injecté de sang et perdu d'épouvante!  
Pauvre femme! Elle avait sans doute une maison,  
Des enfants... Ses bourreaux l'ont jetée en prison.  
Ils ont fait un bûcher sur la place publique,  
Et, sous l'affreux regard d'un moine fanatique,  
Elle demande grâce et frissonne de peur,  
Comme un oiseau captif aux mains de l'oiseleur.  
Mais lui, le bras levé dans un geste farouche,  
Menace, et l'on croirait entendre de sa bouche —  
Comme un défi brutal au remords étouffé —  
Tomber ce mot sinistre et dur : Auto-da-Fé!*

HENRI CHANTAVOINE.



1203. FERRIER (G.), H. C. Scène de l'Inquisition en Espagne.

## LA SEINE



*La rivière aux doux flots couleur de l'espérance  
Qui coule harmonieuse au cœur de notre France.  
Et de son bruit charmeur, en paissant ses moutons.  
Accompagne tout bas les vers que nous chantons.  
La Seine, notre amour, fine magicienne,  
Est fort changeante, étant un peu Parisienne.  
Sous les hauts peupliers mêlés de saules nains,  
Ici, se déroulant en contours féminins  
Non loin du mont natal d'où sa source ruisselle,  
Elle a l'air d'une jeune et rustique pucelle  
Qui, le visage à l'ombre et les pieds au soleil.  
Parmi les fleurs des prés goûte un calme sommeil.  
Là, sous les quais massifs qu'une ville environne,  
Elle a l'aspect bourgeois d'une riche matrone  
Comptant ses rouleaux d'or et ses pièces cent sous ;  
Puis, allure innocente et regards en dessous,  
C'est la nonne furtive et s'échappant du cloître.  
Plus loin, vous la voyez se gonfler soudain, croître  
Majestueusement, et rouler ses flots lourds  
Comme une grande dame en traîne de velours.  
Ailleurs, vers Bougival, le Bas-Meudon, Asnières,  
Brûlant à tous les feux ses fraîcheurs printanières.  
C'est une aimable impure, une cocotte, avec  
Sa coiffure à la chien lui tombant sur le bec.  
Passons en souriant ; elle est parfois malsaine  
Et dangereuse au fond, notre gentille Seine!  
Mieux vaut la regarder de la berge d'Ivry,  
Comme Flameng a fait. Le bord n'est pas fleuri,  
Le paysage cru n'a point un air de fête ;  
Mais on y sent l'air vif et le travail honnête.*

ÉMILE BLÉMONT.



1227. FLAMENG (M.-A). La berge de la Seine, à Ivry.

Flameng

## VALLÉE DE ROSSILLON



*Dans l'atmosphère ensoleillée  
Scintillent des vapeurs d'argent ;  
Sous les saules tremblants à la pâle feuillée  
Glousse un clair ruisseau, lumineux et changeant :  
Chantons la petite vallée!*

*Dans les joncs et les iris bleus  
La fauvette prend sa volée :  
La ligne des rocs noirs par la brume voilée  
Nous semble un fond léger de remparts nébuleux :  
Chantons la petite vallée!*

*Chaque larme du frais matin  
Sur les gramens tremble, perlée,  
Le vent souffle de l'Est, la nue est pommelée,  
Et dans le fin brouillard tout paraît plus lointain :  
Chantons la petite vallée!*

*De boutons d'or épanouis  
La terre verte est étoilée :  
Les pensers lumineux sur l'âme consolée  
Volent comme un essaim d'oiseaux tout réjouis :  
Chantons la petite vallée!*

CHARLES GRANDMOUGIN.





1263. FRANÇAIS (F.-L.). H. C. Vallée de Rossillon (Ain), le matin.

## LES QUÊTEURS



*La route est longue et blanche; — elle n'en finit pas.  
Simplice et Tardivo, moines lippus et gras,  
Bras dessus, bras dessous, charment l'ennui farouche  
Par des propos légers et rient à pleine bouche.  
Ces bons frères quêteurs sont gais comme pinsons :  
Ils se sont arrêtés à toutes les maisons  
Portant pommes de pin ou tomeau pour enseigne ;  
Et, selon cette loi que l'Évangile enseigne,  
Ils sont tout disposés à chérir le prochain,  
Voire aussi la prochaine avec un saint entrain.  
— « Donc, » disait Tardivo, « nous arrivons, mon frère?  
— Oui. Vois-tu la maison à volets verts, derrière  
Ces arbres?*

*— Je la vois.*

*— C'est celle de Margot.*

*Tudieu! la belle fille! et fine! — son magot  
De mari me hait fort, parce qu'un soir d'automne,  
— C'était à l'heure douce où l'âme s'abandonne, —  
Il m'a pris la tenant par la taille... Vois-tu,  
Les hommes douteront toujours de la vertu!  
— Jésus! » fit Tardivo, « s'il survenait, ce traître?...  
— Hélas!... nous nous parlons depuis par la fenêtre! »*

*Ils étaient arrivés. Tardivo, bien stylé,  
Tendit le dos, — alors Fra Simplicite, installé  
Sur ce tabouret, prit, — des mains de la fillette —  
Deux chapons merveilleux engraisés en cachette,  
Trois bouteilles de vin, un jambon tout entier,  
De quoi remplir enfin jusqu'aux bords leur panier. —  
Puis baisa longuement la main pieuse et rose,  
La baisa, ne pouvant — las! — baiser autre chose.  
Mais riant à part lui d'avoir, par cette main :  
Amour pour aujourd'hui. ripaille pour demain!*

MAURICE MONTÉGUT.



1267. FRAPPA (J.). *Les quêteurs.*

## SUR LE PORTRAIT DE VICTOR HUGO

*En Arles, — la fille du Rhône,  
La cité sœur des noirs taureaux, —  
Que le fleuve à l'écume jaune  
Caresse avec ses grosses eaux.*

*En Arles, la si vieille ville,  
Où sont dompteurs tous les garçons,  
Que les filles au front tranquille  
Soumettent par des chansons,*

*En Arles où la forme antique  
Se transmet encor par l'amour,  
— Au-dessus d'un vieux, vieux portique.  
Voici ce que je vis un jour :*

*Sculpté dans l'écusson, un Chêne,  
Pied sur roc, cime en plein a7ur,  
Et ce mot d'allure romaine :*

E VETUSTATE ROBUR.

*Plus tard, au Salon de peinture,  
Un portrait profond m'étonna,  
Fière, simple et calme figure :  
VICTOR HUGO peint par Bonnat.*

*Époux de la grande Chimère,  
Il rêve, puissant et serein,  
Le coude appuyé sur Homère,  
Homère contemporain.*

*Assis, cheveux ras, barbe blanche,  
Il suit ses rêves doux et forts ;  
Dans ce grand vieillard rien qui penche.  
Rien, pas plus l'esprit que le corps ;*

*Il éclaire la sombre toile,  
Et j'ai vu dans le clair-obscur  
Ce mot briller comme une étoile :*

E VETUSTATE ROBUR.



1292. GAILLARD (C.-F.) *Portrait de Mgr de S...*

## JOUR DE FÊTE



*Flâneurs un peu, les capucins  
S'en vont à travers la kermesse,  
Suivis des filles aux beaux seins.  
Rêveurs un peu, les capucins,  
Du mieux, prennent des airs de saints  
Par le soleil, après la messe,  
Quêteurs un peu, les capucins  
S'en vont à travers la kermesse.*

*Gars et filles, l'air réjoui,  
Chantent l'amour et l'allégresse,  
L'amour partout épanoui.  
Gars et filles, l'air réjoui,  
En se penchant, disent des oui.  
La nuit, on tiendra sa promesse.  
Gars et filles, l'air réjoui,  
Chantent l'amour et l'allégresse.*

*Le ciel d'été, limpide et bleu,  
Dispose et porte à la caresse.  
Les couples sont lascifs un peu.  
Le ciel d'été, limpide et bleu,  
Réveille plus d'un doux aveu.  
Les vieux retrouvent la jeunesse.  
Le ciel d'été, limpide et bleu,  
Dispose et porte à la caresse.*

*Quêteurs un peu, les capucins  
S'en vont à travers la kermesse,  
Suivis des filles aux beaux seins.  
Rêveurs un peu, les capucins,  
Du mieux, prennent des airs de saints.  
Par le soleil, après la messe,  
Flâneurs un peu, les capucins  
S'en vont à travers la kermesse.*



1315. GARNIER (J.-A.). Jour de fête.

## RETOUR DU BAL

*C'est dans un frais salon très riche et très moderne.  
L'aube tremble aux rideaux. La lampe, déjà terne,  
Veille; et son cercle d'or se noie en la pâleur  
Du jour qui naît, blâfard, timide et sans chaleur.  
L'effet est singulier : tout ce grand luxe est morne.  
Sinistre, et vaguement respire un spleen sans borne.*

*Les époux sont rentrés tout à l'heure du bal ;  
Ils sont là. Monsieur, noir comme un procès-verbal,  
Est loin, fort loin d'avoir la physionomie  
D'un amant qui roucoule aux genoux de s'amie.  
Il réfléchit; il est sombre, silencieux.  
On sent une colère âpre au fond de ses yeux,  
Dont le long regard fixe est perdu dans le vide;  
Sous ses courts cheveux bruns il a le front livide.  
En charmante toilette, épaules et bras nus,  
Madame, le cœur gros de chagrins inconnus,  
Est affaissée, et cache en ses mains son visage  
Et pleure; et les sanglots soulèvent le corsage  
Décolleté très bas, qui vous laisse entrevoir  
Ses trésors de blancheur malgré son désespoir.*

*Entre ce beau monsieur et cette belle dame  
Il vient assurément de se passer un drame;  
Et, par ce matin blême et froid, flotte autour d'eux  
Dans ce joli salon l'adultère hideux.  
Lequel des deux a droit encore à votre estime ?  
Est-ce lui le coupable, est-ce elle la victime ?  
Est-il pâle de honte ou d'indignation ?  
A-t-elle, ou non, failli? That is the question !  
Et je voudrais, sauf mon respect pour la peinture,  
Que l'un ou l'autre époux me contât l'aventure.*

ÉMILE BLÉMONT.





1356. GERVEX (H.). H. C. *Retour du bal.*

## UNE NOCE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

*La mariée a la croix d'or,  
Et porte au sein, svelte et bien faite,  
Sur le tablier à bavette,  
Le bouquet virginal encor.*

*En chapeau rond, veste et culotte,  
S'avance l'heureux marié;  
Ruban clair sur le bas rayé,  
Il suit son doux rêve qui flotte.*

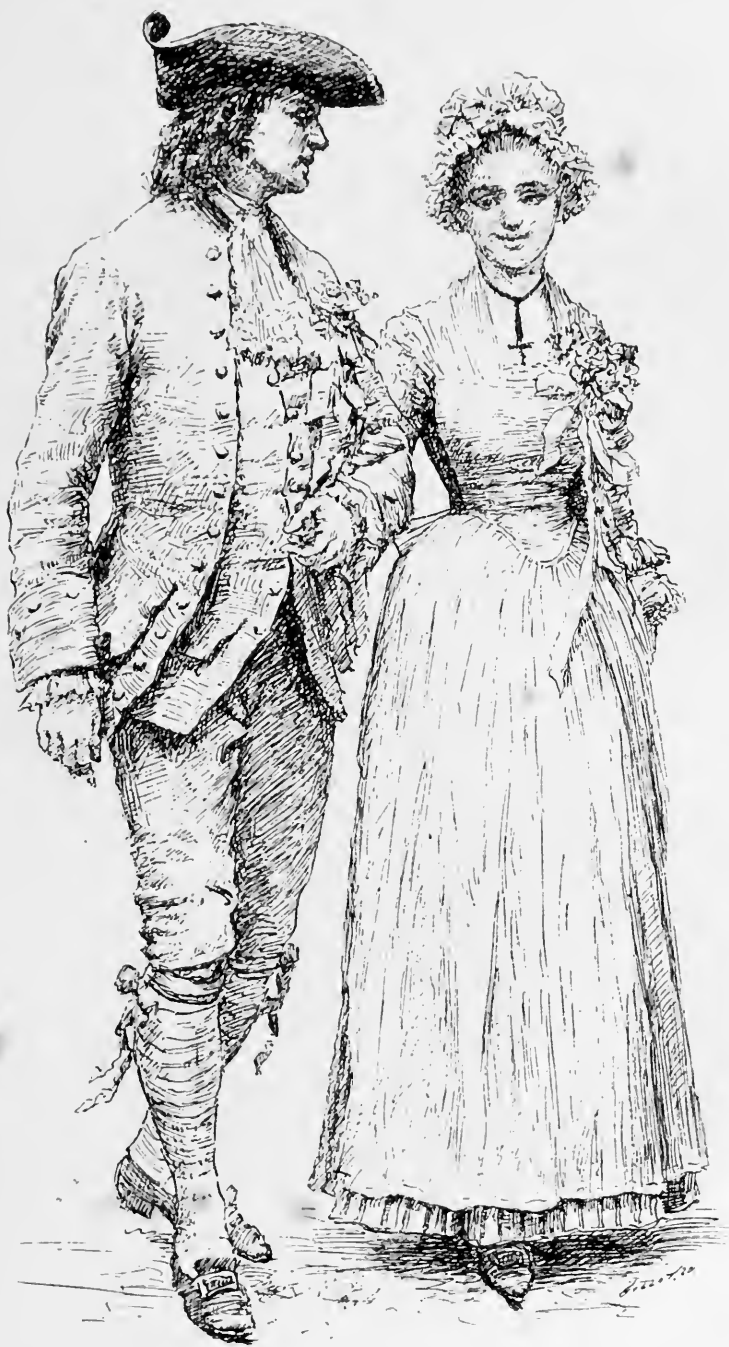
*Il n'est pas le rustre pesant  
Qui met des sous dans des cachettes;  
Il sait l'amour, a des manchettes,  
Et s'appelle Blaise ou Vincent.*

*Elle n'est pas la paysanne  
Rougeaude et crevant de santé;  
Voyez-vous son rire futé?  
Elle a nom: Lucette ou Suzanne.*

*Greuze la dispute à Watteau,  
Sedaine à Favart le réclame:  
C'est la suivante de madame  
Et le jardinier du château.*

*« Ah! si l'amour prenait racine,  
J'en planterais plein mon jardin! »  
Chanta le beau gars un matin  
A la soubrette sa voisine.*

*Et vienne le seigneur du lieu  
Réclamer son droit de jambage,  
On l'évincera sans ambage,  
Fût-il Lauzun ou Richelieu!*



1375. GIRARD (F.). H. C. *Une noce au XVIII<sup>e</sup> siècle*

## DERNIER SALUT



*Qui que tu sois, mort qui t'en vas,  
Je te salue et je t'envie :  
J'ignore ce que tu trouvas  
De doux ou d'amer dans la vie ;*

*J'ignore si tu fus aimé  
De ceux-là même qui te pleurent :  
— Notre cœur est bientôt fermé  
Et nos chagrins aussi nous leurrent.*

*J'ignore si tu fus clément,  
Juste et doux pour les autres hommes :  
Notre bonté souvent nous ment,  
Et Dieu nous fit ce que nous sommes.*

*Mais je sais que, le soir venu  
Et la tâche enfin révolue,  
Dormir est doux ! — Mort inconnu,  
Voilà pourquoi je te salue !*

ARMAND SILVESTRE



1399. GOENETTE (N). *Dernier salut.*



1409. GOSSELIN (C.). H. C. *Décembre ; paysage.*

## LA PLACE SAINT-GEORGES

~~~~~  
*Voilà bien notre Paris,
L'hiver, avec son ciel gris
Et ses reflets pâles.
Qu'il fait bon, pour s'égayer,
Voir monter dans son foyer
La flamme en spirales.*

*Malgré la brume, hardis,
Les travailleurs vont... Tandis
Que fier et tranquille,
Sous sa capote abrité,
Veille à la sécurité
Le sergent de ville.*

GUSTAVE RIVET.

LE CHAOS

~~~~~  
*Par un temps clair                    Sous le vent fou  
Ce rivage                                Qui divague  
Garde encor l'air                    Et tord le cou  
Noir, sauvage.                        De la vague,*

*Mais quand le ciel                    Viens, par un soir  
Sur la grève                            Vert et bistre,  
Choit comme un fiel                   Ici t'asseoir.  
Qui se crève,                         C'est sinistre!*

*Et l'œil hanté  
Voit s'y tordre  
L'âpre beauté  
Du désordre.*

JEAN RICHEPIN.



1427. GRANDJEAN (E.-G.). *La place Saint-Georges.*



1477. GUILLEMET (J.-B.-A.). H. C. *Le Chaos de Villers (Calvados).*

## L'OASIS

(LAGHOUAT)

*Dans des sables en feu le soleil calme et morne  
S'est éteint, empourprant le bord du firmament.  
Le ciel est sans nuage et le désert sans borne.  
L'oasis éveillée a chanté doucement.  
Des femmes, sur le seuil de leurs maisons carrées  
Aspirent le vent frais qui vient des palmiers verts,  
De plaintives chansons par elle murmurées,  
De leurs lèvres en feu s'envolent dans les airs.  
Et d'autres, les seins droits et les bras en amphore,  
Reviennent au logis avec le linge blanc  
Lavé dans l'oued-Mzi dont le désert brûlant  
Au sortir des jardins boit l'eau claire et sonore.  
Des hommes au profil d'aigles, aux sombres yeux,  
Royalement drapés dans des loques splendides,  
Passent, pleins de dédain, et lents comme des dieux,  
Ou s'adosent aux murs, blanches cariatides.  
Et les pas dont le sable étouffe tout le bruit,  
Les fins burnous, jouets des brises odorantes  
Nous font ressouvenir de ces ombres errantes  
Dont les yeux du rêveur peuplent la sombre nuit.  
Est-il juste, après tout, de vous nommer barbares,  
Vous qui ne savez rien que combattre et qu'aimer,  
Vous dont la grande chasse aux lions sait charmer  
Les sauvages esprits, d'indépendance avarés !  
Un jour viendra pourtant où nos chemins de fer  
Fumeront tristement sur vos sables torrides  
Longuement sillonnés par de mouvantes rides  
Pareilles sous l'azur aux houles de la mer !  
On ne vous verra plus révoltés ou tranquilles  
Superbement vêtus, sous des cieus toujours beaux,  
Mais serez-vous heureux sous l'asphalte des villes  
Qui vous serviront de tombeaux ?*

CHARLES GRANDMOUGIN.





1473. GUILLAUMET (G.), H. C. Laghouat; Sahara algérien.

## LA VICTIME DU RÉVEILLON

*Hélas ! Le bon gros cochon  
Qui trottinait, lourd de graisse,  
Sa queue en tire-bouchon  
Frétillante d'allégresse,*

*On l'a tué sans pitié;  
Il n'ira plus par le monde,  
Distribuer, à la ronde,  
Ses grognements d'amitié.*

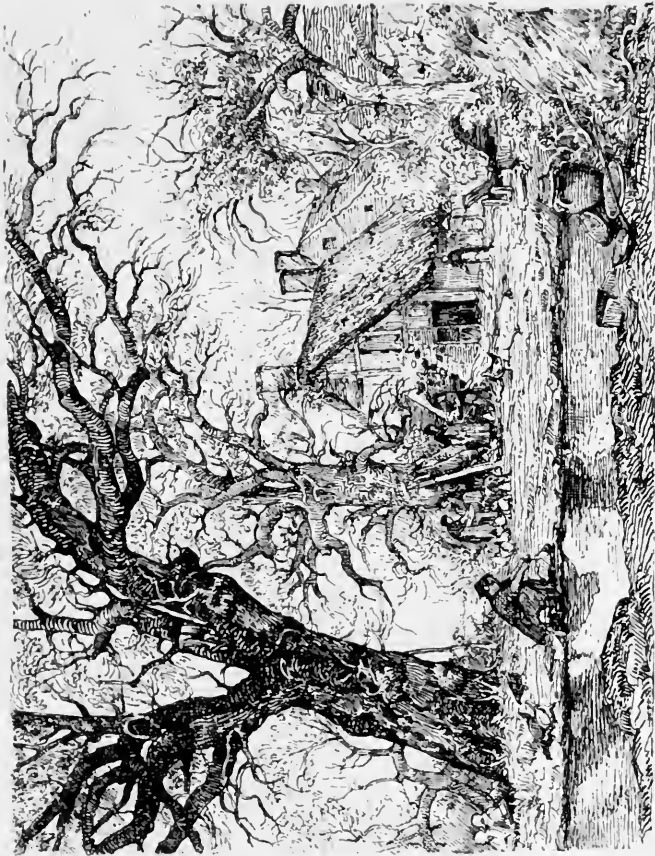
*Par les pieds, à quelque poutre,  
Le voici, pauvre verrat,  
Pendû comme un scélérat,  
Déjà vidé d'outre en outre.*

*Dans la seille de bois blanc  
Fument ses tripes énormes.  
Devant ces restes informes,  
Les canards vont défilant.*

*Triste spectacle, à vrai dire !  
Mais, au premier carillon  
De Noël, quand Réveillon  
Lèvera sa poêle à frire,*

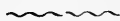
*A l'heure où l'on danse en rond,  
Quelle odeur de goïnfrerie  
Emplira la métairie  
Où les gars s'attableront.*

*Et, braves gens, que de joie  
Lorsqu'en forme de boudin  
Ressuscitera soudain,  
Le bon habillé de soie !*



1503. HANOTEAU (H.). H. C. *La victime du réveil.*

## LE MANCHON DE FRANCINE



*Pauvre fillette de Bohême,  
Dont s'incline le front blémi  
Aux pages sombres du poème  
Qu'éclairaient Musette et Mimi!*

*Quelle princesse de ballade  
Aurait ta grâce, à sommeiller  
Dans ce grand fauteuil de malade.  
Plus blanche que ton oreiller,*

*Et, parmi les tiédeurs moelleuses  
Du manchon neuf que tu voulus,  
Plongeant tes menottes frileuses  
Que rien ne réchauffera plus!*

*— On a tant lassé nos oreilles.  
Tant abusé de nos pitiés.  
Que le public sur tes pareilles  
Ne s'attendrit plus volontiers.*

*Mais toi, ton histoire est si brève!  
Et puis quelle sévérité  
Tiendrait contre l'effroi qui rêve  
Au fond de ton œil dilaté...*

*Sur ta fin, petite Francine,  
Pleurent, distraits de temps en temps.  
Du droit ou de la médecine  
Encor bien des yeux de vingt ans :*

*Et ton souvenir, qui se grave  
En nous, fait vivre, doux et cher  
Même à la jeunesse plus grave.  
Le nom aimable de Murger.*

LÉON VALADE.



1506. HAQUETTE G.). *Le manchon de Francine.*

## LES DINDONS



*O Soleil! ta splendeur est à tous! Tu ranimes  
Les chênes secoués par de larges frissons,  
La terre qui travaille et s'ouvre aux floraisons,  
Et tout l'enfantement des naissances sublimes!*

*Les grands arbres sont pleins de murmures ardents,  
Et, sous les chauds rayons, la Nature est pâmée,  
Comme une forte fille au sortir d'être aimée  
Qui se souvient encore et qui serre les dents!*

*Le vertige saisit l'homme qui vous contemple.  
O vieux arbres géants, tout enivrés d'azur! —  
Nous venons nous asseoir sous votre ombrage obscur  
Pensifs et recueillis comme un Croyant au temple!*

*Mais les dindons sans cœur, gonflant leur cou vermeil,  
Passent indifférents sous le feuillage auguste,  
Et pensent qu'après tout, si l'on veut être juste,  
Ils ont autant de droit qu'un chêne — au grand soleil!*

MAURICE MONTÉGUT.



1515. HARPIGNIES (H.), H. C. *Les dindons* « de M<sup>me</sup> Héraut »; souvenir de l'Allier.

## ARABES SOUS LA TENTE



*Sous une toile épaisse ils ont fait un peu d'ombre :  
Accroupis ou couchés dans une clarté sombre,  
Leur vie est un demi-sommeil.  
Ils goûtent le repos sur le sable des plaines.  
En attendant cette heure où de tièdes haleines  
Empliront l'horizon vermeil.*

*Ils ignorent le doute où notre âme s'aiguise,  
Ces révoltes sans nom où notre foi s'épuise  
Et qui nous laissent anxieux.  
L'aube seule, en naissant, leur donne joie ou peine :  
Ils n'interrogent pas la destinée humaine,  
Ils n'interrogent pas les cieux.*

*Leurs regards sont noyés d'une muette extase.  
Des armes, des oiseaux, là le ciel qui s'embrase.  
Ces hommes n'en savent pas plus....  
Et sans connaître rien de nos âpres querelles  
Ils partent!... L'on dirait qu'ils fuient à tire d'ailes  
Nous et nos souhaits superflus!*

PAUL MILLIET.





1527. Hiouris (E.). H. C. Arabes sous une tente (Province de Constantine).

## JÉSUS AU TOMBEAU

*Le Christ est étendu, rigide et sans haleine,  
— Mais où donc est Marie, où donc est Madeleine,  
Consolant du Dieu mort les vestiges défunts,  
L'une avec des sanglots, l'autre avec des parfums ?  
Où donc est ce Joseph sorti d'Arimathie  
Pour conserver un temple à cette âme partie  
En répandant des fleurs sur ce corps embaumé ?  
Où donc est Pierre ? Où donc est Jean le bien-aimé ?  
— La solitude a mis, étant vite venue,  
Son grand linceul d'oubli sur la dépouille nue  
De Celui qu'attendait le réveil immortel,  
Et cette pierre aride est son dernier autel !  
Voilà la sépulture amère que t'ont faite  
Les élus de ton rêve, ô Sauveur, ô Prophète,  
O toi qui parcourus les terrestres chemins  
Un agneau sur l'épaule et des lis dans les mains !  
Faut-il que l'on te plaigne, ou bien que l'on t'envie,  
Toi qui, pour des ingrats, donnas ta noble vie ?  
Aux plus humbles de nous la Mort te fait pareil.  
Tu ne reverras plus, au déclin du soleil,  
Passer le spectre blanc de la Samaritaine,  
Ni la femme adultère au bord de la fontaine,  
Et nos sœurs pleureront durant l'éternité  
Celui qui pardonnait à leur fragilité !*

ARMAND SILVESTRE.



1539. HENNER (J. J.). H. C. *Jésus au tombeau.*



1762. LANSYER (E.). H. C. *La baie de Douarnenez* (Finistère).  
(Acquis par l'État.)

## ÉGLOGUE

*Sérénité des temps où j'aurais aimé vivre,  
Calme des bois profonds dont le parfum m'enivre  
Dans le souffle lointain des âges révolus !  
Près des sources en pleurs vous ne revenez plus  
Écouter la chanson tremblante des feuillées,  
Vierges du rêve antique à nos voix réveillées,  
Sœurs des dieux exilés que, penchés sous l'affront,  
Le peintre et le poète à jamais pleureront.  
Qui vous ramènera sous la fraîcheur des ombres  
Que l'oblique soleil fait tomber des bois sombres  
Comme un dernier manteau qu'il dépouille en penchant  
Son torse de lumière aux gouffres du couchant ?  
L'azur qu'a déchiré le feu de sa charrue  
Se recueille, sentant sa profondeur accrue  
S'ouvrir, dans le secret d'innombrables sillons,  
Aux floraisons de lis des constellations.  
C'est l'heure ténébreuse et l'heure taciturne  
Où, du rivage d'or, monte le vent nocturne,  
Où l'homme d'aujourd'hui, sans dieux pour l'en guérir,  
Souffre l'ennui de vivre et la peur de mourir.  
Pour chasser de nos fronts la terreur et la lutte.  
Revenez, revenez, ô joueuses de flûte,  
Ramenant, sur vos pas, dans les bois redoutés,  
La chaste vision de vos corps enchantés.  
De vos cheveux profonds secouez la lumière,  
Qu'en un baiser de feu mit l'Aurore première,  
Et laissez lentement nos cœurs se consumer  
Du mal d'avoir vécu trop tard pour vous aimer !*

ARMAND SILVESTRE.



150. HENNER (J. J.), H. C. *Églogne*.

## ASILE POUR LA VIEILLESSE

(ANGLETERRE)



*Faibles des yeux, dures d'oreilles,  
Nez crochu, sourire édenté,  
Elles sont là, les pauvres vieilles,  
Qui mâchonnent, — prenant le thé*

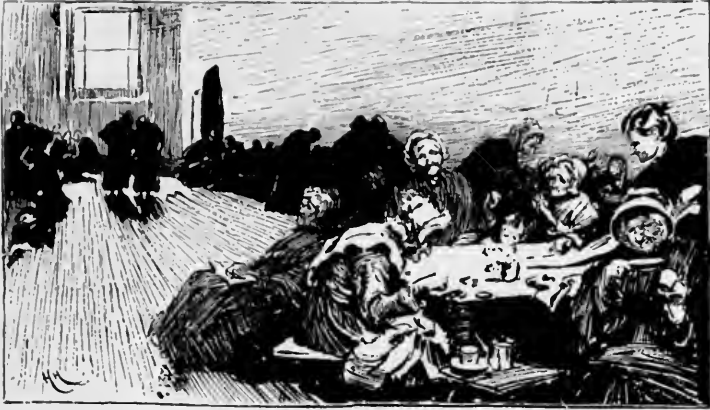
*Au fond des tasses leur nez plonge,  
Et les vieilles, béatement,  
Se disent dans un demi-songe  
Que c'est là leur meilleur moment.*

*Dans le Strand balayant la rue,  
A Richmond faisant tirer l'arc,  
Plus d'une — sa misère accrue —  
A mendié dans Hyde Park.*

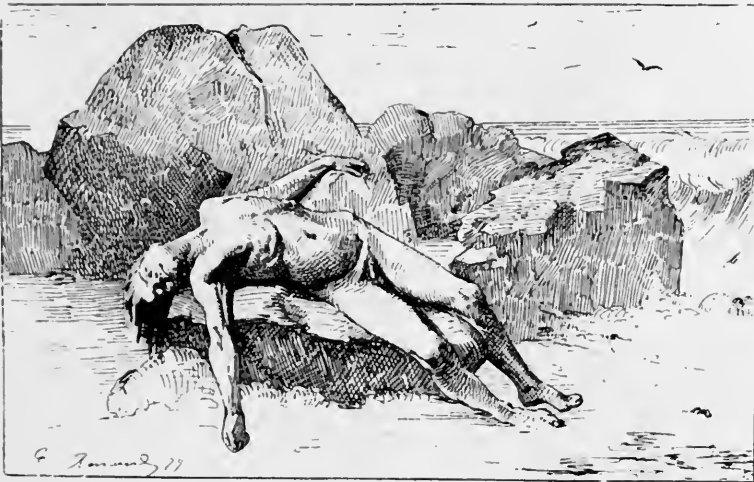
*Et toutes, la faim sur la lèvre,  
Ont traîné de leur pied boiteux  
L'ivresse noire du genièvre  
En falbalas de loqueteux.*

*Jeunesse, enfance, tout fut rude  
A ces pauvresses sans beauté,  
Et maintenant, — béatitude! —  
Elles rêvent, prenant le thé.*

JEAN AICARD.

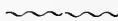


1547. HERKOMER (H.). H. C. Asile pour la vieillesse, en Angleterre.



2522. RENARD (E.). *L'épave.*  
(Acquis par l'État.)

## LA PREMIÈRE ARRIVÉE



*C'est une dame en satin blanc  
Qui, par un galant badinage,  
Fraîche et brillante, fait semblant  
D'achever un pèlerinage.*

*Le bras rond, les doigts en fuseau,  
Les yeux divins, la bouche exquise,  
Le pied léger comme un oiseau,  
Elle est bergère, elle est marquise.*

*L'enfant Amour l'attend là-haut,  
Dans un temple de coquillages,  
Où l'on doit rester comme il faut  
En faisant des enfantillages.*

*Là-bas, des amants, des rivaux,  
Se sont perdus. — Elle respire  
Le charme ému de Marivaux,  
L'idéal en fleur de Shakspeare.*

*Silvia, reconnais ta sœur  
A la grâce de son allure !  
Quelle harmonieuse douceur  
Ruisselle de sa chevelure !*

*Comme une écolière en congé,  
Elle sourit, silencieuse,  
De n'avoir en rien dérangé  
Sa toilette délicieuse.*

*Toute seule, au lever du jour,  
La coquette s'est esquivée :  
Sur la colline de l'Amour  
Elle est « la première arrivée ».*

ÉMILE BLÉMONT.





1624. JACQUET (J.-G.) H. C. *La première arrivée.*

## LA VALLÉE DU LOMONT

---

*Partout les noirs grillons bruissent : l'alouette  
Emplit l'immense azur de sa voix fraîche et nette,  
Et poursuit tout le jour son rêve aérien :  
Près d'un sentier désert, au bas de la colline,  
Nous chauffant doucement au soleil qui décline,  
Étendons-nous sur l'herbe et ne pensons à rien!*

*Au murmure paisible et joyeux des fontaines  
Se mêlent doucement les clochettes lointaines  
Que le pâtre suspend au cou de ses troupeaux ;  
La sombre gentiane aux teintes azurées  
Et les groupes touffus des roses centaurées  
Embaument vaguement nos heures de repos,  
Et par delà les noirs ravins et les abîmes,  
Au-dessus des forêts aux ondoyantes cimes,  
Surgissent, radieux d'un hiver éternel,  
Les sommets scintillants des Alpes dentelées  
Dont les neiges immaculées  
Coupent le vif azur du ciel!*

*Vous captivez tous ceux qui vous ont contemplées.  
Montagnes aux fronts blancs, solitaires vallées !  
L'esprit, par vos splendeurs sauvages fécondé,  
S'exhale en chants d'ivresse ou de mélancolie  
Et dans votre muette éloquence s'oublie  
De parfums, de lumière et de paix inondé!*

CHARLES GRANDMOUGIN.



1632. JARY (L.-A.). H. C. Vallée de Lomont (Doubs).

## LANGAGE DE FLEURS

### DES ROSES

*Dans de mornes salons aux tentures pourprées,  
Sous des plafonds d'azur aux rosaces dorées,  
Songeant au beau jardin natal, nous périssons !  
Plus d'abeille aux yeux d'or sur notre cœur posée,  
Plus de pleurs scintillants et frais de la rosée,  
Et pour nous effeuiller plus de lits de gazon !*

### DES GLAÏEULS

*Adieu les cours d'eau vive où tremblait notre tige,  
Où se mire le saule, où palpite et voltige  
La libellule bleue aux reflets de métal !  
Flétris par la poussière et la chaleur des villes,  
Nous allons mourir, immobiles,  
Dans notre prison de cristal !*

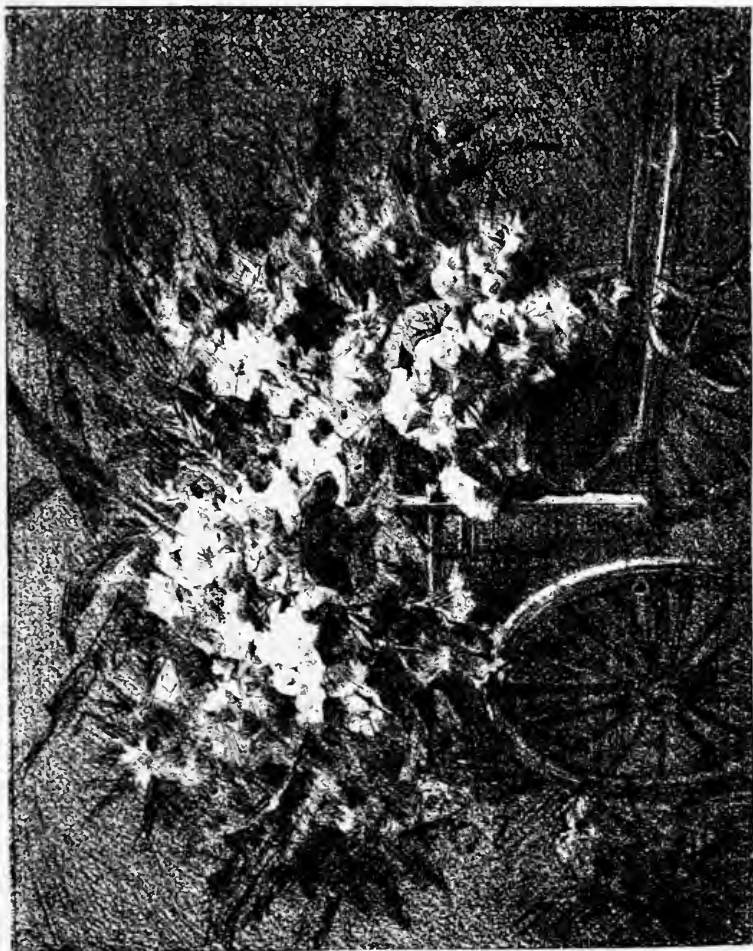
### DES BRUYÈRES

*C'en est fait des brises légères  
Qui passaient sur nos fleurs, sur les larges fougères,  
Sur l'aubépine et sur les houx !  
Et c'en est fait des blanches fées,  
Qui, de vert romarin coiffées,  
Sans nous faire plier, la nuit, dansaient sur nous !*

### DES HORTENSIAS

*Pour nous, ô nos sœurs désolées !  
Nous ne pleurons ni bois, ni jardins, ni vallées ;  
Nous ne géissons pas sur des espoirs défunts !  
Calmes, nous trouverons ici plus d'une femme  
Comme nous orgueilleuse et superbe, et dont l'âme  
Comme la nôtre est sans parfums !*

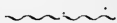
CHARLES GRANDMOUGIN.



1639. JEANNIN (G.). *Une charrette de fleurs*

(Acquis par l'État.)

## LE FILS UNIQUE



*Jeune et brave officier de la Trente-deuxième,  
De deux bons vieux bourgeois il est le seul enfant.  
Fils unique et soldat!... Jugez combien on l'aime  
Et comme on va fêter son retour triomphant!*

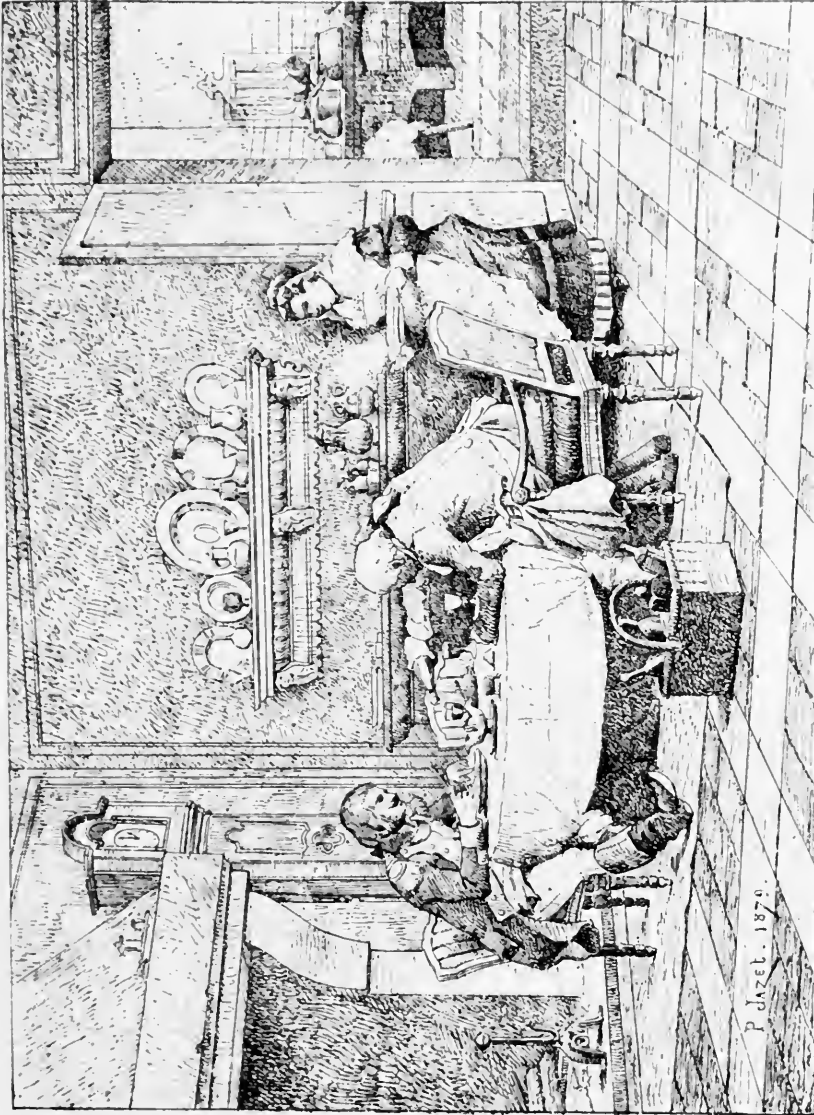
*Dos au feu, ventre à table, ainsi qu'un personnage  
On l'installe, on le sert, on le couvre des yeux,  
Et l'amour paternel, certes, ne lui ménage  
Ni les mets les plus fins, ni les vins les plus vieux.*

*Ravi, notre héros boit, déguste, compare;  
Jamais il n'a dîné de meilleur appétit;  
Car, en vrai cordon-bleu, sa mère lui prépare  
Les plats qu'il aimait tant lorsqu'il était petit.*

*Vient-il à raconter quelque sanglante affaire,  
Quelque bataille où fut vainqueur son régiment?  
Sa voix, — dans cette douce et paisible atmosphère. —  
Vibre, et les deux vieillards l'écoutent tendrement.*

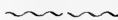
*N'est-il pas de leurs cœurs l'incessant point de mire?  
On le suit au péril, on souffre ses douleurs;  
Et, tandis que le père avec fierté l'admire,  
La mère lève au ciel ses yeux mouillés de pleurs*

ADRIEN DÉZAMY.



1636. JAZET (P.-L.). *Le fils antique.*

## LA BERCEUSE DE CHOPIN



*Pour que sa sœur Nina dorme plus vite encor  
Hélène va jouer la Berceuse choisie,  
La Berceuse qui fait que l'âme s'extasie  
Et comme un blanc ramier prend enfin son essor.*

*Inimitable page, harmonieux trésor  
Où Chopin, — ce rêveur d'exquise poésie, —  
Sur un thème dolent laissa la Fantaisie  
Broder avec amour ses arabesques d'or.*

*Écoutez! on dirait que rossignols et merles  
Épanchent à mi-voix leurs cascades de perles  
Sur le flot régulier de l'accompagnement ;*

*Puis bientôt, par degrés, arrive l'accalmie :  
Ce n'est plus qu'un murmure!... Et Ninette endormie  
Voit s'entr'ouvrir, en songe, un coin du firmament.*

ADRIEN DÉZAMY.





875. DE JOSCHE (G.). *La bercense de Chopin.*

## LE MERCREDI DES CENDRES

*On les eût appelés, jadis, de joyeux drilles!  
Les pieds brûlants et las dans des souliers étroits,  
Ils reviennent du bal, échinés tous les trois.  
Oh! qu'ils en ont pincé, de ces rudes quadrilles!*

*Pauvres drilles, hélas! le Mardi-Gras s'en va :  
Il n'aura pas et vous ne ferez plus de crêpes!  
Pulvis es! — Pulvis es! Décorons-nous de crêpes!  
Le Carnaval se meurt, le carnaval creva.*

*O sombre Mercredi des Cendres! chute énorme!  
Hier, dans l'azur même on était étalé;  
On marchait, tout vivant, dans son rêve étoilé!  
Aujourd'hui, le plaisir — on l'attendra sous l'orme.*

*Ils s'en vont, l'œil éteint, le nez bas, traînant l'aile;  
Sous leurs gais oripeaux ils ont l'esprit très noir :  
Dans leur ventre la faim s'est construit un manoir :  
La mine de leur bourse est longue et solennelle.*

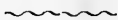
*Voici venir le jour amer des créanciers.  
Mais qu'ils en ont pincé, de ces rudes quadrilles!  
A présent, dans leur cœur, ô Regret, tu l'assieds :  
Ce ne sont plus du tout, du tout de joyeux drilles!*

ERNEST D'HERVILLY.



1676. JUGLAR (V.-H.). *Le mercredi des Cendres.*

## LA MESSAGÈRE DES TEMPÊTES



*Sur la mer rayonnante, à l'ombre de leur toile,  
Les navires, — hissant leur falot, rouge étoile, —  
S'endorment dans le calme et tout sommeille à bord.*

*— Accourez, vents du Sud ! Accourez, vents du Nord !  
Vous, nuages, crevez, ouvrez vos flancs sonores,  
Projetez brusquement de sinistres aurores  
A coups de blancs éclairs dans ces épaisses nuits !  
Et toi, pâle mouette, ouvre ton aile — fuis,  
Rase les flots, — et jette un cri de mort aux dunes !...  
— Que navires marchands qui portent des fortunes,  
Pauvres bateaux de pêche où l'homme audacieux  
Vole à la mer de quoi vivre à terre, joyeux, —  
Que lourds vaisseaux ancrés dans les rades dormantes,  
Gondoles de plaisir où chantent les amantes,  
Tout culbute, tout sombre et s'engloutisse ! puis,  
Que demain, par les flots aux transparentes nuits,  
Sous les glauques regards des molles pieuvres vertes,  
Roulent des corps perdus, errant, les mains ouvertes ! —  
— Si vous voulez savoir pourquoi je vous hais tant,  
Mortels ! sachez que moi, sirène au front méchant,  
Que moi, la Messagère active des tempêtes,  
J'ai jadis pris ma part à vos chants, à vos fêtes !  
Que jadis sur la terre, aux temps évanouis,  
Les peuples me suivaient de leurs yeux éblouis....  
J'étais belle et sans haine, alors !... — un soir, souillée,  
J'ai couru vers la mer et je m'y suis noyée ! »*

MAURICE MONTÉGUT.



1750. LANDELE (C.). H. C. *La messagère des tempêtes,*

## LA SIRENE



*Quels sont ces chants si doux, plaintifs comme l'haleine  
Du zéphir à travers les bois?  
L'oreille surprise, incertaine,  
Écoute, et croit saisir dans la chanson lointaine  
Les doux accords de mille voix.  
Et, dans des nuages de brume,  
Des formes au tremblant contour  
Flottent sur l'océan comme une blanche écume ;  
Et l'œil du matelot, que ce beau rêve allume,  
Suit leurs poses pleines d'amour.*

*Le chant approche ; et de beaux corps sur l'onde  
Passent, jetant au ciel des concerts enivrants,  
L'âme se fond au feu des désirs délirants  
Dont ce cortège blanc et virginal l'inonde.*

*En vain l'on voudrait ne pas voir :  
On demeure tendu vers ces formes mouvantes,  
Comme un malheureux vers l'espoir ; —  
En vain ne pas entendre : aux chansons décevantes  
Le cœur bercé cède et s'endort.  
Et rien n'est doux autant que cette léthargie,  
Et nulle volupté n'égale la magie  
De se sentir mourir sans redouter la mort!*

RAOUL JEUDY.



1751. LANDELLE (C.). H. C. *La Sirène*.

## BARQUES PRÈS DE ROUEN



*C'est la Seine rouennaise, aux aimables rivages.*

*Là, sans te redouter, tomahawk des sauvages,  
Tandis que les tons fins du ciel dans les flots lents  
Se reflètent, on peut s'offrir des éperlans.  
Car la chanson le dit : — Et toujours la friture,  
Que la beauté savoure, embellit la nature !*

*C'est la Seine rouennaise aux rivages charmants,  
Où l'usine à coton plaît même, par moments.*

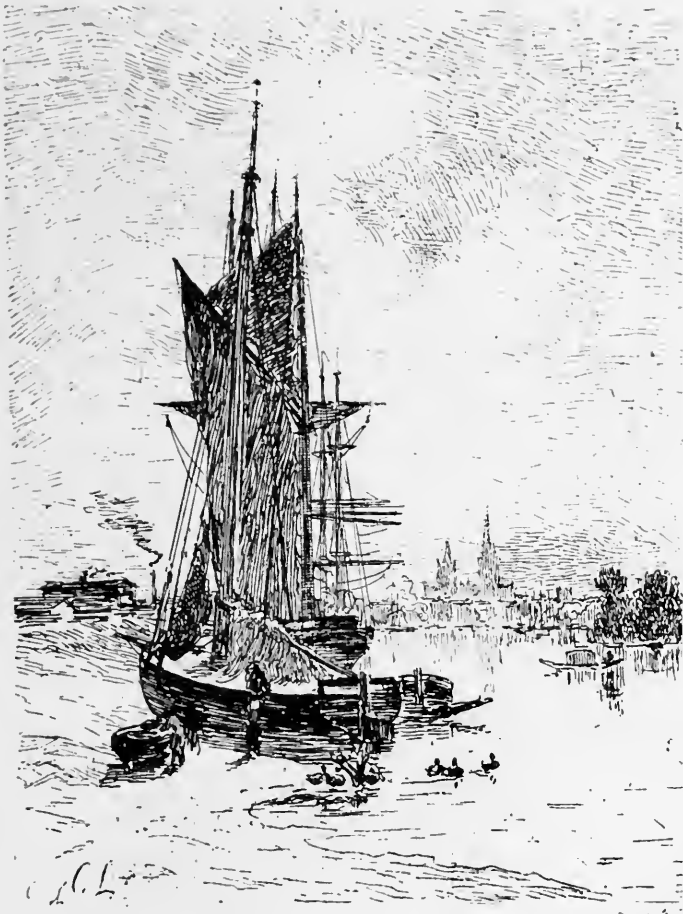
*La ville, à l'horizon, dans une brume exquise,  
Dresse la flèche en fer de son antique église ;  
On la voit à travers les osiers des îlots  
Du fleuve large et gai qui coule à petits flots.*

*C'est la Seine rouennaise aux verdoyantes rives,  
Avec ses peupliers qui font un bruit d'eaux vives.*

*Combien il serait doux, là-bas, assis au frais,  
Sous l'auvent vermoulu des bons vieux cabarets,  
(Comme dit le vieillard de Faust buvant sa bière)  
De voir les bateaux peints passer sur la rivière.*

ERNEST D'HERVILLY.





1773. LAPOSTOLET (C.). *Barques près de Rouen.*

## LE TRIOMPHE DE FLORE



*Voici venir le grand réveil  
Des prés, des champs et des forêts :  
Déjà la brume des guérets  
Se fond à l'Orient vermeil.*

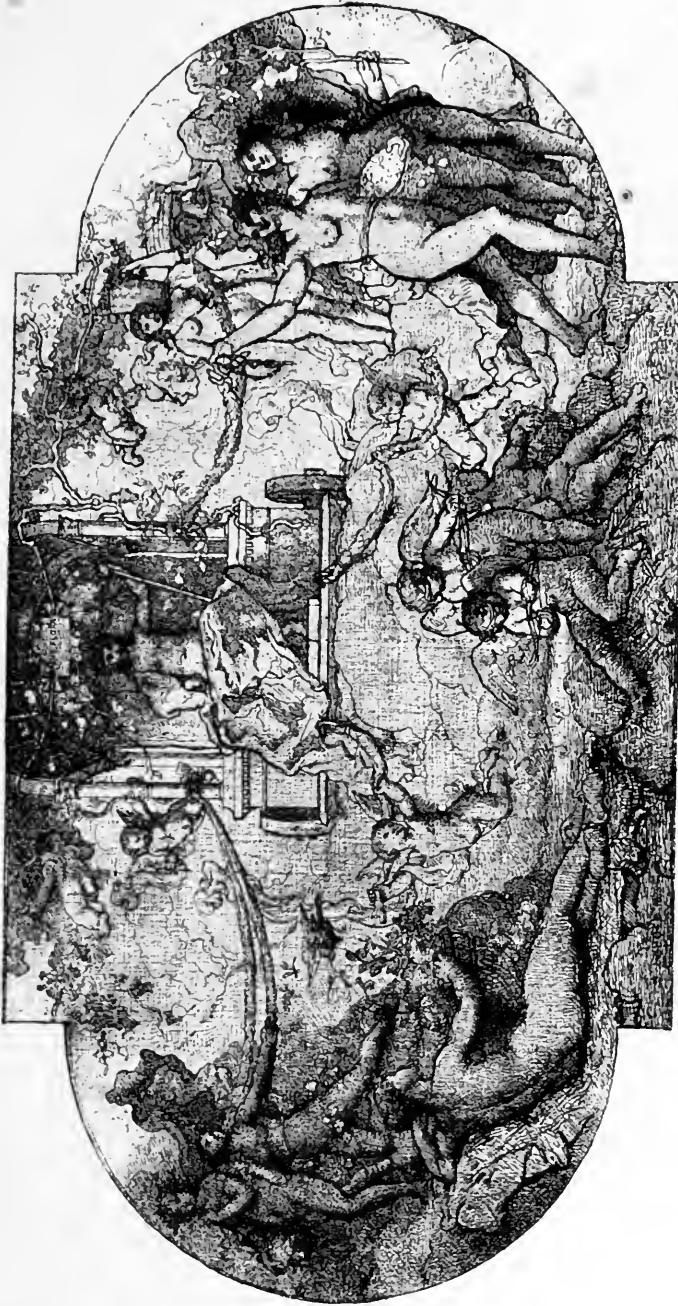
*Un long frémissement des eaux et des feuillées,  
Un rayon se jouant sur les plantes mouillées  
Annoncent le jour triomphal :*

*Du sillon perlé de rosée  
S'élance, comme une fusée  
Dans le pâle aïur matinal,  
L'oiseau de l'aube, l'alouette ;  
Et Flore s'envole au signal  
De sa fine et vivè ariette.*

*Elle avait ravi cette nuit  
Aux parterres des cieux, sans bruit,  
Les plus scintillantes étoiles,  
Et court les semer par milliers  
Dans les plaines et les halliers.  
L'Aurore sous ses légers voiles  
Sourit à sa divine sœur,  
Et lui jette la fleur éclosé  
Sur ses balcons de marbre rose ;  
Tout est gaîté, tout est bonheur!*

*Quand viendra la fraîche soirée,  
Repliant ton aile moirée,  
Flore, tu suspendras ton vol,  
Et t'endormiras sur les mousses,  
A l'odeur des naissantes pousses,  
Au nocturne du rossignol.*

TH. LINDENLAUB.



1786. LAUCÉE (D.-F.). H. C. *Le triomphe de Flore, peinture décorative.*

## LES EMMURÉS DE CARCASSONNE

*Ce mur ensevelit des cadavres vivants ;  
On l'a scellé sur eux comme on ferme une tombe,  
Sans écouter les cris et les pleurs des enfants  
Et l'appel du vieillard qui râle et qui succombe...  
Quels horribles forfaits ont commis ces gens-là,  
Pour qu'on les ait murés dans cette forteresse ?  
Sans doute, ils ont tué, pillé... Plus que cela :  
Ils s'arrogeaient le droit de désertier la messe.  
On leur avait prêché le culte d'un Très-Haut  
Qui, dans l'éternité, vengeur, condamne et brûle :  
Les prêtres avaient dit : « La croix ou l'échafaud :  
« Dieu signe le décret que nous appelons bulle. »  
Et ces gens bravaient tout, le pape Innocent Trois  
Et les Inquisiteurs, et Romé et sa Justice...*

*Alors on avait dû créer le Saint-Office  
Et faire un rude exemple avec les Albigeois.  
L'enfer se réjouit de ce tourbillon d'êtres,  
Hérétique ou relaps, qu'exterminaient les prêtres,  
La Torture, les Puits, la Fournaise, les Plombs,  
Ce fut le temps béni des expiations !  
L'Unité de la Foi, victorieuse et fière,  
Sanctifiait l'enfant qui dénonçait son père...*

*Un beau jour cependant. — tout finit ici-bas. —  
D'être sanctifié le peuple se sent las.  
Le joug pèse, la chaîne est lourde : il la secoue.  
Il trouve que c'est trop de soufflets sur la joue,  
Il trouve que les oints du Seigneur frappent fort,  
Et qu'un relaps vivant vaut bien un chrétien mort.  
Un jour donc, on le voit, avec sa grande taille,  
D'un seul geste pousser celui qui le fouaille ;  
Puis renverser à coups de pieds herculéens,  
La bastille emmurée où l'on fait des chrétiens!...*

PAUL MILLIET.



1790. LAURENS (J.-P.). H. C. Délivrance des emmurés de Carcassonne.

## PARIS EN 1878



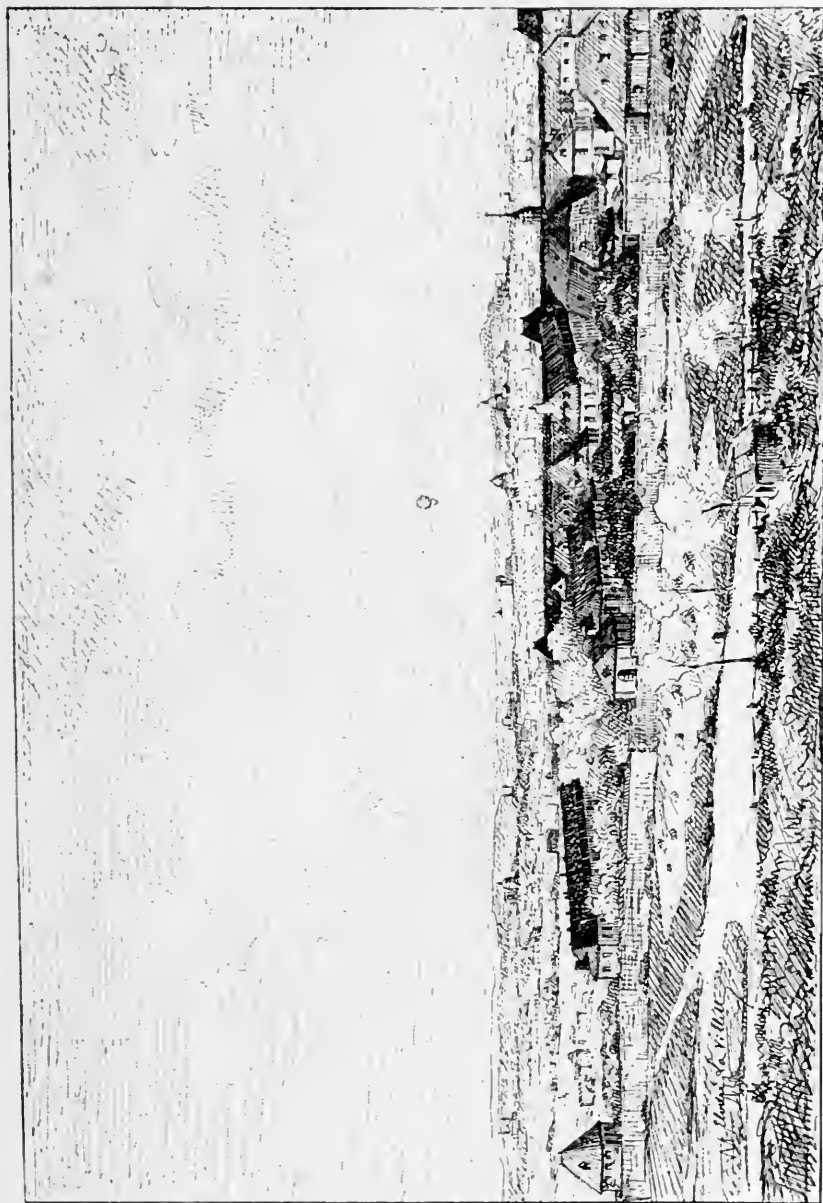
*C'est Paris, la grand' ville, avec ses cathédrales,  
Ses dômes, ses palais et ses côteaux joyeux,  
Avec ses tons changeants de saphirs et d'opales  
Et ses flots de maisons tranquilles sous les cieux.*

*C'est Paris, échappé de ces heures fatales  
Qui mettent tout à coup la mort devant les yeux,  
Qui donnent aux enfants de ces sourires pâles  
Où se cachent muets les suprêmes adieux!*

*C'est Paris, ayant vu le tonnerre qui roule,  
La terre qui surgit, l'amitié qui s'écroule,  
Les services rendus et trop vite oubliés ;*

*C'est Paris élevant dans une paix profonde  
Un temple magnifique aux merveilles du monde  
Et tenant de nouveau les peuples à ses pieds !...*

PAUL MILLIET.



1807. LA VILLETTE (M<sup>mo</sup> É.). Paris en 1878, rue du Fort de Bicêtre.

## L'ESCALIER SAINT

*L'église est froide et haute : au seuil du sanctuaire,  
Flotte un jour indécis, une humide clarté.  
Tout, du portail béni jusqu'au chœur solitaire,  
Semble exciter encor l'ardente piété.*

*Mais avant de passer sous les arceaux de pierre,  
Se jetant à genoux à l'ombre d'un pilier,  
Les fidèles, laissant déborder la prière,  
S'arrêtent longuement sur le saint escalier.*

*Et les femmes surtout, les femmes qui sans cesse  
Des ombres de la nef font leur enchantement,  
A travers des élans d'ineffable tendresse,  
Se perdent dans un vague et doux recueillement.*

*L'âpre dévotion qu'un feu mystique embrase  
Se montre dans leurs yeux béatement ravis.  
Tout leur être est crédule ; elles sont en extase,  
Avant d'avoir touché les dalles du parvis.*

*Elles ont, avant tout, l'amour de la Madone ;  
Les images des saints excitent leur ferveur.  
Au culte de Jésus leur âme s'abandonne ;  
Elles aiment le Christ, comme un divin Sauveur.*

*Et dès qu'elles ont vu sur le mur le symbole  
De celui qui mourut pour laver leurs péchés.  
Elles jettent aux pieds du Maître qui console,  
Leur angoisse muette et leurs transports cachés.*

*Avec le Fils de Dieu leur lèvre communie ;  
Les maigres chapelets retombent dans leurs doigts :  
Et dans un long baiser, plein d'ardeur infinie,  
Elles vont déposer leur âme sur sa croix.*

ANTONY VALABRÈGUE.





1818. LABEL (E.). H. C. Escalier saint à San Benedetto, près de Subiaco (Italie).

## HENRI DE LA ROCHEJACQUELEIN

~~~~~  
*La Vendée à son déclin
Prend La Rochejacquelein
Pour son porte-glaive;
Tel, quand il a rebroussé,
Le flot revient courroucé
Envahir la grève.*

*Bonchamps a déjà péri.
Lescure se meurt : Henri
Est le seul de taille
A mener par vaux et bois
Cette retraite aux abois
Qui livre bataille.*

*Général du désespoir,
Il marche avec son nœud noir,
Sa blanche ceinture,
Et premier, l'épée au vent,
Mène toujours en avant
L'errante aventure.*

*Jusqu'au jour de Savenay,
De son peuple exterminé
Il suit l'infortune
Et ne quitte leur danger
Qu'assuré de partager
La tombe commune.*

*Ce fut un tel fils des preux
Que nos héroïques Bleus
Gardèrent sa gloire,
Et que nos grands Mayençais
Louèrent son insuccès
Comme une victoire.*



1821. LE BLANT J. *Henri de la Rochejacquelein.*

DIANE SURPRISE

*Sur la piste des daims, toute la matinée,
O Diane, elles ont, parmi les longs abois,
Poursuivi, sans repos, d'une course acharnée,
Le croissant de ton front qui vole à travers bois,*

*« Mes filles, c'est assez, dit la déesse alerte,
Déjà s'ouvre trop grand l'œil cruel du soleil
Et je vois que vos pieds cherchent l'herbe plus verte;
Un bain, après la chasse, est plus doux qu'un sommeil.*

*Dépouillez-vous sans peur à l'abri de ces saules;
Nul chasseur ne connaît ce bassin écarté,
La colombe qui baise en passant vos épaules
N'ira pas raconter aux Dieux notre beauté. »*

*Toutes joyeusement, sous la lumière tendre,
Découvrent les splendeurs de leur virginité.
Le flot rit sous leurs pieds... Mais, que vient-on d'entendre?
O terreur! un soupir dans le bois agité.*

*A ce bruit insolent Diane s'est dressée,
Frémissante, et sa troupe, autour d'elle amassée,
A ses nymphes, sortant de l'eau, pâles de peur,
Jette un voile hâtif à sa fière pudeur.*

GEORGES LAFENESTRE.



1846. LEFEVRE (H.) H. C. Diane surprise.

ÉGLOGUE

(Sur le tableau de J.-J. Henner)

LE RÊVEUR

*Est-ce l'aube qui monte ou le soir qui décline ?
Je ne sais. L'azur doux pâlit sur la colline.*

UNE NYMPHE

*L'œil faible des mortels ne peut nous voir, ma sœur.
C'est le moment sacré ; c'est l'instant de douceur.
Le taillis noir se tait. Tout est silence. Écoute !
Nul pas ne retentit au désert de la route ;
Vois ce reflet du ciel, rêve de l'eau qui dort...
Ma flûte lentement sonne un premier accord.*

DEUXIÈME NYMPHE

*J'écouterai debout, sur ce marbre accoudée ;
Un homme d'autrefois y sculpta son idée ;
L'artiste est fils des dieux et ce socle est divin.
Tout ce qui n'est pas l'art chez les hommes est vain.
Mais toi, ma sœur, sieds-toi, laissant parmi les herbes
Tes cheveux doux et blonds traîner à flots superbes.*

LE RÊVEUR

*Au fond de ce silence obscur qu'ai-je entendu ?
L'âme de la musique erre en ce bois perdu.*

PREMIÈRE NYMPHE

*Je chante les secrets des Rhythmes et du Nombre,
L'adieu lent des soleils mourant au fond de l'ombre,
La grande paix du ciel par les matins d'été,
Et l'amour inconnu dans l'immortalité.*

DEUXIÈME NYMPHE

*Ta flûte a répété le frisson de la feuille,
A cette heure divine où le bois se recueille ;
Elle a dit le soupir du cœur à son éveil ;
La naissance et la mort — semblables — du soleil.*



1831. LECOMTE DU NOUY (J.-J.-A.). H. G. Saint Vincent de Paul secourt les Alsaciens et les Lorrains, après leur réunion à la France.

PREMIÈRE NYMPHE

Le silence m'écoute, ô ma sœur, ma sœur blanche.

DEUXIÈME NYMPHE

Ta flûte a fait frémir d'aise un nid sur la branche.

PREMIÈRE NYMPHE

*Les branches ont frémi lorsqu'en ce demi-jour
Ta blancheur apparut comme un songe d'amour*

DEUXIÈME NYMPHE

*Les ondes ont frémi lorsqu'en cette ombre vague
Ton corps blanc sur ce bord roula comme une vague.*

PREMIÈRE NYMPHE

Nous sommes la Beauté, l'Amour et le Désir.

DEUXIÈME NYMPHE

Un chant voilé qui charme et qu'on ne peut saisir.

PREMIÈRE NYMPHE

N'as-tu point entendu des pas frapper la terre ?

DEUXIÈME NYMPHE

Nous sommes seules ; non. Ce bois est solitaire.

LE RÊVEUR

*Le feuillée a frémi : le bois tremble, incertain
Si c'est là la chanson du soir ou du matin...
O charme féminin épars dans la nature !
O vent tiède, troublant comme une haleine pure,
O jeunesse ! Tu viens sur ma lèvre poser
Le désir de la source et la soif du baiser...
Le ciel, l'onde, les bois forment votre harmonie,
O nymphes ! et quelqu'un vous y voit : le génie.*

JEAN AICARD.



1867. LELEUX (Armand.). H. C. *Qui a bu, boira!*

LA FAMILLE



*Ineffable pouvoir de l'union des âmes :
Joie immense, repos que les épithalames,
Mystérieux et doux, nous laissent entrevoir
Comme un matin charmant de tendresse et d'espoir!*

*Ne rien craindre, ne pas sentir même qu'on souffre,
Ne plus voir l'avenir comme un horrible gouffre
Où tout se précipite, amour, illusion,
Force, espoir, pureté, grâce, sensation;
S'abandonner et croire : avoir l'âme ravie
Dans l'extase muette et calme de la vie...*

*Éden démesuré, rêve prodigieux,
Horizons infinis déroulés à nos yeux,
Ciel profond, éther pur que notre cœur réclame,
Et que tient, enfermés dans ses doigts, une femme!...*

PAUL MILLIET.



1882. — LEMATTE (J.-F.-F.). H. C. *La famille; peinture décorative.*

LES JEUNES ÉPOUX

*Du seuil de la maison nouvelle
Où l'époux l'accueille en tremblant,
La jeune vierge, grave et belle,
Descend les degrés d'un pas lent.*

*Elle n'a pas tourné la tête
Pour voir ses parents qui s'en vont,
Et sa vieille mère inquiète
Qui la suit d'un regard profond.*

*Elle marche comme en un rêve
Vers l'heure des troublants secrets ;
Car l'époux est là qui relève
Le voile qui cachait ses traits.*

*Comme en un rêve elle contemple
Ce jeune homme qui prend sa main.
Il règne un mystère de temple
Dans le vaste atrium Romain.*

*Et sur la jeunesse ravie
Des deux amants silencieux,
Prêtres augustes de la Vie,
Plane l'ombre immense des Dieux,*

*Des Dieux protecteurs de la race
Et qui veulent que la beauté
D'âge en âge passe et repasse
Par delà le siècle dompté.*

PAUL BOURGET.



1918. LÉVY (É.). H. C. *Les jeunes époux.*

LE PARDON DE PLOUMANAC'H

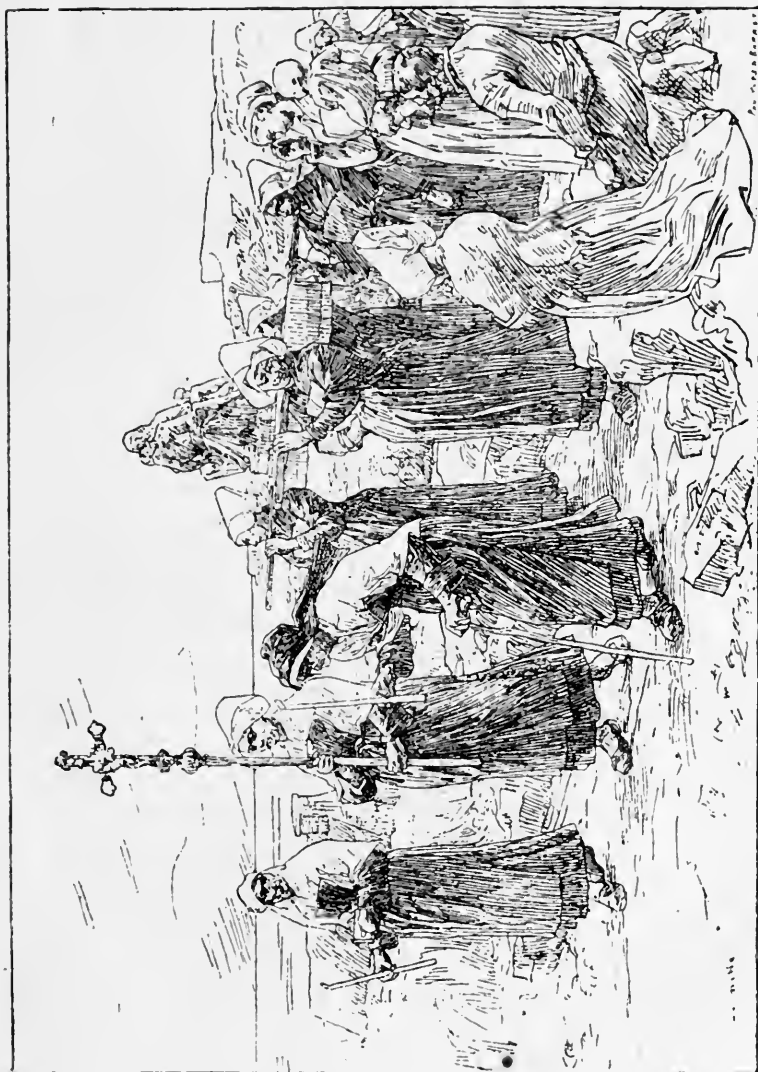


*C'est le temps des pardons : l'Armor s'est mis en fête.
Sous les toits dont l'iris a décoré le faîte,
Dans le marché bruyant que hantent les sonneurs,
Dans l'église où le saint rit accablé d'honneurs,
Tout est musique et joie, et la vieille Bretagne
Au soleil du dimanche épand par sa campagne
Que parent le génet, la bruyère et le houx
Ses pennérès dont l'œil est sombre et pourtant doux.*

*Et cependant voilà qu'un cortège de femmes
S'avance vers la plage où bruissent les lames,
En portant sur un lit de lin fin et de fleurs
Christ expirant que tient la Mère des douleurs.
Sous le fardeau sacré se haussent leurs épaules ;
C'est que leurs vaillants fils sont au loin, vers les pôles,
Vers l'horrible cap Horn, piédestal de la mort !
Reverront-ils jamais les bruyères d'Armor ?
Oh ! ce n'est pas pour eux que le bignou résonne,
Que, ce soir, à la danse on chantera le sône
Du hardi Kloárezch, natif de Lâoudour :
De leurs mères du moins qu'ils reçoivent l'amour !*

*Vers l'océan sonore elles vont, les pauvresses,
Et bravant le soleil aux immenses caresses
Qui couvre de lumière et de feux et d'azur,
Les flots, les caps, les champs de la terre d'Arthur,
Sans s'éteindre, devant l'image de la Vierge,
Comme au fond de leurs cœurs la foi, flambe leur cierge !*

ARISTIDE FREMINE.



1924. LHERMITTE (L. A.). Le pardon de Ploumanach (Finistère).

ALLANT AU BAIN

~~~~~

*Elle va grave et droite, elle va douce et belle,  
Ses blonds cheveux au vent, rêveuse devant elle.  
La matinée est bleue et l'horizon est clair,  
La chanson de l'été bruit vague dans l'air,  
Une ivresse de vie autour d'elle palpite ;  
Le ciel profond sourit, le flot tiède l'invite ;  
Souple et se balançant dans les franges de l'eau,  
La jeune femme heureuse étreint son cher fardeau  
Et s'apprête à baigner les tout petits pieds roses :  
Car dans cette lumière et cette paix des choses.  
Dans ce frais paysage au calme triomphant,  
Son regard ne voit rien que son petit enfant,  
Et l'enfant radieux ne voit rien que sa mère.  
Qu'importe qu'un absent, peut-être ! soit son père,  
Oublieux du foyer, ballotté par le sort,  
Entraîné par la vie ou répris par la mort ?  
Qu'importe au fond du bois la maison solitaire ?  
Doucement, tendrement écartant chaque pierre,  
Faisant du rocher même un chemin de velours,  
Deux pieds marchent pour lui, qui marcheront toujours ;  
Et rien ne peut briser cette adorable chaîne :  
Le cœur qui tient son cœur, la main qui tient la sienne !*

A.-M. BLANCHECOTTE.





1940. LOBRICHON (T.). *Allant au bain.*

## MORT DE CHRAMNE



*Vainqueur des Francs qu'un fils rebelle avait armés,  
Clotaire veut occir son enfant et sa race,  
Et, pour qu'un incendie en ses plis les embrasse,  
Au fond d'une mesure il les tient enfermés.*

*Tout garrotté, les yeux d'angoisse inanimés,  
Chramne voit sur les siens déjà le feu vorace  
S'élançant pétillant, en attendant qu'il trace  
Le cercle ardent où tous ils seront consumés...*

*Le Roi très chrétien doit s'applaudir, en sa rage,  
De ce qu'il va donner à celui qui l'outrage  
Ce brûlant avant-goût de l'enfer éternel!...*

*Ah! devant ces horreurs, l'âme humaine abattue  
Se demande lequel est le plus criminel  
Du fils qui se révolte ou du père qui tue?*

CASIMIR PERTUS.



1871. LUMINAIS (É.-V.). H. C. Mort de Chramme.

## LE JUGEMENT DE PÂRIS

---

*Quelque pasteur jaloux au lait clair de tes chèvres  
Avait mêlé, sans doute, un enivrant poison,  
Pour chasser de ton front aimable la raison  
Et pour faire fleurir la sottise à tes lèvres,*

*O jeune homme qui, fier de ta virilité  
Et des regards furtifs dont, sous le bois humide,  
Te suit la nymphe ardente ou la vierge timide,  
Oses, d'un prix mortel, honorer la beauté!*

*Téméraire berger, laisse tomber tes pommes;  
Sous la triple splendeur de ces corps blancs et nus,  
Prosterne-toi, meurtri de frissons inconnus :  
La terreur de la femme est ce qui nous fait hommes.*

*Garde-toi de juger laquelle, sous sa main,  
Efeuillera le mieux tes fragiles années  
Et, sans lever tes yeux, laisse les destinées  
Vers la douleur d'aimer te choisir ton chemin!*

ARMAND SILVESTRE.



1890. MAILLART (D.-U.-N.). H. C. *Le jugement de Paris.*

## LE REPOS EN ÉGYPTE



*C'était un très vieux sphinx. Le soleil, la tempête  
Depuis quatre mille ans heurtaient en vain sa tête.  
Immobile gardien des mystères d'Isis,  
Il avait vu crouler soixante dynasties  
Et, sur l'emplacement des villes englouties,  
Pousser de vertes oasis.*

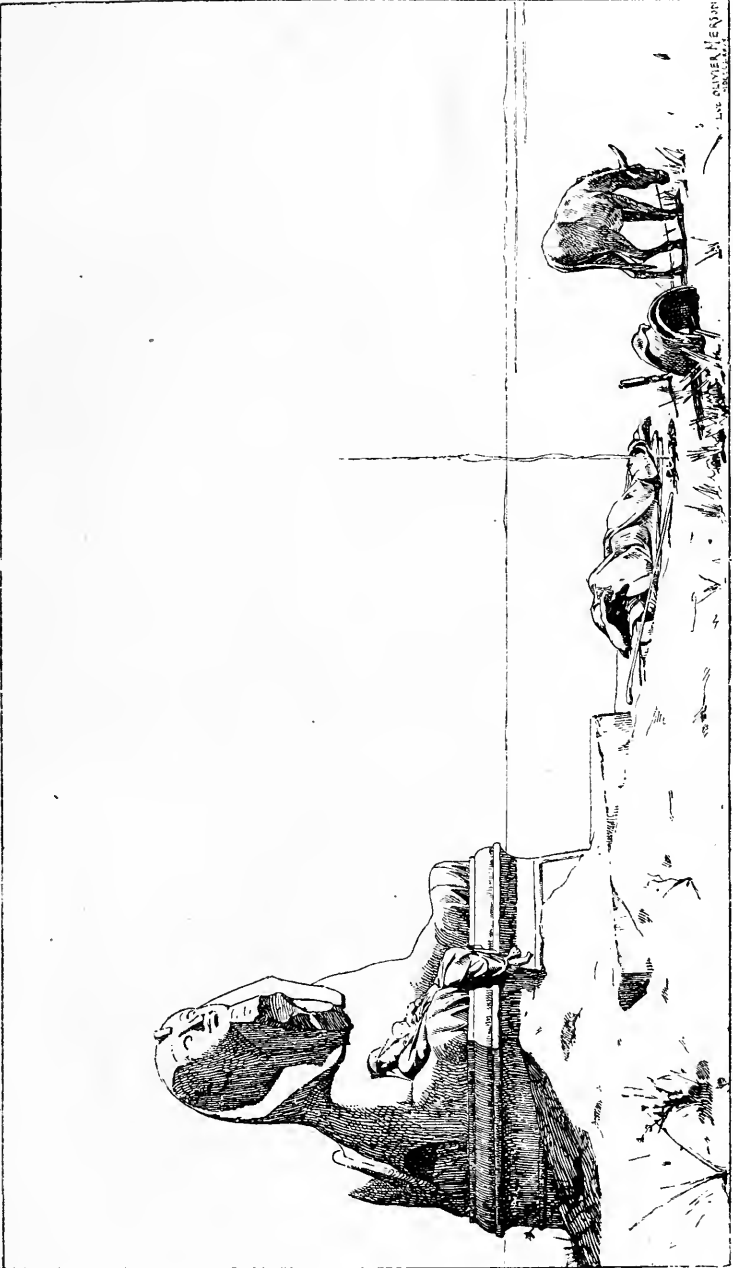
*Or, il advint qu'un soir Joseph le patriarche,  
La Vierge et l'Enfant-Dieu, fatigués par la marche,  
Choisirent pour abri son socle dévasté.  
Le désert se taisait sous le ciel d'un bleu sombre :  
Et le front du Sauveur étincelait dans l'ombre  
Au milieu de l'immensité.*

*On entendait prier les célestes phalanges.  
Les étoiles d'argent semblaient les yeux des anges  
Veillant avec respect sur Jésus endormi,..  
Le sphinx interrogea les astres en extase :  
« Oh ! dites-moi pourquoi, du sommet à la base,  
» *Devant cet enfant j'ai frémi ?* »*

*Une voix répondit : « Le vrai Dieu se révèle.  
» Sur les siècles passés brille une aube nouvelle.  
» Tes rois semaient la haine ; il faut semer l'amour.  
» Sois donc fier d'abriter cette humble tête blonde  
» Dont la clarté bientôt éblouira le monde !  
» Tu fus la nuit : voici le jour !*

*» Toute chose ici-bas doit périr à son heure.  
» Seul, à travers les temps, l'esprit divin demeure,  
» Car il est le Progrès qui jamais ne finit ! »...  
Ainsi parla l'étoile à cette âme de pierre :  
Et le monstre sentit sous sa roide paupière  
Perler deux larmes de granit.*

ADRIEN DÉZAMY.



2112. MERSON (L.-O.), H. C. *Le repos en Égypte.*

LES QUINÉS, LE N° 101

## RENTRÉE DES PÊCHEURS

SCHEVENINGUE (Pays-Bas)

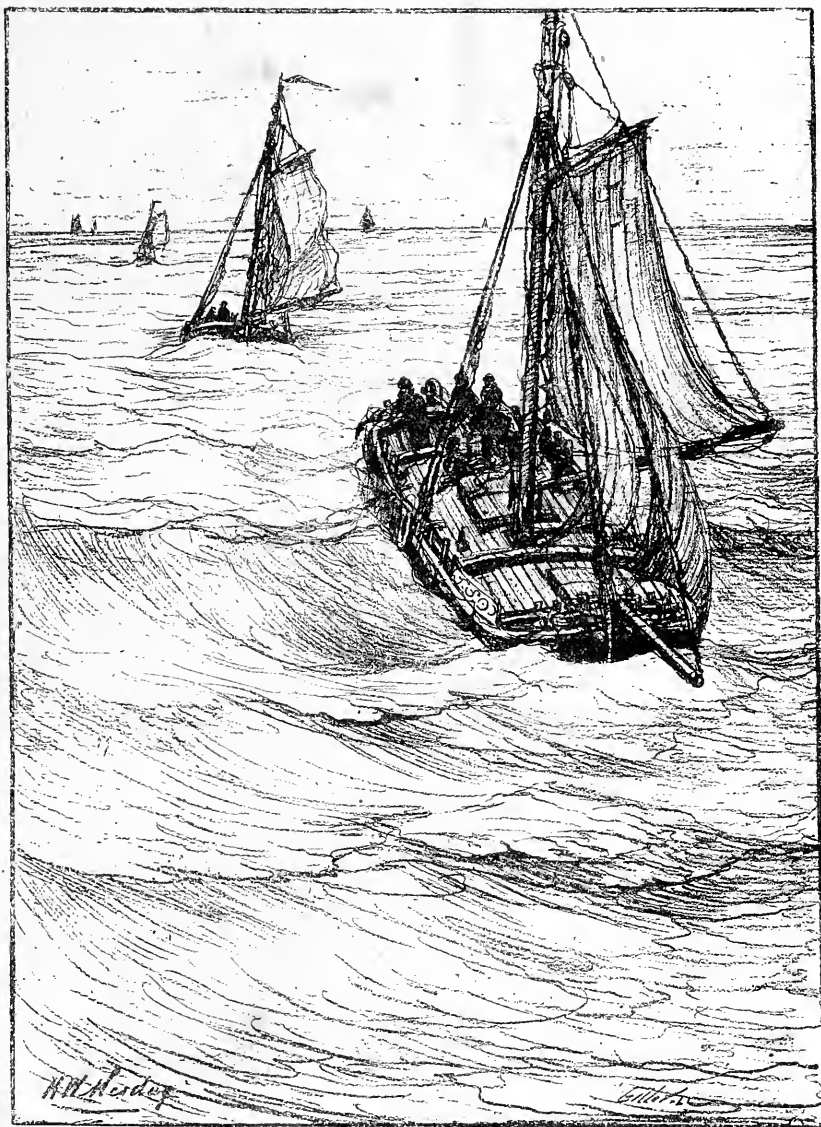


*La mer, la mer du Nord, grisâtre, aux flots massifs,  
Par les vents déchirée aux pointes des récifs,  
S'étale à l'infini, lames, écumes, houle,  
Linceul d'immensité qu'un dieu d'enfer déroule,  
Ciel d'en bas, plein d'horreur, de cris, d'effarements  
Et de noyés hagards entrevus par moments.  
Deux fois malheur à qui sombre dans ces eaux mornes!  
Au fond de l'Eau — le Sable, autre désert sans bornes,  
Sous la mer qui les noie enlise encor les morts!  
Et quand le Flux les a charriés jusqu'aux bords,  
Il entasse en hurlant sur la ruine humaine  
Les dunes, ces tombeaux que l'ouragan promène.*

*Telle est la rude mer du Nord aux bords mouvants.  
Aussi, quand tout un jour au caprice des vents,  
Hissant, serrant, larguant leurs voiles inondées,  
Les pêcheurs hasardeux ont tiré des bordées,  
De quel élan, avec quels visages contents,  
Ils regagnent l'abri s'ils sont aidés du temps!  
Le patron tient la barre, et — groupés à la poupe —  
Tous fument, en songeant par avance à la soupe,  
Au foyer, à la femme, aux petits derniers nés,  
Car avec eux déjà naviguent les aînés.  
A peine échangent-ils une brève parole :  
« Tiens bon! — Pare à virer! » — La brise se fait molle,  
Mais les deux focs enflés se maintiennent. La mer,  
Qui souvent les commande, à cette heure les sert,  
Et, ravis et muets, là-bas sous une brume  
Ils regardent grandir Scheweningue qui fume.*

JEAN AICARD.





2116. MESDAG (H.-W.). *Rentrée des pêcheurs, Scheveningue (Pays-Bas)*

## UN ÉTANG

—  
EFFET DU SOIR

*La lune luit parmi les branches  
Sur la calme fraîcheur des eaux,  
Elle mêle des roses blanches  
Aux longs cheveux verts des roseaux.*

*Là-haut, dans la nuit qui se lève,  
Les cerfs cheminent à pas lents ;  
Un oiseau léger comme un rêve  
S'enfonce dans les joncs tremblants.*

*Je marche en pleurant, tête basse,  
Et dans l'intime reposoir  
De mon cœur ton souvenir passe,  
Doux comme un angelus du soir.*

ANDRÉ THEURIET.



MOYSE A. MARRET

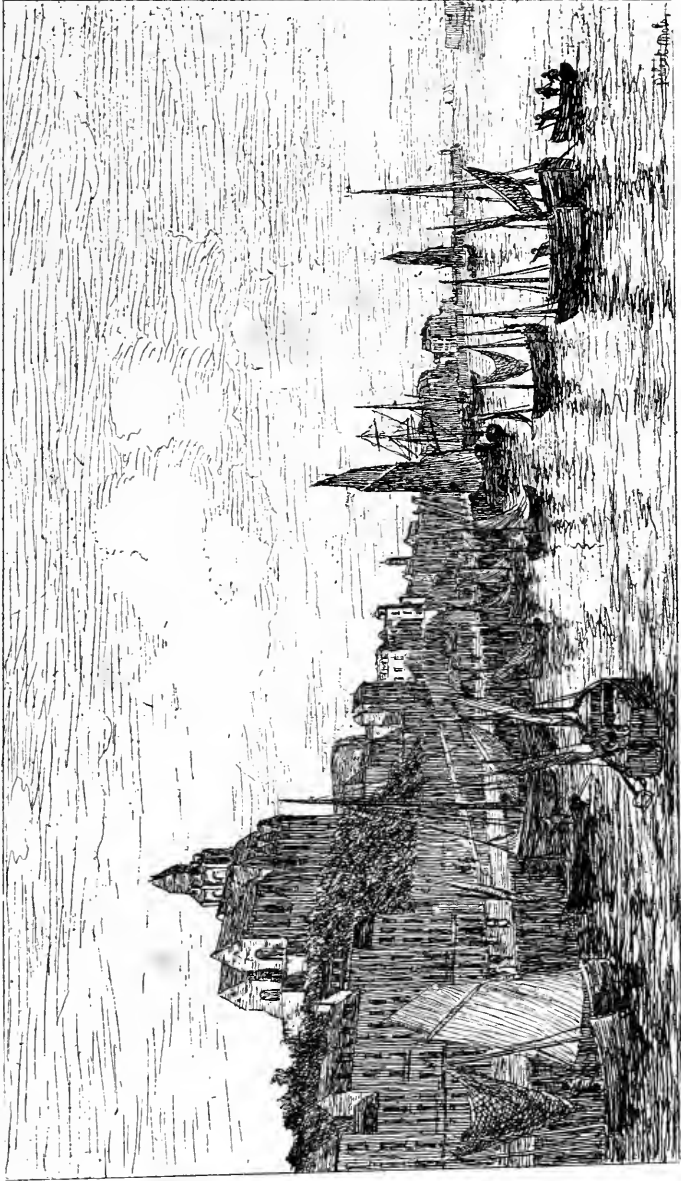
2143. MICHEL (F.-E.). *Un étang (Meuse).*

## LE TRÉPORT



*Au Tréport le Normand où la race est altière,  
Car en face la Flandre il est bourg de frontière,  
Mols a voulu saisir un des calmes instants  
Où les pêcheurs, qu'à terre amène le beau temps,  
Le long du quai sonore ont attaché leurs câbles.  
Les vents dorment; la grande mer au lit de sables  
Est pleine; la cité mire ses toits houleux  
Dans le port, et l'on voit la ligne des flots bleus  
Se tendre tout là-bas, par delà les jetées.  
Les barques, au soleil, sur leur ancre arrêtées,  
Sont vides; les marins, en lavant le plancher,  
Ont mis entre les mâts leurs filets à sécher,  
Et les voiles de pluie et d'écume mouillées,  
Puis, passant une amarre ou des chaînes rouillées  
Au cou d'un vieux canon à tout jamais muet,  
Ils ont gagné leur gîte ou bien le cabaret.  
Ils causent attablés devant des brocs de cidre.  
Bientôt la haute mer se tordra comme une hydre  
Et sur les flots couverts de bâtiments brisés  
Les autans hurleront l'hymne des trépassés:  
En attendant, le long des quais en pierre rose,  
La flottille normande au soleil se repose,  
Tandis que, seule au sein des célestes hauteurs,  
Dominant le vieux bourg, les cabarets chanteurs,  
La campagne et la grève où l'étranger s'enlise,  
Rêve sur son plateau la lourde et grave église.*

ARISTIDE FRÉMINE.



2167. Mols (R.), H. G. Le Tréport (Seine-Inférieure).

## L'EXTATIQUE



*O bourreaux! sous les yeux des juges pensifs, faites,  
Joyeux des nudités de ces robes défaites  
Se tordre entre les clous ces fleurs de crucifix;  
Tenaillez ces bras blancs et ces beaux seins bouffis,  
Broyez dedans vos coins ces os, en chaque fibre  
Tâchez que l'agonie et se prolonge et vibre,  
Fendez avec l'acier ces flancs presque épuisés,  
Et touchez dans ces corps que vous martyrisez  
Le cœur! Ce cœur qui bat, comme une aile brisée,  
Dont le sang gonfle encor chaque artère incisée  
Et s'étend goutte à goutte et sans bruit sur vos mains.  
O chers bourreaux! soyez des tortureurs humains:  
Sachant les voluptés âpres des fanatiques,  
Pour qu'il crie au contact des blessures mystiques  
Couvrez ce tiède cœur de vinaigres, de sels,  
De tisons — cependant qu'en face des missels  
Présentés à leur yeux aux prunelles perdues  
Les extatiques, sur la croix noire étendues  
S'enfoncent avec joie et toujours plus avant  
Dans la souffrance extrême à l'extase arrivant.*

*Oui, nous vous admirons voluptueuses femmes,  
Vous qui nous révélez d'insatiables âmes:  
Le froissement aigu de l'acier dans vos chairs  
Vous ouvre des chemins sublimes; par les airs  
Exaltant à mourir votre jouissance âcre,  
Vous contemplez des cieux de lapis et de nacre  
Et des Éden nouveaux par vos douleurs conquis,  
La voix des bourreaux monte en murmures exquis  
A votre oreille, autour de vos corps diaphanes  
S'enroulent des parfums ainsi que des lianes,  
Et vous croyez sentir en tâtant vos seins froids  
La chaleur d'une étreinte aux deux bras de la croix.*

ALBERT PINARD.



2183. MOREAU DE TOURS (G.). Une extatique au XVIII<sup>e</sup> siècle

## LE BOIS D'OLIVIERS



*Pas de brise ; l'açur estival nous accable :  
Les lourdes flèches d'or d'un soleil implacable  
Frappent sur le tronc roux des pâles oliviers,  
Et, là-bas, toute blanche au bord des eaux, la ville  
Fait la sieste et s'oublie en un rêve tranquille  
Pendant que les flots bleus s'endorment à ses pieds !*

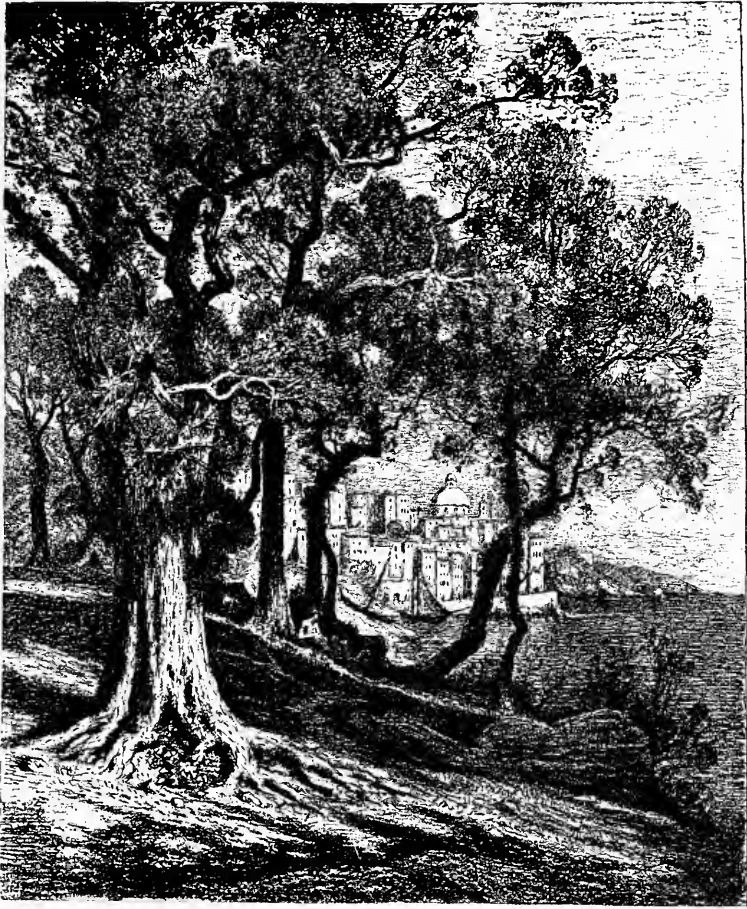
*Quelquefois sur le ciel aveuglant se profile  
La voile d'un bateau qui se balance, et file  
Sur le calme infini de cette mer d'été,  
Et le souffle léger de la brise marine  
Gonfle la toile ainsi que la jeune poitrine  
D'une vierge où sourit déjà la puberté !*

*Sur les flancs escarpés des rudes promontoires  
Les ondes sans courroux laissent mourir leurs moires,  
Les rochers les plus nus, gais sous le soleil d'or,  
Découpent sur le ciel resplendissant leurs crêtes  
Pendant que les essaims argentés des mouettes  
Sur l'écume des flots croisent leur vif essor !*

*Puis voilà qu'un berger, jeune, brun, et sauvage,  
Dont les chiens en courant jappent sur le rivage,  
En face de la mer embouche ses pipeaux,  
Et, gravement assis sur un roc sans ombrage  
Semble incarner encor ces pâtres d'un autre âge  
Qu'on croyait abîmés dans l'éternel repos !*

CHARLES GRANDMOUGIN.





2283. ORRY (A.). *Le bois d'oliviers.*

## C'EST LA VIEILLE ET LOYALE ALSACE!

*Dis-moi, quel est ton pays,  
Est-ce la France ou l'Allemagne?  
C'est un pays de plaine et de montagne;  
Une terre, où les blonds épis  
En été couvrent la campagne;  
Où l'étranger voit, tout surpris,  
Les grands houblons, en longues lignes,  
Pousser joyeux au pied des vignes  
Qui couvrent les vieux coteaux gris!  
La terre où vit la forte race  
Qui regarde toujours les gens en face...  
C'est la vieille et loyale Alsace!*

*Dis-moi, quel est ton pays,  
Est-ce la France ou l'Allemagne?  
C'est un pays de plaine et de montagne,  
Que les vieux Gaulois ont conquis  
Deux mille ans avant Charlemagne...  
Et que l'étranger nous a pris!  
C'est la vieille terre française,  
De Kléber, de la Marseillaise!...  
La terre des soldats hardis,  
A l'intrépide et froide audace,  
Qui regardent toujours la mort en face!...  
C'est la vieille et loyale Alsace!*

*Dis-moi, quel est ton pays,  
Est-ce la France ou l'Allemagne?  
C'est un pays de plaine et de montagne,  
Où poussent avec les épis,  
Sur les monts et dans la campagne,  
La haine de tes ennemis...  
Et l'amour profond et vivace,  
O France, de ta noble race!...  
Allemands, voilà mon pays!...  
Quoi que l'on dise et quoi qu'on fasse,  
On changera plutôt le cœur de place,  
Que de changer la vieille Alsace!...*



2292 PABST (C.-A.), *Le cadeau du grand-père.*

## UN RELAI

*Le feuillage a des tons de cuivre rouge et d'or,  
L'automne vient enfin, somptueux et tranquille;  
Un matin, les chasseurs arrivent de la ville  
Et réveillent les bois au son triste du cor.*

*Le piqueur matinal endosse sa livrée,  
Visite son fusil, boucle son ceinturon,  
Les chevaux vont bientôt bondir sous l'éperon  
Et courir sur les pas de la biche effarée.*

*A travers les taillis ombreux, par les halliers  
Plantés de hauts sapins et de grandes fougères,  
Frappant leurs alezans à grands coups de lanières,  
Bientôt galoperont les sveltes cavaliers.*

*Dans leurs terriers poudreux où l'aube les éveille,  
Peureux et pressentant déjà d'obscurs dangers,  
Et la fuite à travers les arbres saccagés,  
Les lapins inquiets tendent leur longue oreille.*

*Le sanglier trapu, tout en mangeant des glands  
Et courant à travers les réserves immenses,  
Sur les troncs raboteux aiguise ses défenses,  
Rêvant de longs combats et de couteaux sanglants.*

*Les étangs où, roulés autour du tronc des plantes,  
Les serpents d'eau dormaient l'un à l'autre enlacés,  
Vont se rougir du sang épais des cerfs blessés,  
Et se troubler au bruit des meutes turbulentes.*

*Déjà, dans le chenil, les limiers accouplés  
Jappent férocement et tirent sur leur laisse;  
On sent déjà dans l'air comme un frisson d'ivresse;  
On entend des jurons aux aboiements mêlés.*

*Et les chiens vont passer en colonne serrée  
Par les sentiers déserts et les chemins moussus,  
Ceux que le sanglier n'aura pas décousus  
Seront fous quand viendra l'heure de la curée.*

AMÉDÉE PIGEON.



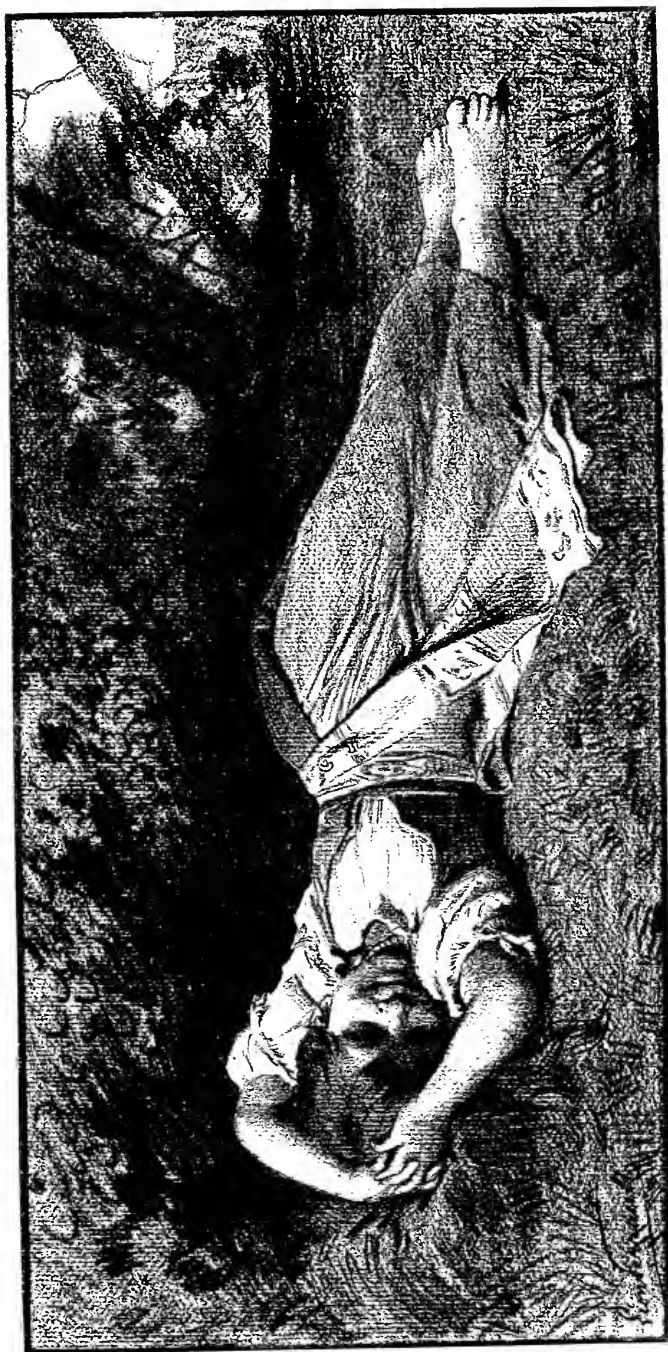
2359. PENNE (C.-O. DE). *Un relai.*

## BETTINA



*Oh! quand je serai demoiselle,  
Je veux, en me voyant passer,  
Que l'on dise : Comme elle est belle!  
Je veux, lorsque j'irai danser  
Au son du fifre, le dimanche  
Après l'office du matin,  
Mettre une longue traîne blanche  
Avec des mules de satin.  
Je suivrai toutes mes idées!  
J'aurai des colliers d'or au cou;  
J'aurai des ceintures brodées  
Tout en perles : j'en veux beaucoup!  
Et puis, je veux mes poches pleines  
De sous tout neufs et reluisants :  
Ma pauvre mère a tant de peines!...  
Je lui ferai de beaux présents,  
J'habillerai mon petit frère.  
Qu'ils sont tristes ! Je veux trouver  
Des musiques pour les distraire :  
J'y vais longtemps, longtemps rêver !..*

A. M. BLANCHECOTTE.



2371. PERRAULT (L.). H. C. *Bettina.*

## LE SAINT-VIATIQUE EN BOURGOGNE



*L'hiver a déroulé son froid linceul de neige :  
Toute blanche est, la plaine et tout gris sont les cieux...  
Loïn du bourg, à travers les champs silencieux,  
Je vois passer, là-bas, un morne et saint cortège.*

*Où va-t-il ? Dieu le sait. — Un pauvre vieux curé  
À quelque moribond porte le viatique,  
Tandis que près de lui, tenant un dais rustique,  
Deux paysans dévots marchent, l'œil atterré.*

*Rougeauds, transis, soufflant dans leurs doigts sans se plaindre,  
Les deux enfants de chœur trottaient en avant,  
Surveillant leurs falots allumés, que le vent  
— Cet endiablé — menace à chaque instant d'éteindre.*

*Trois femmes du pays, le manteau sur le nez,  
Les pieds dans des sabots, se traînent par derrière  
En marmottant sans doute une antique prière...  
De funèbres corbeaux dans l'air sont égrenés.*

*Et l'on hâte le pas, en songeant que peut-être  
L'âme de ce mourant, par un suprême effort,  
Attend pour s'envoler le divin passeport  
Qu'entre ses doigts tremblants apporte le vieux prêtre.*

ADRIEN DÉZAMY.





2373. PERRÉ (A.). *Le Saint-Viatique en Bourgogne.*  
(Acquis par l'État.)

## DON QUICHOTTE

---

*Seul sur son fauteuil noir, plat de ventre et de bourse,  
Le cœur plein d'héroïsme et la tête à l'envers,  
Il pense aux hasards de la course  
Qu'il entreprend dans l'univers.*

*Dans un rayonnement de brassards, de cuirasses,  
Au milieu d'un fatras poussiéreux de romans,  
Il rêve, sans repos, de justes châtements  
Pour les méchants de toutes races.*

*Il pourfendra bientôt comme êtres malfaisants  
Les grands moulins à vent aux tournoyantes ailes  
Et parlera d'amour platonique aux donzelles  
Des auberges de paysans!*

*Il se mesurera, lutteur opiniâtre,  
Avec des gens armés comme avec des moutons  
Et connaîtra souvent le souvenir bleuâtre  
Laisse par les coups de bâton!*

*Grand rêveur sans réveil, âme sublime et folle,  
Pour qui rien n'est réel hors de la vision,  
Don Quichotte, éternel symbole  
De l'éternelle illusion,*

*Que te font, après tout, nos sottes ironies,  
A toi qui sais si bien, vaincu sans repentirs,  
Tout ce qu'une chimère inspire de génies  
Et tout ce qu'une erreur engendre de martyrs!*

CHARLES GRANDMOUGIN.



2429. PILLE (C.-H.), H. G. *Don Quichotte.*

## LE VIEUX CAPITAINE



*Sans redouter la voix des océans émus,  
Sans craindre la menace obscure des nuages,  
Il a vu les pays lointains, et les rivages  
D'où tant de matelots ne sont pas revenus.*

*Il a couru le monde entier dans ses voyages,  
De la froide banquise aux peuples demi-nus ;  
Il sentit sur son front des souffles inconnus.  
Il s'est fait, cinquante ans, bercer par les orages.*

*Maintenant, il est là, comme un oiseau blessé,  
Enchaîné sur le sol, immobile, affaîssé  
Sous le poids des regrets plus que de la souffrance.*

*Il voit les bricks légers s'enfuir... sans espérance  
De suivre plus jamais leur vol audacieux...  
— Et voici qu'une larme a roulé de ses yeux.*

GUSTAVE RIVET.



2451. POIRSON (M.). *Le vieux Capitaine; port du Hayre.*

PIÉTÉ DE SAINT LOUIS POUR LES MORTS

---

- I. *La bataille a duré trois grands jours. — Écrasés,  
Les Turcs ont fui, hurlant sous les coups des Croisés ;  
Et — vainqueurs et vaincus — par les rocs, par les branches,  
En courant, sont passés comme deux avalanches,  
Marchant sur les mourants qu'ils laissaient derrière eux.  
— Un jour s'est écoulé lugubre — un jour, — puis deux. —  
Et les blessés sentant leurs plaintes inutiles  
Sont tombés sur les morts et restés immobiles...  
Rien ne bouge plus, rien... qu'un loup et des corbeaux  
Mâchant sur les rochers de sinistres lambeaux...*
- II. *... Voilà que par les monts les trompettes de cuivre  
Sonnent! — Loups et corbeaux s'enfuient — tout va revivre...  
Sous les pieds des chevaux le sol tremble déjà :  
Ils viennent, les Croisés! — car saint Louis songea  
Aux morts sans sépulture et soudain tourna bride,  
Laisant le Turc se perdre au noir désert aride!... —  
Ducs, Comtes, hauts Barons, sous les bannières d'or,  
Tous portant la croix rouge — entrent au champ où dort  
L'amas prédestiné que faucha l'Ange sombre : —  
Les morts, hideux, verdîs; — les morts, horreurs sans nombre!*
- III. *Dressés sur l'étrier, tous regardent ces corps,  
Chacun pâlit, grimace, et fait de vains efforts  
Pour calmer son cheval qui tend le col, évente  
Le sang, et les naseaux ouverts, fou d'épouvante. —  
Part au galop. — Les vieux routiers, les vétérans,  
Suffoqués par l'odeur, se tournent dans les rangs.  
— Et saint Louis leur dit : « Donnons la sépulture  
Aux morts! » — Aucun ne bouge. — Alors, de sa monture,  
Le Roi descend, très calme, — et, sous le grand ciel bleu,  
Relève de ses mains les hommes — morts pour Dieu. —*

MAURICE MONTÉGUT.



2461. PONSAN (E.-B. J) DEBAT, H. C. Piété de saint Louis pour les morts.

## LES SAINTES-MARIES-DE-LA-MER

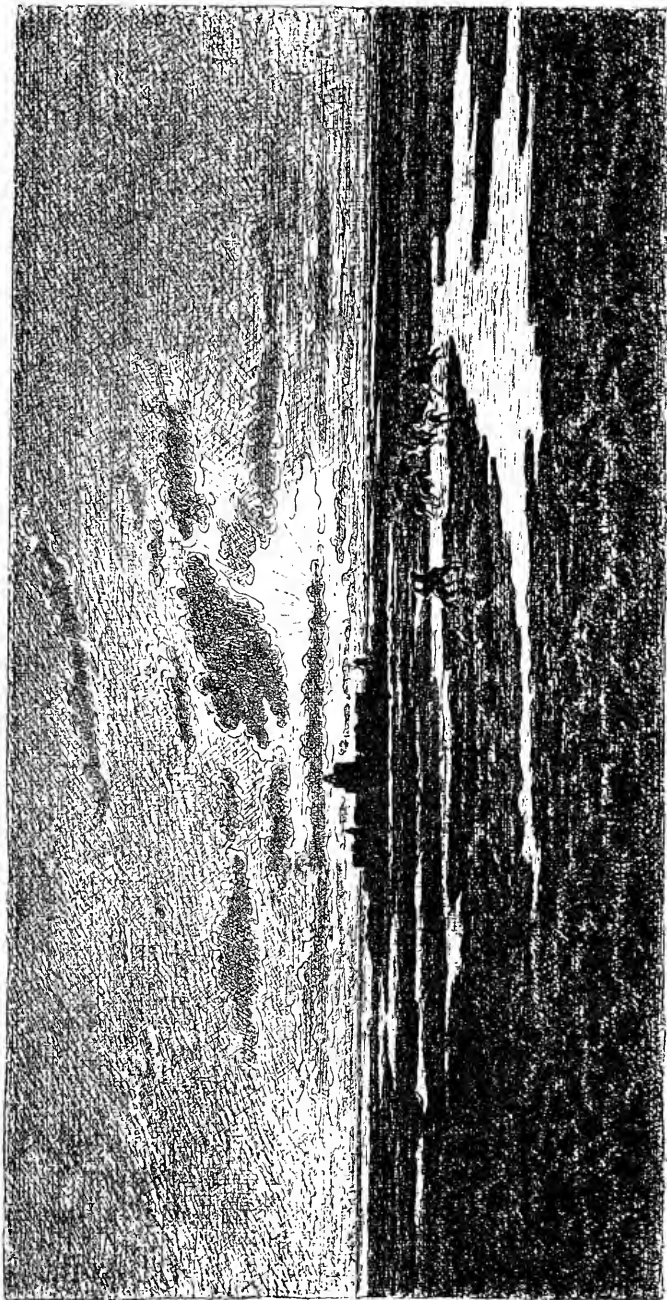
*La Camargue apparaît, la lande verte et jaune,  
Faites des flots de sable entassés par le Rhône  
Qui la porte en avant pour repousser la mer,  
Quand il sent que déjà son flot devient amer  
Et qu'il va se noyer aux grandes ondes bleues.  
La lande fuit là-bas, loin, loin, durant des lieues,  
Plate, luisante avec ses lacs et ses marais  
Fiévreux, où la tortue en vain cherche le frais,  
Car sur ces bords perdus, désolés et fertiles  
Les tamaris noués rampent comme reptiles.  
Naissant et renaissant des eaux, le moucheron  
Bourdomant et vibrant, par bande y danse en rond  
Dans l'air chargé de sel, de miasme et de fièvre.  
Les enfants du pays, la pâleur sur la lèvre,  
De trop près dans leurs jeux ont respiré d'abord  
Ce sol d'où le fécond soleil tire la mort,  
Et seuls les noirs taureaux et les chevaux sauvages  
Mangent la saine vie à flots sur ces rivages,  
Ruminant avec l'herbe et mâchant avec l'air  
Les vigueurs du mistral, du Rhône et de la mer.*

*Et c'est beau, vers le soir, quand le soleil se fonde,  
De voir la plaine, avec les Saintes dans le fond  
A l'abri du clocher crénelé, qui nous parle  
Des temps où le païen remontait jusqu'en Arle,  
Où, pour le repousser, l'église de ce bord,  
L'église même avait ses machines de mort ;  
C'est beau de voir la nue au loin qu'un rayon perce,  
Les arbres confondus qu'un mirage renverse,  
Les marais et le fleuve et la mer — rougissant  
Comme un champ de bataille inondé par le sang,  
Et dans la pourpre obscure où tout s'abîme et nage.  
De voir, grandis au loin par l'effet du mirage,  
Deux bouviers camarguais, sur leurs chevaux ardents,  
Gouverner cent taureaux du bout de leurs tridents !*

(MIETTE ET NORÉ, *Chant III, troisième partie.*) Poème inédit.

JEAN AIGARD.





2466. POTTER. A.). *Les Saintes-Maries-de-la-Mer; coucher de soleil en Camargue (Bouches-du-Rhône).*

## L'ENFANT PRODIGE

« J'ai fui, sans l'embrasser, la famille qui m'aime,  
J'ai gaspillé mon cœur, mon printemps et mon or,  
O mes pourceaux, pour vous j'ai plus d'estime encor  
Que pour mes compagnons de joie et pour moi-même!

« Au temps que je semais aux quatre vents mon bien.  
D'innombrables amis me saluaient en maître;  
A présent que je n'ai plus rien,  
Ils passent sans me reconnaître!

« Mon Dieu! j'ai mérité la misère et les pleurs,  
Moi qui joyeusement m'en allais par le monde.  
L'âme pleine de boue, et couronné de fleurs,  
Honoré, triomphant, immonde,  
Moi qui flétrissais tout de mon contact impur.  
La candeur des enfants et la beauté des femmes,  
Moi dont tous les regards, impunément infâmes,  
N'avaient plus mérité de réfléchir l'azur,  
Moi qui passais avec de stupides paroles,  
De l'étourdissement profond des longs repas  
Aux caresses des vierges folles,  
Moi qui n'aimais personne et que l'on n'aimait pas!

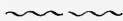
« Mon Dieu! je veux revoir la maison paternelle,  
Tel que je suis, sordide, en haillons, sans orgueil!  
Je frapperai du front sur la pierre du seuil  
Et du poing sur mon cœur rebelle!  
Et bénissant alors même mes insulteurs,  
Je trouverai mon sort encor digne d'envie  
Si mon père me dit de rester, pour la vie,  
L'esclave de ses serviteurs! »

CHARLES GRANDMOUGIN.



2488. PUVIS DE CHAVANNES (P.). H. C. *L'enfant prodigue.*

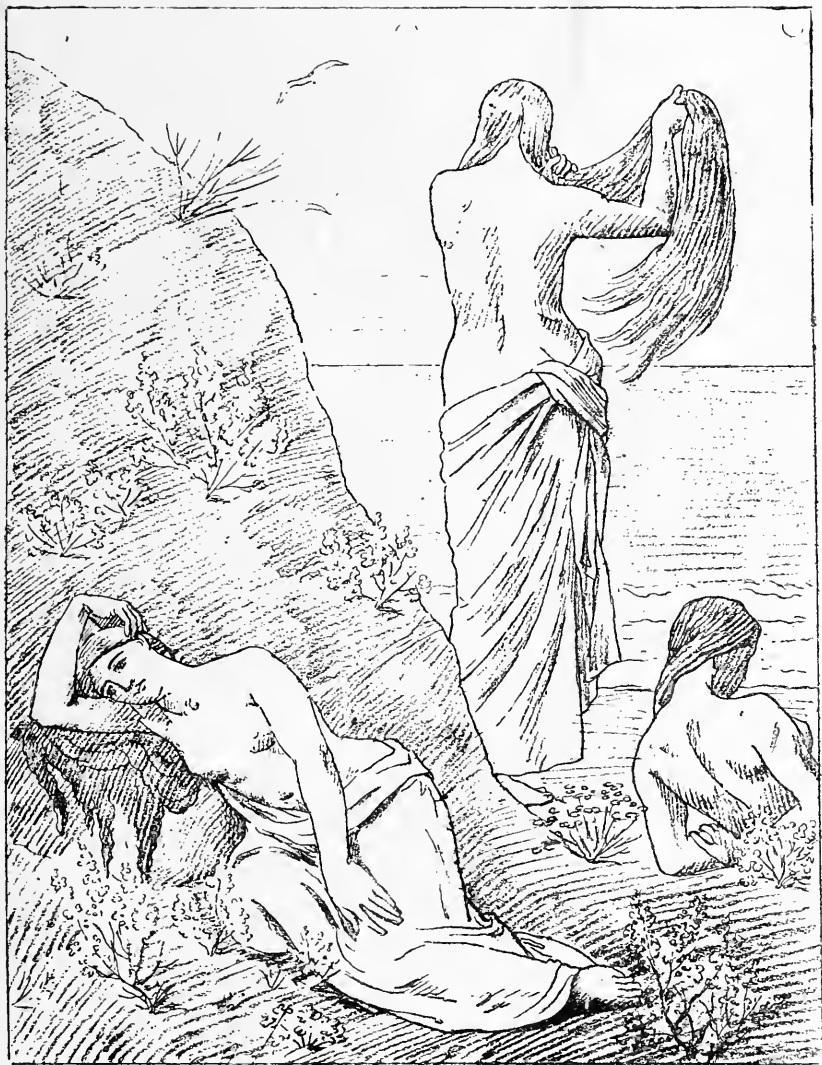
## JEUNES FILLES AU BORD DE LA MER



*Leurs beaux corps frémissants, tout émus de l'étreinte  
Du flot voluptueux dont ils gardent l'empreinte,  
Et de la hanche au col, laissant en liberté  
La brise caresser leur blanche nudité  
Sous les plis somptueux des chevelures brunes,  
Elles sont là, rêvant, dans le désert des dunes.  
Le ciel et l'océan palpitent tout autour,  
Roses comme l'aveu craintif d'un chaste amour.  
A travers les vapeurs molles du crépuscule  
Un courant de tendresse ineffable circule,  
Et ce parfum de femme, ardent, embrasant l'air,  
Ame de son désir, sourire de sa chair.*

*— Jeunes filles, où vont dans ce soir vos pensées,  
Au rythme harmonieux des vagues cadencées?  
Flottent-elles sans but, sans forme et sans repos,  
Comme un chant au hasard sur les lèvres éclos?  
Sous l'aiguillon cruel de vos désirs nubiles,  
Vont-elles s'épuisant en coups d'ailes stériles  
Vers l'être décevant, l'éternel inconnu,  
Que toutes ont, en rêve, étreint sur leur sein nu?  
Ou remplis, débordants de l'ivresse sacrée,  
Vos cœurs les guident-ils, de contrée en contrée,  
Dans un ravissement divin de tous vos sens,  
Sur les pas adorés des fiancés absents?  
Ah! qui sait? en secret, déjà peut-être ont-elles  
Sur ces cœurs déchirés, saignants, plié leurs ailes.  
Et ce qui vous captive, à cette heure, en ce lieu,  
N'est-il ni la splendeur de la mer, du ciel bleu,  
Ni le charme du soir mystérieux qui tombe,  
Ni ces souffles d'amour sous qui l'âme succombe,  
Mais la seule douceur d'entendre vos sanglots  
Se perdre dans la plainte éternelle des flots?...*

GUSTAVE VINOT.



2489. PUVIS DE CHAVANNES (P.) H. C. Jeunes filles au bord de la mer ; panneau décoratif.

## DERNIER RADOUB



« Pan! c'est le dernier coup — et que la mer soit douce —  
Maintenant à Dieu vat, à la vie, à la mort...  
Puissons-nous sans accroc arriver à bon port!  
Mais que sainte Anne veille! et... nageons sans secousse. »

*Et pendant que sans force il demeure à genoux  
Près de son vieil ami que le moindre choc brise,  
Les flots moqueurs poussés par une fraîche brise,  
Accourent en chantant, joyeux comme des fous.*

*Et dans leurs chants vainqueurs aux rimes éternelles,  
Ils disent les splendeurs des rivages vermeils,  
Et les golfes bruyants où des vaisseaux, pareils  
A d'immenses oiseaux, ouvrent leurs larges ailes.*

*Alors le loup de mer, s'appuyant soucieux  
Sur son pauvre bateau troué comme une drague,  
Écoute tristement ce que conte la vague,  
Et des pleurs de regret viennent mouiller ses yeux.*

ARMAND DAYOT.



2530. RENOUR (E.). *Dernier ratoub ; o mon pauvre ami!* »

1872

## LA FÊTE DE SILENE



*Cependant que Midi, descendu dans la plaine,  
Vide son carquois d'or sur le coteau vermeil,  
Par ses flèches blessé, le doux et vieux Silène  
Vient cueillir sous les bois la douceur du sommeil.  
Un âne patient, dont s'alourdit la course  
Et dont son rude poids courbe les reins velus,  
L'emporte lentement jusqu'aux bords d'une source  
Où les échos lointains ne les troubleront plus.  
Tous deux rêvent déjà de fraîcheurs sans pareilles  
Sur les gazons obscurs, près de l'onde qui ment;  
Déjà la tête chauve et les longues oreilles  
Ont pris dans l'air plus tiède un doux balancement.  
— Mais les nymphes, du cœur de la forêt profonde,  
Accourent vers l'ami paisible de Bacchus,  
Et, fermant les anneaux rythmiques d'une ronde,  
Serrent des nœuds de fleurs autour des deux vaincus.  
Par le rire, la danse et les chants affolées,  
Sous leurs pieds bondissants déchirant les roseaux,  
Elles tournent, les bras tendus, échevelées,  
Et mêlent leur voix claire au murmure des eaux.  
Et Silène, parmi les adorables poses  
De leurs corps nonchalants, éclatants et nerveux,  
Semble un bourdon doré sur des touffes de roses  
Et s'enivre aux parfums vivants de leurs cheveux.*

ARMAND SILVESTRE.





PAR YVES BARRET

2579. ROLL (A.-P.), *La fête de Silène.*

## UN ANGE AU CIEL

FUNÉRAILLES D'UN ENFANT EN ANDALOUSIE



— « *Pour moi j'aimerais mieux qu'il vive,  
Mais pour lui la mort est un bien,  
Et l'affreux malheur qui m'arrive  
Doit réjouir mon cœur chrétien.*

« *L'innocent, perdu pour la terre,  
C'est un ange gagné pour Dieu.  
Dieu les donne, il les prend. Mystère.  
Adieu mon fils; bel ange, adieu. »*

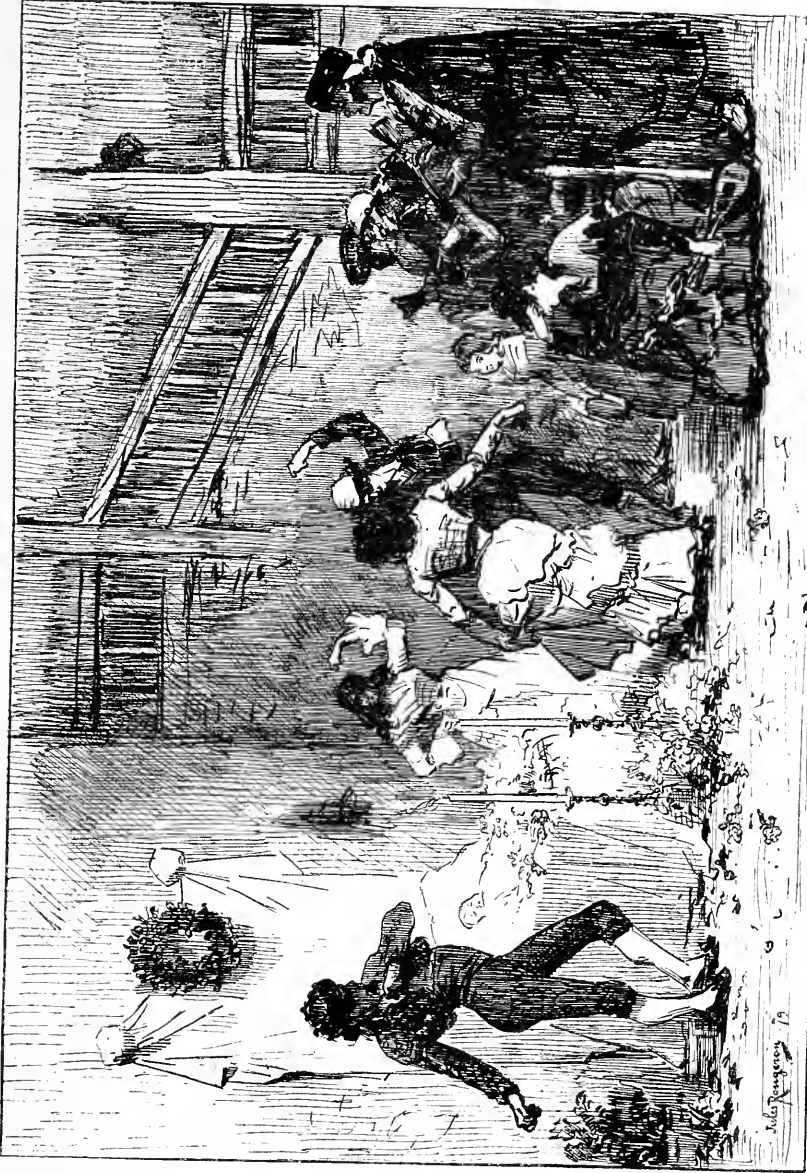
*Ainsi parle la mère en larmes;  
L'enfant est là, dormant, pâli,  
Et des fleurs exhalent leurs charmes  
Entre les cierges, sur son lit.*

*Au-dessus de sa blanche tête  
Une couronne pend au mur...  
Les deuils d'enfant sont une fête,  
Car il est beau de mourir pur.*

*Et, marquant ferme la cadence,  
Les instruments partent d'accord,  
Et voilà la joie et la danse  
Dans la chambre du petit mort.*

*Pan! drelin! — Le tambour de basque  
Heurte le coude et les genoux...  
Heureux mort! la vie est fantasque :  
Il en eût souffert comme nous.*

*Lire li! — C'est la voix des flûtes  
Qui file, claire comme l'eau...  
Heureux enfant, de fuir nos luttes  
L'amour et les coups de couteau!*



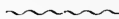
2607. ROUGERON (J. J.). Un ange au ciel; — funérailles d'un enfant en Andalousie.

*Clic! clac! — Ce sont les castagnettes  
Qui se choquent dans chaque main,  
Car les morts d'enfant sont des fêtes,  
De vrais bonheurs sans lendemain!*

*..... Mais un cœur de mère est terrestre,  
Et devant le blême angelot  
On danse aux gâités d'un orchestre  
Où parfois éclate un sanglot.*

JEAN AICARD.

## LA FEMME DE PUTIPHAR



*Il est parti, Joseph, le jeune homme aux beaux yeux,  
Celui qu'elle voulait étendre dans sa couche,  
Et dont elle eût pressé les lèvres sur sa bouche  
Dans un grand baiser furieux!*

*Puisqu'en elle il n'est rien qui le charme et le touche,  
Puisque l'adolescent insensible aime mieux  
Demeurer vierge d'elle et se sauver, farouche,  
Dans un silence injurieux.*

*Tout entière à la haine où sa fuite la plonge,  
Oubliant quels pensers la hantaient jusqu'en songe.  
Terrible, elle obéit à son orgueil blessé.*

*Et criant au viol, elle appelle sa suite,  
Cependant que sa chair qui se souvient, palpite  
Au prurit du désir vainement caressé!*

CHARLES GRANDMOUGIN.



2745. SCHUTZENBERGER (L.-F.), H. C. *La femme de Putiphar.*

## ÉMILIENCE



*O belle, qui portez cette toilette-empire  
Avec un charme sans égal,  
Et l'éventail en main, fière, semblez sourire  
A quelque tendre madrigal!*

*De grâce, soyez sourde à ces fadeurs moroses  
Que vous débitez, je le crains.  
A grand renfort d'albâtre, et de lis et de roses,  
Votre cour de contemporains.*

*Sans rimes ni couleur, toute leur poétique  
N'eut rien pour louer dignement  
La perfection pure et la douceur attique  
De votre visage charmant.*

*Il n'eût bien dit, cet art de galante routine  
Fait pour des Iris de carton,  
Ni le nez droit et fin, ni la bouche enfantine,  
Ni l'ovale exquis du menton...*

*La candeur des grands yeux, comment l'eût-il pu rendre?..  
Et, tentation du moins fou,  
La grâce des cheveux brumant en fine cendre  
Sur l'attache molle du cou?*

*Pauvres luths surannés! serinettes sans force,  
Qu'ils eussent été malvenus  
A vouloir célébrer l'irrésistible amorce  
De vos bras divinement nus!*

*— Donc, belle de jadis, agréez d'un poète  
L'hommage esthétique et fervent.  
Qu'avec tant d'amoureux cette beauté parfaite  
N'obtint pas de votre vivant :*

*Car vous êtes trop tôt, madame! ou trop tard née;  
Et Prudhon ainsi que Chénier  
Vous eussent comme il sied chantée et dessinée  
Vers la fin du siècle dernier.*

ÉMILIE

Jules Emile Saintin  
1873



2669 SAINTIN (J.-E.). H. C. Émilienne.

## LES PARCS AUX HUITRES

LA HOULE (Cancale)

*Le flot descend : l'heure est propice :  
Le reflux laisse à découvert  
Les parcs sous-marins, que tapisse  
Des goëmons le velours vert ;  
Et sur la grève de La Houle,  
Pleine de bourdonnements sourds,  
On voit s'éparpiller la foule  
Des pêcheuses en jupons courts.*

*Elles n'ont point la mine pâle  
Des belles dames de Paris :  
Leur front, sous les baisers du hâle,  
S'est empreint d'un chaud coloris.  
Un méchant vêtement de laine  
Dessine leur torse nerveux.  
Tandis que de sa rude haleine  
Le vent fouette leurs noirs cheveux.*

*A travers la plage qu'embrase  
Un rayon du soleil joyeux  
Elles vont, les pieds dans la vase,  
Et l'azur du ciel dans les yeux.  
Parfois lorsqu'un matelot passe  
Et leur lance un bon mot... salé,  
On entend monter dans l'espace  
Leur éclat de rire perlé.*

*Salut à vous, jeunes et vieilles,  
Dont la main preste va chercher  
Ces larges huîtres sans pareilles  
Qui bâillent aux flancs du rocher ;  
Salut, pêcheuses cancalaises,  
Ondines aux brunes couleurs ;  
Salut, abeilles des falaises  
Dont ces mollusques sont les fleurs !*

ADRIEN DÉZAMY.





2749. SCOTT (H.-L.). *Le parc aux huîtres à la Houle; — Cancale (Ile-et-Vilaine).*

## ORIGINES DU POUVOIR

FORCE — DROIT DIVIN — SUFFRAGE UNIVERSEL



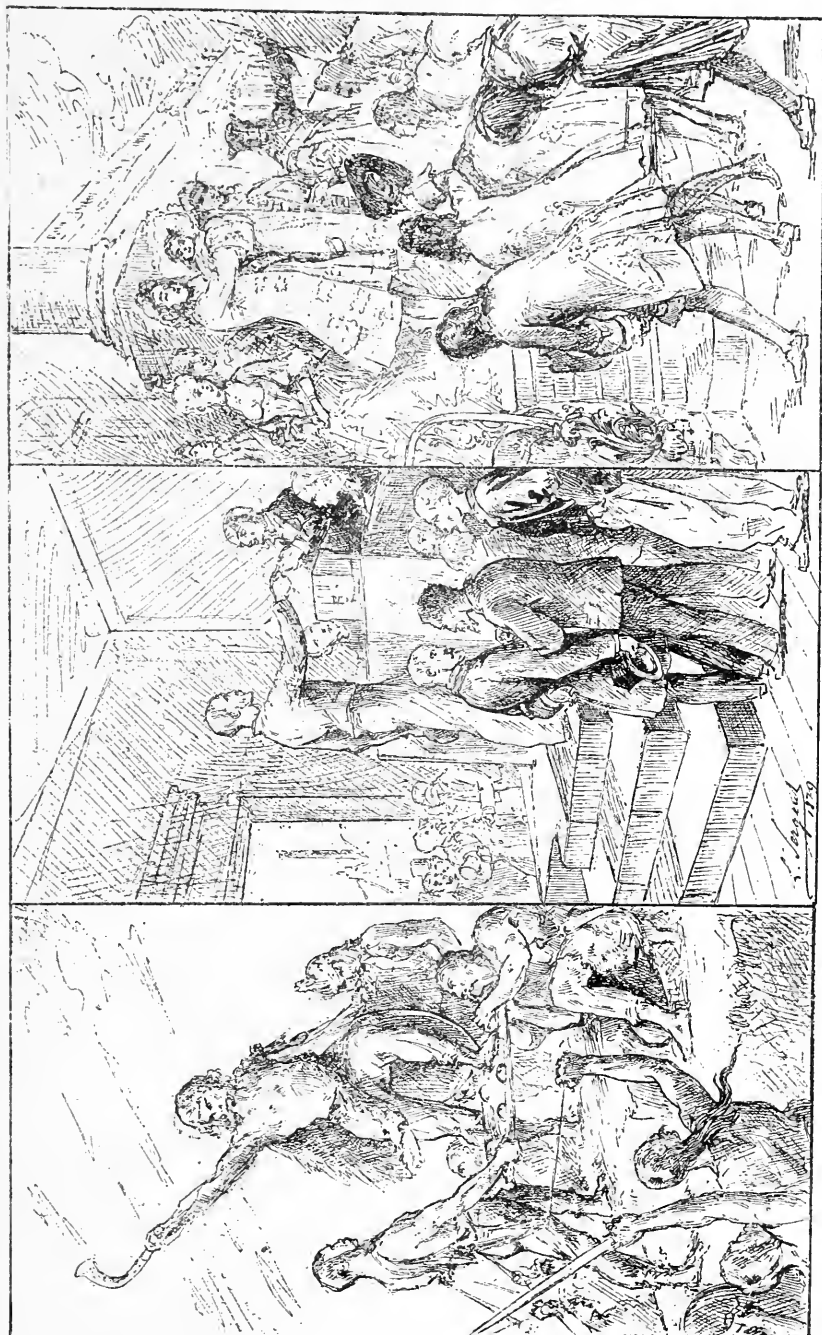
*Aux premiers jours la Force est reine de la terre  
Égalant sa massue à la foudre des dieux :  
Comme un ramier captif de l'autour odieux  
Le peuple au front tremblant s'abandonne et s'atterre.*

*Puis c'est le Droit divin, couronné de mystère,  
Archer royal lançant ses traits du haut des cieux.  
Il dicte à l'avenir son ordre impérieux  
Et contemple à ses pieds une cour tributaire.*

*Aujourd'hui ce passé n'est plus qu'un spectre vain :  
A peine on voit encore et Force et Droit divin  
Tourner confusément sur le gouffre des rêves.*

*C'est toi leur successeur, Suffrage universel !  
Aux portes de Janus tu viens mettre le scel ;  
La grande main qui vote a brisé tous les glaives.*

EMMANUEL DES ESSARTS.



2760. SERCENT (L.-P.). Origines du Pouvoir : Force ; Suffrage universel ; Droit divin.  
(Acquis par l'Etat)

## PART A DEUX



*Lequel est le joujou de l'autre,  
De l'enfant blonde ou du chat noir?  
Ils partagent tout sans savoir  
Le mien, le tien, le sien, le nôtre!*

*C'est un vrai ménage d'amour ;  
Entre eux aucune différence :  
Aujourd'hui Minette commence,  
Bébé demain aura son tour.*

*A moins que d'humeur fraternelle  
On ne voie à l'œuvre tantôt  
Sur le même bol de lait chaud  
Deux langues roses pêle-mêle!*

A. M. BLANCHECOTTE.



2785. SOYER (P.). *Part à deux.*



2710. SAUZAY (A.). *Fin d'automne.*  
(Acquis par l'État.)

## LE PRINTEMPS

*Printemps, printemps, joli printemps !  
La mère et l'enfant sont aux champs ;  
Le jeune enfant, la jeune mère,  
Sous la caressante lumière  
Et parmi les souffles légers,  
Sont entrés dans les frais vergers,  
Au cœur du féerique royaume  
Où tout fleurit, où tout embaume,  
Où, sous les arbres étoilés,  
Chantent les oiseaux rassemblés  
Aux fins yeux noirs pleins d'étincelles,  
Où les rayons frôlent les ailes,  
Où l'on se serait cru jadis  
Sur le chemin du paradis ;  
— Et la mère incline les branches,  
Pour que les fleurs, roses et blanches  
Comme un tétin mouillé de lait,  
S'offrent au frêle enfantelet  
A peine aussi haut qu'une chèvre,  
Qui, le sourire sur la lèvre,  
Tend ses gentils bras ronds en l'air ;  
— Et l'amour fait luire un éclair  
Dans les yeux de la jeune femme,  
Qui se murmure au fond de l'âme :  
« Nos beaux enfants, trop tôt grandis,  
Devraient toujours rester petits  
Sous l'or de leurs tresses soyeuses ;  
Et toujours les mères joyeuses  
Devraient te retrouver aux champs.  
Printemps, printemps, joli printemps ! »*

ÉMILE BLÉMONT.



2860. TODD (G.). *Le printemps.*

## HERBAGE A SORENG



*La riche Normandie a de ces gras herbages  
Où des flots d'herbe fraîche attendent le bétail,  
Qui, laissant jusqu'au soir l'étable et le bercail  
S'accroupit lourdement dans de verts pâturages.*

*Mais lorsque les grands bœufs foulent sous leur poitrail  
Le sol tout embaumé, l'eau vive et les branchages,  
A côté des taillis plantureux et sauvages  
La nature poursuit son éternel travail.*

*De son souffle fécond elle effleure la plaine ;  
Les vaches au repos aspirent chaque haleine,  
Et boivent à longs traits les rayons du soleil.*

*Et le lait abondant va gonfler les mamelles,  
Tandis que vers le sol abaissant ses prunelles  
Tout le troupeau s'endort de son morne sommeil.*

ANTONY VALABRÈGUE.





2918. VAN MARCKE (E.). H. C. Herbage à Sorong (Seine-Inférieure).

## LE RENSEIGNEMENT



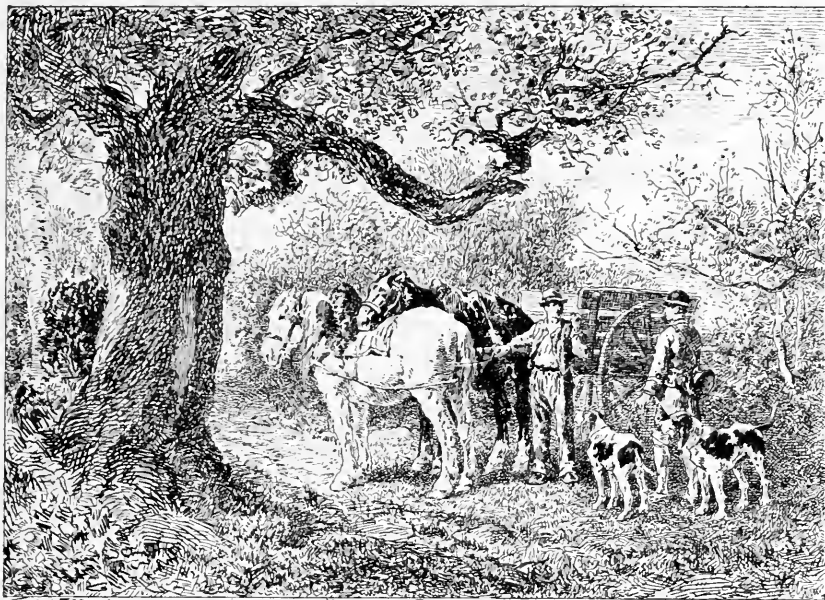
*Quelle méchante fée a changé le décor?  
Avril, tout barbouillé d'azur, et les mains pleines  
De lilas, de baisers et de rire, — hier encor  
Remplissait les sentiers du bruit de ses fredaines.*

*Et maintenant, l'automne a mis un glacis d'or  
Sur le ciel, sur les bois, sur les monts, sur les plaines :  
Dans un pâle reflet d'ambre le soleil dort,  
Et chauves et rouillés frissonnent les grands chênes.*

*Idylle, Églogue, adieu : les beaux jours sont finis.  
La fanfare succède à la chanson des nids,  
Les hurlements des chiens aux aveux du poète,*

*Et le chasseur va, vient, sans rêver un moment :  
Toute sa poésie est un — renseignement —  
Qui lui fasse trouver le gîte de la bête.*

PAUL MILLIET.



2941. VEYRASSAT (J.-J.). H. C. *Le renseignement.*



2755 SEGÉ (A.). H. C. *La vallée de Courtry (Seine-et-Marne).*

## LA BAIE DE DOUARNENEZ

(Sur le tableau de Emmanuel Lansyer.)



*Pour que le sang joyeux dompte l'esprit morose.  
Il faut, tout parfumé du sel des gomèons,  
Que le souffle éternel emplisse tes poumons ;  
Arvor t'offre ses caps que la mer blanche arrose.*

*Pour toi l'ajonc fleurit et la bruyère est rose ;  
La terre des vieux clans, des nains et des démons.  
Ami, te garde encor, sur le granit des monts,  
L'homme immobile auprès de l'immuable chose.*

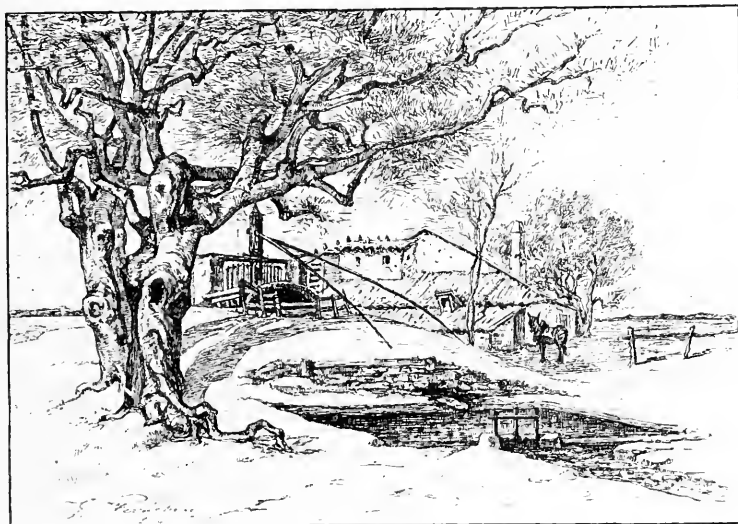
*Viens ! Partout tu verras, dans les landes d'Arèz,  
Monter vers le ciel noir, infrangibles cyprès.  
Les menhirs sous lesquels gît la cendre du brave ;*

*Et l'Océan qui roule en un lit d'algues d'or  
Is la voluptueuse et la belle Occismor  
Bercera ton cœur triste à son murmure grave.*

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.



2978. VUILLEFROY (F. DE). H. C. *Un troupeau de vaches dans l'Oberland.*  
(Acquis par l'État.)



2376. PERRICHON (G.). *Une noria, aux environs de Madrid.*

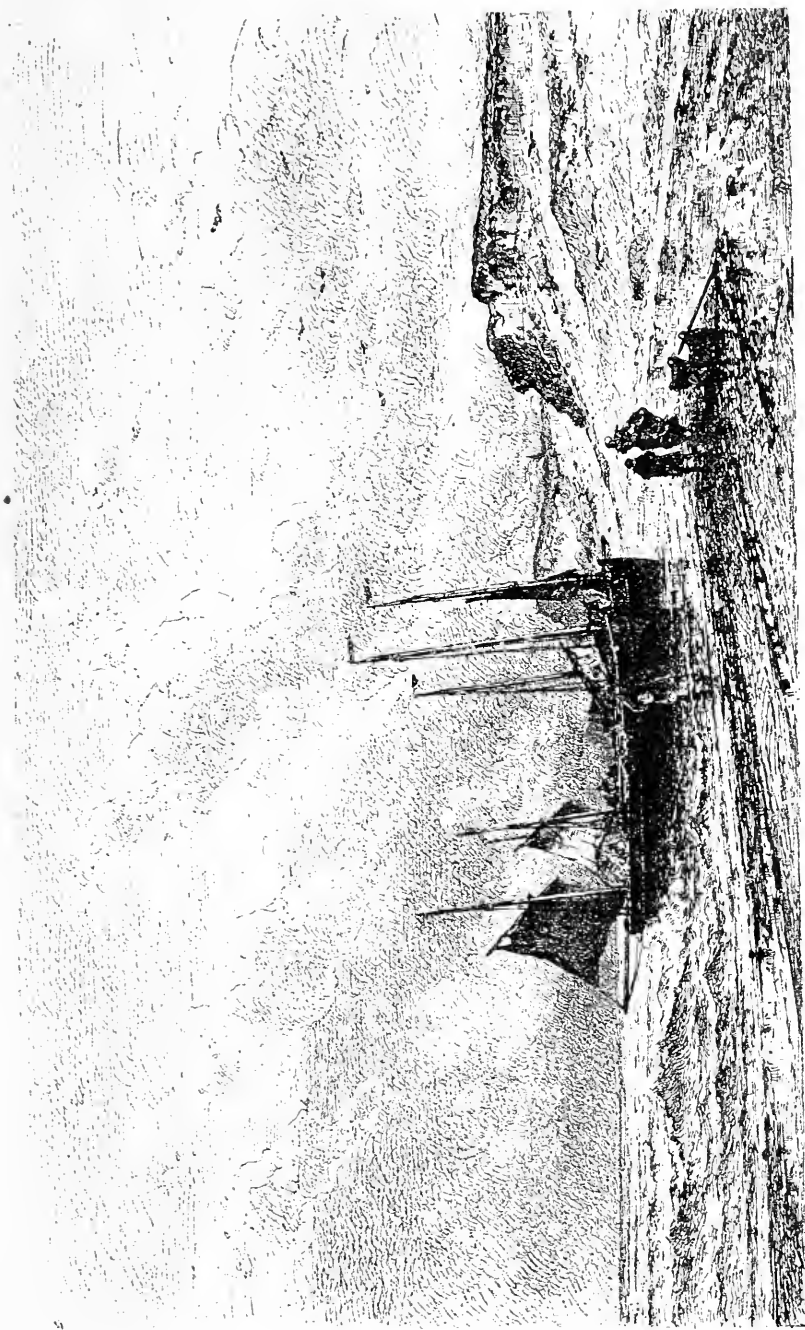
## HYMNE A LA MER



*... Oui, sur tes grèves d'or et sur tes roches hautes.  
Dans les champs et les prés qui fleurissent tes bords,  
Sur les murs crénelés des villes de tes côtes  
Je t'aime rugissante ou lorsque tu t'endors!  
Mon sang renouvelé par ta vivace haleine  
Dans mon corps allégé circule librement,  
Et tu fais oublier à ton fidèle amant  
Les lugubres rancœurs dont sa poitrine est pleine!  
Ah! pour te contempler, ne fût-ce qu'un seul jour,  
Pour aller à ta voix profonde qui m'appelle,  
Fuir, je veux fuir souvent dans un élan d'amour,  
O consolatrice éternelle!  
Et pourtant, je le sais, quand je viens de te voir,  
Quand je rentre en pleurant dans la fange des villes  
Mon cœur pour longtemps reste noir,  
Et des êtres aux yeux stupidement tranquilles  
Ont de plates pitiés pour mes plaintes stériles  
Et mon étrange désespoir!  
Mais que m'importe, ô mer! Vers toi j'irai sans trêve.  
Car je retrouve en ta beauté  
La puissance, la vie, et la joie, et mon rêve  
Dans sa pure réalité!  
Tout ce qui vient de toi me grandit ma pensée:  
Mon inspiration par tes clameurs bercée  
Fermente en mon cerveau tout à coup rajeuni  
Et je sens, — volupté douloureuse et suprême! —  
Transfiguré par toi plus que par l'amour même,  
Dans mon cœur trop étroit déborder l'infini!*

CHARLES GRANDMOUGIN.

(Fragment d'une poésie inédite.)



2997. WEBER (T.). *Bateaux de Penzance* (Grande-Bretagne).

## LA TOURNÉE PASTORALE



*Marchant à petite journée  
Et pour sa monture indulgent,  
Señor curé fait sa tournée  
Sur sa mule aux grelots d'argent.*

*Pimpant, coquet et point farouche,  
A la parole tout de miel,  
Un fin sourire sur la bouche,  
C'est lui qui tient la clef du ciel.*

*Au Castillan, à l'Andalouse,  
Il plaît, avec son teint fleuri,  
Et sur le compte de l'épouse  
En sait plus long que le mari.*

*On l'aime, on rit dans sa paroisse :  
On en dit merveilles et monts ;  
Ce n'est pas lui qu'un bon mot froisse ;  
Il ne fait pas de longs sermons.*

*Chapeau relevé, face ronde,  
En vérité je vous le dis,  
Avec cet abbé tout le monde  
Doit aller droit en paradis.*

LUCIEN PATÉ.





3012. Wornas (J.). H. G. La tournée pastorale.



PREMIÈRE PARTIE  
COMPRENANT  
LES  
OEUVRES PRINCIPALES  
DES  
SECTIONS DE PEINTURE ET DE SCULPTURE  
EXPOSÉES PAR LES ARTISTES

Hors concours, Exempts, etc.



SECTION DE SCULPTURE

## LA SCULPTURE



*Cynthia, savez-vous que c'est beau la sculpture !  
C'est le plus grand des arts, plus grand que la Nature  
C'est l'amour, autrefois, qui créa le sculpteur ;  
Car, le premier de tous, un rustique pasteur.  
Était sur le rivage avec sa bien-aimée ;  
Elle allait s'embarquer pour l'île de Némée.  
Il dessina son ombre aux flancs d'un rocher blanc.  
O miracle ! C'était un portrait ressemblant !  
Elle partit. Souvent il revint au rivage.  
Et, devant le rocher, dans sa douleur sauvage,  
Et caressant toujours le profil bien-aimé,  
Avec le javelot dont il était armé.*

*La lune, au front d'argent, par son travail nocturne.  
Continuait cette œuvre ; et l'amant taciturne  
Se réjouit bientôt en voyant le rocher  
Lui montrer sa maîtresse. Il n'osait approcher !  
C'était elle ! c'était sa longue chevelure,  
Sa jambe fière et souple en sa légère allure.  
Son sein de marbre rose et son bras arrondi :  
— Et d'un dessin si pur dans son contour hardi ! —  
C'était son front couvert, comme on l'aime à Cythère.  
Son flanc demi-drapé dans un charmant mystère.  
Et quand de ce chef-d'œuvre on demanda l'auteur :  
« Il s'appelle l'Amour ! » répondit le sculpteur.*

*L'Amour ! — Et que devint la belle voyageuse ?  
— Elle laissa son rêve à la mer orageuse.  
Quand elle reparut, elle versa des pleurs  
En se reconnaissant sur un beau lit de fleurs :  
« Mais non, ce n'est pas moi, car mes belles années  
Sont sur une autre rive, au loin abandonnées ! »*

ARSÈNE HOUSSAYE.



781. BARRIAS (E.-L.). H. C. *Portrait de M. Munkacsy; buste, bronze.*

## LE DANTE



### I

*Que regarde-t-il donc dans la nuit formidable ?  
Qu'entrevoit-il au fond de l'abîme insondable ?  
Ce dur marcheur, par tant de spectres visité,  
Aux portes de l'horrible et dolente cité,  
Sans doute a lu ces mots : Ici, plus d'espérance !  
C'est pourquoi les enfants, les femmes de Florence,  
Devant ce front lugubre et plus froid que le fer,  
Disaient : Voilà celui qui revient de l'enfer !*

### II

*Hélas ! quand il aura chez la race vivante  
Contemplé la terreur, la haine, l'épouvante,  
La vertu dans l'opprobre et le crime étonnant  
L'univers à genoux, malgré le ciel tonnant ;  
Quand la main de la mort, plus lourde que la pierre,  
Aura posé le sceau divin sur sa paupière,  
Quand il ira frapper au grand seuil étoilé,  
Les Anges, qui l'aimaient comme un frère exilé,  
Voyant dans son regard ce feu noir de cratère,  
Diront : Voilà celui qui revient de la terre !*

HENRI DE BORNIER.



4765. AUBÉ (J.-P.), H. C. Dante Alighieri : statue, plâtre.

## GRIBEAUVAL

*Sur le seuil du palais, sous la voûte du temple  
Où la postérité range les vrais héros,  
Où prodigue à son gré du bronze et du paros,  
La muse les revêt d'une beauté plus ample.*

*Mon âme te salue et mon œil te contemple,  
O toi, qui sans l'appui triomphal des héraults,  
Fus le savant rival des plus grands généraux,  
Et demeures pour nous comme un vivant exemple.*

*Puissent tes successeurs s'inspirer de ta foi!  
Qu'ils forgent tour à tour et trempent, comme toi,  
Les métaux et les cœurs, les canons et les âmes !*

*Et qu'effaçant enfin ses tragiques revers,  
La France ressuscite, aux yeux de l'univers,  
Dans un rayonnement de Gloires et de Flammes!*

FRANCIS PITTIE.





4783. BARTHOLDI (F. A.). H. C. Gribesval: statue, bronze.

## JUVÉNAL



*Sur ton grand vers, tendu comme une corde raide,  
D'autres, des baladins, appelant à leur aide  
Tes mots drus et voyants au ton bariolé,  
En jonglant des deux mains auraiens cabriolé,  
Pour gagner la faveur de César, quelques sommes,  
L'estime des rhéteurs et le mépris des hommes.  
Tel ne fut pas ton fier désir, ô Juvénal.  
Être un déclamateur merveilleux, mais vénal.  
Croiser le lourd spondée et l'allègre dactyle  
Assez élégamment pour éclipser Bathylle,  
Et faire scintiller des tropes sur des riens  
Pour qu'un jour, deux mille ans après, les grammairiens  
En restassent pâmés, le nez sur leur pupitre.  
Ce métier de pédant tout ensemble et de pître.  
Cet infâme métier ne te suffisait point.  
Tu te sentais les doigts agiles, mais le poing  
Terrible. Et tu jonglas, certe, avec les vocables,  
Mais comme ces bourreaux aux gestes impeccables,  
Comme ces tourmenteurs sacrés de l'Orient,  
Qui sous le soleil clair jonglent en souriant  
Avec de fins poignards ornés de figurines,  
Avant de les plonger, sanglants, dans les poitrines.*

JEAN RICHEPIN.



4890. CHEVALIER (H.). Juvénal; statue plâtre.

## SAINT VINCENT DE PAUL

*Le temps est proche où l'homme éveillé de ses songes.  
Ne croyant plus aux dieux qu'il a priés en vain,  
Sous les religions et leurs nobles mensonges  
Ne verra plus de vrai que le sens du Divin.*

*Alors désabusé, mais tolérant et sage,  
Il ira recueillant tout ce qui fut pieux,  
Tout ce qui fut sincère en ces vœux d'un autre âge.  
Pour en bâtir l'église ouverte à tous les dieux.*

*Elle s'élèvera, l'église universelle,  
La crypte pacifique où les peuples en chœur  
Apporteront avec le plus pur de leur zèle  
Le sentiment qui fut le joyau de leur cœur :*

*L'Hindou, son scepticisme inné pour ce vain monde.  
Le Bouddhiste, son culte à l'éternelle loi,  
Le Musulman, l'ardeur sérieuse et profonde.  
Le Juif, la résistante et militante foi.*

*Et le Chrétien l'amour suprême, irrévocable,  
L'amour de Dieu dans ses créatures d'un jour,  
L'amour qu'aucun tourment, même la mort, n'accable.  
L'amour que jamais rien n'a payé que l'amour.*

*Et pour représenter la charité de flamme,  
C'est toi, Vincent de Paul, qui nous apparaîtras.  
Saint prêtre catholique avec un cœur de femme,  
Et l'enfant orphelin sourira dans tes bras.*

PAUL BOURGET



5013. FALGUIÈRE (A.). H. C. *Saint Vincent de Paul*; statue, marbre.

## L'ARABE



*C'est le fils du désert : son œil calme, intrépide,  
A l'œil d'aigle pareil,  
Semble pouvoir fixer sa prunelle limpide  
Sur l'éclat du soleil.*

*Qu'il a de fois senti sur sa face bronzée  
Passer un vent de feu,  
Lorsque son noir coursier dans la plaine embrasée  
Courait sous le ciel bleu !*

*Il ne craint rien : Sois brave, ordonne le prophète.  
L'Arabe est un croyant.  
Les chasses, les combats, peuvent seuls mettre en fête  
Son âme de vaillant.*

*Combattre ! A ce penser, sous sa longue paupière  
Un éclair vient jaillir,  
Et dans ses doigts nerveux son vieux fusil à pierre  
Se met à tressaillir !*

*Mais s'il rencontre un soir le lion solitaire  
Sortant des grands ravins.  
Il cédera le pas, comme à son noble frère,  
Au « Seigneur des chemins ».*

ALPHONSE LOUVET.



5015. FALLSTEDT (J.). *Arabe; buste, terre cuite.*

## ORESTE A L'AUTEL DE PALLAS



*Poursuivi par le fouet des pâles Euménides,  
En proie au cœur cruel d'invisibles démons,  
Oreste s'est enfui du palais des Atrides,  
Hagard, il court parmi les plaines et les monts.*

*Les filles des enfers suivent toujours ses traces,  
Il court. Où donc trouver le repos d'un instant ?  
Il court!... Voici qu'enfin, après bien des espaces,  
Au seuil béni d'un temple il touche, haletant.*

*Il est sauvé! C'est là le refuge! Allégresse!  
C'est l'autel d'Athéné que vénère la Grèce,  
C'est le calme éternel pour ce grand tourmenté.*

*Ainsi, Peuple martyr et las de ta détresse,  
Comme Oreste aux genoux de la Bonne-Déesse,  
Vis en paix, prosterné devant la Liberté.*

GUSTAVE RIVET.





5104. HUGOULIN (E.). H. C. Oreste se réfugie à l'autel de Pallas : groupe. marbre.

## PAOLO ET FRANCESCA



*Francesca!... Paolo!... Mystère  
De l'amour et du châtimeut !  
La Géhenne de l'adultère  
Les entoure éternellement ;*

*Douces colombes de l'abîme,  
Ils passent, beau couple enlacé,  
Portant le souvenir du crime  
Mais aussi du bonheur passé.*

*Leur douleur n'a pas un blasphème ;  
Ils doutent de leur crime, hélas !  
En voyant que l'enfer lui-même  
Du moins ne les sépare pas !*

*L'Enfer!... Est-il donc vrai. poète ?  
Quoi ! Toujours ? A jamais ? Grand Dieu !  
Courir sous le vent qui les fouette  
Des lacs de glace aux lacs de feu !*

*Sais-tu, Dante, si leur supplice  
Ne fut pas trop grand de moitié.  
Et si l'éternelle justice  
N'est pas l'éternelle pitié !*

*Peut-être, à cette heure d'ivresse  
Qui leur sonnait aussi la mort,  
L'épée ardente et vengeresse  
Dans leur cœur trouva le remord ;*

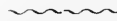
*Quand ton regard suivait leur trace  
Dans l'air noir du gouffre étonné.  
Les anges demandaient leur grâce...  
Et Dieu peut-être a pardonné !*

HENRI DE BORNIER.



105. HUGUES (J.-B.). *Ombres de Francesca de Rimini et de Paolo Malatesta*  
groupe, plâtre.

## RETOUR DES CHAMPS



SONNET

*La brune paysanne est partie à l'aurore  
Pour les blés onduleux pleins de coquelicots,  
Où tour à tour l'épi s'assombrit et se dore,  
Docile au vent d'été qui lui courbe le dos.*

*Sa grâce l'ennoblit, sa pudeur la décore;  
Son pied nu des sillons affronte les cahots,  
Et son robuste bras que rien n'enserme encore  
Maniera tout le jour faucilles et rateaux.*

*Elle revient le soir avec sa blanche chèvre,  
Et, portant fièrement sa gerbe aux mille fleurs,  
Elle suit les sentiers embaumés de senteurs.*

*— Fille des champs féconds, jamais ta saine lèvre  
Ne s'est trempée aux eaux noires de la cité :  
Ta beauté rude est faite avec ta pureté!*

PAUL DEMENY.



5110. TASSE (A.). Une paysanne, retour des champs ; statue, plâtre.

## LE DERNIER RADOUB

(Sur le tableau d'Émile Renouf.)



- » *C'est moi qui te radoube encore,*
- » *O mon bateau, mon vieil ami!*
- » *Mais en frappant ton flanc sonore*
- » *Je sens que mon cœur a frémi!*
  
- » *Car avant que la mer profonde*
- » *Ait rongé ton bois à nouveau,*
- » *J'aurai quitté notre vieux monde*
- » *Pour l'éternité du tombeau!*
  
- » *O compagnon de ma jeunesse*
- » *Toi qui me connus brun et fier!*
- » *Ah! songe un peu que je te laisse*
- » *Deux garçons pour aller en mer!*
  
- » *A mon bon souvenir fidèle,*
- » *Quand ils partiront pour pêcher,*
- » *Sois léger comme une hirondelle*
- » *Et solide comme un rocher!*
  
- » *Traverse adroitement l'orage,*
- » *Et sur les flots retentissants*
- » *Danse toujours avec courage*
- » *Loin des sables et des brisants!*
  
- » *Mais en attendant que je meure,*
- » *Et que de jeunes matelots*
- » *Te guident d'une main meilleure*
- » *Sur le mouvant désert des flots,*
  
- » *Traçons encore plus d'un sillage :*
- » *Filons sous les vents hasardeux ;*
- » *Et de notre dernier voyage*
- » *Tâchons de revenir tous deux ! »*

CHARLES GRANDMOUGIN.



5315. RINGEL (D.). Djann ; buste, cire.

## LE TRAVAIL



*A la main un fuseau, sachant que l'heure est brève.  
L'oisiveté, coupable, et le labeur, sacré,  
Courbant son front de paix et de grâce entouré  
De même qu'autrefois Berthe, elle file et rêve.*

*Des vierges du pays est-elle encor la sœur ?  
Est-il un cher secret que sa poitrine cèle ?  
L'amour a-t-il parfois d'une large étincelle  
Rayé ses grands yeux longs tout baignés de douceur ?*

*Devant ses chastes traits l'Esprit du mal abdique ;  
Aux désirs curieux le silence répond :  
Le souffle intérieur égal, calme et profond  
Soulève seul le lin sur sa gorge pudique.*

*D'un nimbe de candeur et de virginité  
Épouse ou fille encor le travail l'environne :  
De respects infinis l'idéal la couronne  
Mieux que son voile blanc tissé d'austérité.*

*On rêve en son milieu qu'effraierait une haleine  
Quelque invisible horloge au rythme doux et lent  
Qui lui scande tout bas les heures ; en coulant  
Ses jours font moins de bruit qu'entre ses doigts la laine.*

ARISTIDE FREMINE.





5404. VASSELOT (A.-M. DE). H. C. *Le Travail* statue, plâtre.





